

Université de Montréal

**L'identité mandchoue et son rôle dans la construction
identitaire chinoise : étude historiographique**

Par

Andrée ZERGER LINDSAY

Département d'Histoire

Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de Maîtrise

en Histoire

Août 2009

© Andrée Zerger Lindsay, 2009

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
L'identité mandchoue et son rôle dans la construction identitaire chinoise : étude
historiographique

Présenté par

Andrée Zerger Lindsay

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

M. David Ownby, directeur de recherche

Mme Anna Ghiglione

Mme Laurence Monnaïs, présidente du jury

Mémoire accepté le: _____

Résumé

L'importance du concept identitaire est maintenant reconnue dans la recherche en histoire. Processus à la fois individuel et collectif, le sentiment d'appartenance constitue la base de l'identité d'un groupe. Dans ce mémoire, nous nous proposons d'étudier le développement de la conscience identitaire mandchoue, et du rôle qu'elle a joué dans la construction identitaire chinoise jusqu'à la Révolution de 1911. L'étude historiographique nous permettra de suivre l'évolution du regard porté sur la dynastie mandchoue des Qing par la recherche occidentale, de rejeter complètement la théorie de leur sinisation, lui préférant celle de leur acculturation. L'étude en parallèle des deux constructions identitaires nous amènera à conclure qu'elles sont indissociables l'une de l'autre, objet de notre première hypothèse. En deuxième lieu, nous avancerons l'idée que la Chine a bénéficié de la présence mandchoue, aussi longtemps que la dynastie pouvait prétendre à une représentation universelle. Enfin, notre dernière hypothèse montrera que le facteur ethnique a été d'une importance cruciale dans la gouvernance d'un empire à la fois multiethnique et multiculturel, et le demeure.

Mots clés : Mandchou, Han, identité ethnique, sinisation, *Cultural Studies*, *New Qing History*, Bannières mandchoues, conscience raciale, nation, nationalisme chinois.

Abstract

The importance of the identity concept is now recognized by the scholarship in History. The feeling of belonging, being at the same time a personal and a collective process, is at the cornerstone of a group identity. In this dissertation, we intend to study the growth of Manchu identity's awareness, and what part it played in the Chinese identity construction process, up to the 1911 Revolution.

An Historiographic analysis will allow us to follow the evolution of western scholarship outlook on the Qing dynasty, and to substitute the thesis of their sinicization by the idea of their acculturation. Our first hypothesis is that a parallel comparison between both identity constructions will lead to the conclusion that they are inseparable from one another.

Secondly, we will suggest that as long as the dynasty could pretend to a universal representation, China benefited from Manchu rule.

Finally, our last assumption will demonstrate that the ethnic component was, and still is, a key factor in the rulership of a multicultural and multiethnic empire.

Keywords:

Manchu, Han, ethnic identity, sinicization, *Cultural Studies*, *New Qing History*, Manchu Banners, racial awareness, nation, Chinese nationalism.

Table des matières

Introduction.....	1
Importance des phénomènes identitaires en histoire.....	1
Plan du mémoire.....	1
Analyse historiographique.....	3
Les constructions identitaires.....	7
Hypothèses de travail.....	9
 Chapitre 1 : Analyse historiographique des sources secondaires.....	12
Introduction.....	12
1.1 Vision sinisée du règne des Mandchous.....	17
1.2 Influence des <i>Cultural Studies</i>	28
a) Étude des pratiques identitaires.....	31
b) Étude des mœurs et institutions mandchoues.....	34
c) Le Turkestan oriental et le pouvoir impérial.....	37
d) Politique des Qing face aux Britanniques.....	38
1.3 Déplacement de perspective : la <i>New Qing History</i>	45
a) Influence des recherches sur l'Asie centrale.....	45
b) Le tournant ethnique et la <i>New Qing History</i>	50
c) Représentation et perception du pouvoir.....	60
Conclusion.....	64
 Chapitre 2 : Constructions identitaires.....	65
Introduction.....	65

2.1 La construction identitaire mandchoue.....	70
a) Le discours ethnique comme outil du pouvoir.....	71
b) Le discours ethnique dans la préservation de l'héritage mandchou.....	78
c) Épreuves vécues et creuset identitaire.....	83
2.2. La construction identitaire chinoise.....	96
Introduction.....	96
a) La conscience identitaire chinoise.....	99
b) De la conscience ethnique et raciale au nationalisme chinois.....	113
Conclusion.....	129
Conclusion.....	133
Analyse historiographique.....	133
Les constructions identitaires.....	138
Rétrospection.....	143
Nouvelles avenues de recherche.....	146
Bibliographie.....	151

Liste des sigles

Liste des sigles utilisés :

AAS	Association for Asian Studies
ACLS-SSRC:	American Council of Learned Societies-Social Science Research Council
AHA:	American History Association
E.F.E.O.:	École française d'Extrême-Orient
RIFIAS:	Research Institute for Inner Asian Studies

Liste des noms propres mandchous, chinois et japonais:

Empereur Jaune (-2697 à -2598)	<i>Huangdi</i>
Fulin (1638-1661)	<i>Shunzhi</i>
Hong Taiji (1592-1643)	<i>Tianzong</i>
Impératrice douairière Cixi (1835-1908)	<i>Cixi Taihou</i>
Kang Youwei (1828-1927)	<i>Kang Youwei</i>
Empereur Kangxi (1654-1722):	<i>Qing Xuanye</i>
Lao She (1899-1966):	<i>Shu Qingchun</i>
Liang Qichao (1873-1929)	<i>Liang Qichao (Zhuoru)</i>
Liu Shipei (1884-1920)	<i>ShenShu</i>
Lu Xun (1881-1936):	<i>Zhou Shuren</i>
Nurhachi (1559-1626)	<i>Tianming</i>
Puyi (1906-1911)	<i>Xuanzong</i>
Empereur Qianlong (1711-1799):	<i>Qing Hongli</i>
Sasaki Yasugoro (1872-1934)	

Sun Yat-sen (1866-1925):	<i>Sun Zhongshan</i>
Tang Caichang (1867-1900)	<i>Fucheng</i>
Torii Ryuzo (1870-1953)	
Yan Fu (1853-1921)	<i>Yan Fu</i>
Empereur Yongle (1360-1424):	<i>Ming Yongle, Zhu Di</i>
Zeng Guofan (1811-1872)	<i>Zeng Guofan</i>
Zhang Binglin (1868-1936):	<i>Zhang Xuecheng, Jiang Taiyan</i>
Zou Rong (1885-1905)	<i>Zou Rong</i>
<i>Périodes historiques:</i>	
Dynastie Han (206 av. J.C.-220 apr. J.C.) :	<i>Hanchao</i>
Dynastie Ming (1368-1644):	<i>Mingchao</i>
Dynastie Qing (1644-1911):	<i>Qingchao</i>
Restauration Tongzhi (1861-1875):	<i>Tongzhi Shidai</i>
Ère Meiji (1868-1912)	
<i>Organisations politiques ou militaires :</i>	
Bannières chinoises :	<i>baqi Hanjun</i>
Bannières mandchoues :	<i>baqi Manzhou</i>
Bannières mongoles :	<i>baqi Menggu</i>
Council of Deliberative Officials	<i>Yizheng wang dachen huiyi</i>
Court of Colonial Affairs:	<i>Lifan Yuan</i>
Rébellion des Taiping (1850-1864):	<i>Taiping Yundong</i>

Remerciements

Ces remerciements s'adressent tout d'abord à mon directeur, M. David Ownby qui, le premier, a su nourrir ma passion pour l'histoire chinoise. Sa grande patience m'a permis de travailler à mon rythme, laissant le temps à ce projet de prendre forme, et à des pistes de recherche inespérées de s'ouvrir à moi.

Je ne saurais passer sous silence l'importance des amis qui m'ont encouragée : à Ivan Barreau, dont j'ai pu apprécier l'enthousiasme communicatif et les précieux conseils; à M. Jacques Chin (Chin Jianhua), dont les évocations d'une enfance mandchoue ont éveillé mon intérêt pour ce sujet; à sa nièce, Jin Wenzhao (Beijing), dont j'ai souvent pu mesurer la gentillesse et la très grande disponibilité, et surtout, aux encouragements et à l'appui constant de Lise Lindsay, dont l'amitié m'a permis de garder le cap tout au long de ce parcours.

Je dois beaucoup aux professeurs du département d'Études Est-Asiatiques, dont les cours m'ont offert un accès privilégié aux cultures des pays d'Asie, et donné le goût d'aller plus loin : à M. Charles Le Blanc, M. Peter Foggin, Mme Marie-Claire Huot, Zhou Laoshi, Hu Laoshi, M. Fred Bild, Mme Laurence Monnais, Mme Yim Seong-Sook, merci infiniment!

Enfin, et surtout, un immense merci à ma famille, André, Isabelle, Vincent, dont la compréhension et l'amour m'ont permis de franchir bien des obstacles (et de déjouer les pièges de l'informatique). Sans votre soutien et la confiance que vous n'avez jamais cessé de me témoigner, ce projet de retraite un peu fou ne serait resté que cela : une ébauche.

Introduction

Importance des phénomènes identitaires en histoire

La perception identitaire, concept mouvant et difficile à cerner s'il en est, est cependant une notion fascinante à étudier. Qu'elle concerne des individus ou des groupements humains, elle est à la base des grands mouvements qui se sont produits dans l'histoire de l'humanité. L'idée même d'identité peut prendre toute une palette de couleurs, car elle est aussi bien ethnique, culturelle, ou politique, qu'individuelle ou familiale. C'est également une représentation mentale qui se construit et évolue, subit des influences extérieures, mais peut également s'étoffer sous l'effet d'une construction intérieure, se nourrissant à la fois de l'opposition qu'elle rencontre et des épreuves subies.

L'individu peut ressentir son identité comme une profonde conviction personnelle, une réponse au regard des autres. Il en va de même pour les peuples, dont l'identité commune est un ensemble de liens primaires très forts, des modes de loyauté qu'ils ont développés d'une génération à l'autre, et qui transcendent tous les autres liens, qu'ils soient partisans, professionnels ou même de classe, à la rigueur. Ce sentiment d'appartenance les rattache à de lointains ancêtres et se transmet, véritable ancrage ethnique dans une parenté élargie que tous partagent, dans le cadre d'une même origine biologique.

Dépassant l'évolution individuelle, l'étude de la construction identitaire d'un peuple ouvre une autre fenêtre sur l'histoire du pays, élargit les perspectives et permet de broser un tableau plus complet, d'avoir une vision plus claire du passé.

Plan du mémoire

Dans ce mémoire, nous nous proposons d'étudier l'identité mandchoue et son évolution, en particulier depuis la première Guerre de l'Opium (1839-1842) jusqu'à la Révolution de 1911, de comprendre ce qui a favorisé son apparition, comment elle s'est développée et surtout, d'analyser l'impact qu'elle a pu avoir sur la construction identitaire chinoise.

Dans ce but, nous avons prévu de développer notre réflexion selon deux grands axes, celui d'une analyse historiographique des sources secondaires de la période mandchoue en Chine d'une part, suivie en seconde partie d'une étude comparative de cette double construction identitaire, celle des Manchous et celle des Han, ainsi que de l'influence qu'elles auraient pu avoir l'une sur l'autre, le cas échéant.

Notre choix s'est arrêté sur cette articulation pour plusieurs raisons. Tout d'abord, nous avons pu constater que les études portant sur la construction identitaire chinoise étaient relativement nombreuses. Un lecteur intrigué par les tenants et les aboutissants du phénomène identitaire, au cœur de l'actualité aujourd'hui, pouvait trouver largement de quoi satisfaire sa curiosité en ce qui concerne l'identité chinoise, la recherche américaine étant particulièrement riche en ce domaine. Par contre, le phénomène de l'identité mandchoue était beaucoup moins connu, encore moins reconnu, et auréolé de mystère. Cette identité était censée avoir disparu depuis longtemps ou, du moins, s'être largement « diluée » au contact prolongé de la culture chinoise. Il nous a semblé qu'il y avait là une sorte de déséquilibre, une connaissance tronquée, voire incomplète, de l'histoire chinoise sous les Mandchous.

De plus, nos contacts avec des familles mandchoues (en très petit nombre, il est vrai), tant à Montréal qu'à Beijing, avaient mené à un certain questionnement de notre part. Nous avons constaté une ambivalence surprenante dans leurs propos, à la fois fierté d'être des « Chinois », d'appartenir à une brillante culture millénaire, certes, mais en même temps, une amertume inexpliquée, et une revendication de leur identité profonde : ils étaient aussi, et surtout, des « Mandchous ». La suggestion faite par notre directeur de mémoire d'examiner en profondeur l'historiographie récente des Mandchous en langues occidentales, pouvait nous permettre d'apporter certaines réponses à ces questions.

Enfin, et à titre tout à fait personnel, notre propre expérience d'une résidence prolongée en garnison (jusqu'à l'âge adulte) nous avait donné l'occasion unique de vivre un certain nombre de réalités de l'intérieur. Certes, les casernes de gendarmerie de France, au XX^e siècle, étaient bien loin des Bannières militaires mandchoues dans la Chine du XVII^e siècle, bien entendu. Mais le fait d'avoir vécu des années au sein de ces communautés militaires, au gré des affectations paternelles, nous a permis d'observer de nombreuses constantes : la discipline s'étendant à tous les occupants de la caserne, y compris les familles, la multitude de règlements qui régentaient la vie communautaire, bien

sûr, mais aussi, un immense sentiment de sécurité, la certitude d'appartenir à une véritable famille élargie, « la caserne » et de bénéficier d'un statut particulier, d'une identité propre.

Aussi ténues qu'elles soient, les similitudes d'une vie « en vase clos » nous ont suffisamment intriguée pour vouloir cerner de plus près la réalité de l'identité mandchoue. Une étude approfondie de l'historiographie contemporaine nous permettait de suivre l'évolution des recherches identitaires dans les deux champs de connaissance, de rétablir un certain équilibre des données et d'avoir une vision plus complète, plus précise, du rôle joué par les constructions identitaires dans l'histoire chinoise.

L'analyse historiographique des études chinoises permet de relever immédiatement une évidence, à savoir que le volume des recherches américaines domine largement le monde de la sinologie, à l'exception peut-être du Japon. La situation s'explique par les raisons à la fois politiques et stratégiques qui prévalaient en Occident après la Deuxième Guerre mondiale. Les débuts de la guerre froide et l'effacement apparent de la recherche européenne, surtout française, décimée par la guerre, ont favorisé l'émergence des États-Unis dans ce domaine. Car ce nouveau rôle de chef de file remplissait le vide laissé par la France, à qui l'on devait déjà la création de grandes institutions, telles que le Collège de France ou l'École Française d'Extrême-Orient. La montée en importance des États-Unis a permis l'éclosion des études sinologiques dans ce pays, ce qui s'est manifesté par l'ouverture des *Department of Oriental Studies* ou des *Department of Asian Languages and Literatures*.

Alors que jusqu'au début du XX^e siècle, la recherche européenne sur la Chine (et ce fut en particulier l'approche des Jésuites), avait surtout privilégié l'analyse des textes philosophiques, littéraires ou religieux, les sinologues américains ont d'abord porté leur intérêt sur les aspects relationnels de la Chine avec l'Occident, sous l'influence marquante de John K. Fairbank et de plusieurs de ses étudiants.

Au début du XX^e siècle, une période particulièrement troublée en Chine, tout accès direct aux sources chinoises était pour ainsi dire impossible, si ce n'est par l'intermédiaire de l'anthropologie et de l'ethnologie, ainsi que par les écrits des révolutionnaires. L'image prérévolutionnaire qui émergeait alors opposait la vision d'une Chine « confucéenne » et « traditionnelle » à celle de la modernité de l'Occident, d'une part, et expliquait la longue durée des Mandchous au pouvoir par leur sinisation, d'autre part.

Peu à peu, les recherches se sont éloignées du point de vue des révolutionnaires pour mettre au jour la « souplesse politique » des Mandchous qui avaient su cloisonner leur gouvernance, l'adaptant aux besoins des peuples concernés. Ainsi, à l'orientation confucéenne de l'administration impériale à l'égard des Chinois, correspondait un volet mandchou, parfaitement distinct, destiné aux hommes des Bannières mandchoues. Les sinologues de « l'École de Harvard » (l'expression est celle qu'employait Fairbank lui-même pour désigner ceux qu'il avait formés, ainsi que leurs propres étudiants) étaient d'avis que le nationalisme chinois avait eu pour but principal de lutter contre l'impérialisme étranger et de mettre en place un État centralisé et moderne, et accessoirement, de renverser les Mandchous. Ils estimaient que ce point était le moins pertinent, puisque en réalité, les révolutionnaires auraient visé spécifiquement le système impérial, plutôt que les Mandchous en tant que groupe ethnique. Selon eux, les sentiments antimandchous et les mouvements xénophobes existaient certes en Chine à l'époque, mais étaient marginaux, limités à certains secteurs géographiques et l'expression d'une petite frange du mouvement révolutionnaire, celle qui ne voulait pas vraiment faire la Révolution en tant que soulèvement social. Mary C. Wright, en particulier, avait insisté sur le fait que l'utilisation des sentiments antimandchous par les révolutionnaires n'avait été qu'un outil pour enflammer les esprits et s'emparer du pouvoir, mais n'était pas nécessairement l'expression d'un caractère racial. Liang Qichao n'était-il pas d'avis que les Mandchous étaient assimilés depuis si longtemps qu'ils ne se distinguaient pas des Han?

Cette vision d'une Chine monolithique reflétait l'approche « verticale » de l'histoire chinoise, du sommet vers la base, point de vue favorisé par Ho Ping-ti, pour qui le confucianisme avait été le véritable ciment de cette société uniforme. L'intérêt porté par Ho à tous les aspects des réalités sociales en Chine, et en particulier sur l'importance des facteurs économiques, avait joué un rôle avant-coureur, en quelque sorte, malgré sa vision de l'histoire dynastique comme un long continuum.

Les années quatre-vingt ont vu les recherches prendre un tournant beaucoup plus « ethnographique », sous l'influence des Cultural Studies qui favorisaient l'étude des pratiques identitaires. Les analyses ont alors porté davantage sur les notions « d'ethnicité » et de « nation », et ont attiré des chercheurs comme Pamela Crossley, Evelyn Rawski et Benedict Anderson.

Crossley a fait œuvre de pionnière quand elle s'est lancée dans l'étude des pratiques identitaires mandchoues, inspirée par les idées de Joseph Fletcher, spécialiste de l'Islam en

Asie centrale, mais aussi de Jonathan Spence et de Beatrice Bartlett. Son utilisation de documents mandchous, ainsi que ses contacts avec des associations mandchoues, lui ont permis d'avancer l'idée que la culture mandchoue serait un phénomène récent, produit à la fois des politiques gouvernementales et de l'expérience de la vie communautaire qui était celle des Bannières. Ce champ d'études l'a amenée à s'interroger sur le sens réel de la notion de « sinisation », à établir une distinction très nette entre les idées de « race » et « d'ethnicité » (ethnos) et à insister sur l'importance de la perception, théorie développée de façon éloquente par Benedict Anderson dans une nouvelle définition de la « nation ».

Evelyn Rawski, quant à elle, a abordé l'étude des empires d'origine turco-mongole en Asie par le biais de leurs relations avec ce qu'il percevait de l'identité ethnique. Elle proposait de déplacer l'attention vers les périphéries de l'Empire et rejetait l'idée d'une sinisation des Mandchous, concept qui, à ses yeux, n'était que le fruit d'une idéologie contemporaine (le nationalisme), et non le produit d'un déroulement historique.

La polémique qui s'ensuivit, notamment entre Rawski et Ho, a montré à quel point le sujet du nationalisme pouvait être délicat. Ce que les sinologues des *Cultural Studies* faisaient ressortir, cependant, c'est l'intelligence des stratégies développées par les Qing pour gouverner leur empire multiethnique, grâce à un cloisonnement de leurs politiques et à l'importance qu'ils accordaient à la situation aux frontières avec l'Asie centrale. Conscients du potentiel de turbulences dans une région de tension continue entre intérêts stratégiques et sentiments religieux (Islam), les Qing convinrent d'une entente avec les Khans de Kokand, ce que Fletcher a appelé le premier des traités inégaux, modèle repris plus tard à l'égard des Britanniques lors des guerres de l'Opium. Les historiens de l'école de Fairbank ont interprété l'attitude mandchoue face aux intrusions occidentales comme un manque de clairvoyance face aux problèmes réels et à une méconnaissance de l'Occident. Ils étaient persuadés que la Cour favorisait ses propres intérêts plutôt que ceux de la Chine.

En réalité, les contraintes financières énormes et une extraordinaire poussée démographique sont probablement davantage à blâmer pour les difficultés financières de la Cour et son incapacité à soutenir plus longtemps toutes les Bannières. Les circonstances l'obligèrent alors à se concentrer sur le renforcement identitaire des Bannières mongoles et mandchoues. Crossley et Rawski ont mis de l'avant le caractère absolument essentiel de la langue mandchoue dans la gouvernance des Qing, à tous les niveaux, puisque son émergence est indissociable de leur prise du pouvoir et de la formation de l'État.

L'angle des pratiques identitaires, favorisé par les *Cultural Studies*, a été poursuivi, et élargi, par ce que l'on a coutume d'appeler la New Qing History. Cette approche a mis en lumière les recherches effectuées depuis longtemps en Asie centrale, que ce soit par les « expéditions scientifiques », mais aussi par une longue succession d'érudits et de nationalistes hongrois. Ils seront à l'origine de la constitution d'un fonds considérable de documents sur la Haute Asie, base des recherches des plus grands sinologues européens au début du XX^e siècle. Plusieurs grandes universités américaines doivent l'institution de leurs Départements d'Études asiatiques à l'arrivée de nombreux spécialistes d'histoire ouralo-altaïque fuyant l'Europe en guerre. Pour n'en citer qu'un seul, mentionnons le rôle primordial joué par Denis Sinor à cet égard. Mais c'est surtout l'intérêt de Fletcher pour l'Asie centrale et le monde musulman, ainsi que sa clairvoyance sur l'utilité de maîtriser un certain nombre de langues ouralo altaïques et européennes, qui se sont révélés prémonitoires. En effet, ce n'est que quelques années après sa mort que les chercheurs ont pu avoir accès aux documents mandchous encore non traités, conservés à Beijing. Mark Elliott, partisan des idées de Fletcher, a pu travailler sur ces documents uniques et constater que, contrairement à l'idée répandue, ils n'étaient pas nécessairement des copies conformes de documents chinois. Ce fait avait été signalé dès 1977 par deux historiens taiwanais, Ch'en Chieh-hsien (*Chen Jiexian*) et Chuang Chi-fa (*Zhuang Jifa*), auteurs de la publication des *Mémoires du Palais* (époque Kangxi), grâce aux archives mandchoues conservées à Taipei. C'est d'ailleurs sa correspondance avec Chuang Chi-fa (*Zhuang Jifa*) qui avait permis à Beatrice Bartlett de découvrir cette particularité, confirmant la prescience de Fletcher.

Ces différentes recherches ont amené les sinologues de la *New Qing History* à dépasser l'angle sino centré et à aborder l'histoire chinoise sous les Mandchous dans une perspective beaucoup plus large. Elliott a démontré que les Mandchous n'avaient jamais été assimilés, mais plutôt acculturés, qu'ils avaient maintenu leur caractère distinct pendant toute leur durée au pouvoir, et que le clivage entre Mandchous et Han avait persisté bien au-delà de la Révolution qui les renversa.

Edward Rhoads, de son côté, a insisté sur l'importance qu'avait eue la représentation dans la gouvernance des Qing, le rôle de premier plan joué par le bouddhisme tibétain, le caractère polyglotte de leurs institutions, et surtout, l'attention toute spéciale apportée aux relations interraciales. C'est parce qu'ils ne pouvaient plus prétendre à cette représentation universelle, clé de leurs prétentions au pouvoir impérial, que les

dernières tentatives de réforme s'étaient soldées par un échec, porte ouverte à la Révolution.

Le deuxième volet de ce travail a consisté en une analyse approfondie des **constructions identitaires**, tant chez les Mandchous que chez les Han, des causes de leur émergence et de l'influence qu'elles avaient pu avoir l'une sur l'autre (ou au détriment l'une de l'autre).

L'approche ethnographique, favorisée par les *Cutural Studies* et la *New Qing History*, était, depuis longtemps, la méthode de travail des ethnologues et des anthropologues, comme le montrent les recherches effectuées par l'ethnologue S. M. Shirokogoroff au lendemain de la Révolution chinoise chez les peuples toungouses et mandchous du nord-est de la Chine et de Sibérie. Les données recueillies sur leur organisation l'avaient amené à exposer sa théorie de « l'ethnos », ce groupe de personnes de la même race et partageant une culture distincte de leurs voisins, en d'autres mots, sa définition du groupe ethnique. Il avait relevé le rôle important que remplissaient les femmes dans le fonctionnement de l'ethnos, cette organisation dont l'épine dorsale était la généalogie du clan.

Les recherches sinologiques des années quatre-vingt, celles de Crossley en particulier, ont permis de dégager les grandes lignes de la construction identitaire mandchoue. Elle se serait effectuée en trois phases, étroitement liées au pouvoir.

Il y eut d'abord la décision politique d'un des premiers dirigeants jürchen, Nurhachi, de créer une identité ethnique spécifique et de profiter de circonstances favorables dans l'empire des Ming pour s'emparer du pouvoir. Dans ce but, il mit en place un certain nombre de structures, regroupa ses chasseurs jürchen en associations de plus en plus militaires, les Bannières, dont les membres partageaient un grand nombre de caractéristiques et épousaient les mêmes valeurs. Enfin, il exprima sa volonté de restaurer la gloire ancienne des Jin. Avant même la conquête de la Chine, cette fédération avait reçu un nouveau nom, les « Mandchous », pour marquer la naissance d'une nouvelle entité dont le chef, Hong Taiji, prit le nom « d'Empereur des Grands Qing ». La construction de cette identité mandchoue avait donc mis l'emphasis à la fois sur l'histoire, les mythes et la culture. Les institutions civiles chinoises ont été conservées, mais ce sont les structures

militaires manchoues qui étaient vraiment la marque du nouveau régime, sa représentation la plus visible.

Cette technique de quadrillage du territoire chinois pour assurer son contrôle par les Bannières s'est étoffée par la suite d'un rôle de préservation de l'héritage mandchou. Leur vie en vase clos remplissait de multiples fonctions, à la fois politiques, culturelles, militaires et même psychologiques. Quand les éléments caractéristiques de l'ethnicité mandchoue commencèrent à se diluer, l'empereur Qianlong prit des mesures énergiques pour freiner le mouvement et renforcer les pratiques identitaires, procédant à une restructuration complète des Bannières.

La dernière étape, véritable prise de conscience identitaire mandchoue, s'est effectuée peu à peu, se forgeant au feu des épreuves de tous ordres. Malgré la dégradation de leurs conditions de vie ou le choc des différents traumatismes que furent la rébellion des Taiping et de la Révolution de 1911, les Mandchous sont toujours restés fiers de leur identité, conscients de former une élite, et ont maintenu intacte leur loyauté à l'égard de la dynastie mandchoue des Qing.

Parallèlement, et en réaction à ces événements, la réalisation d'une différence identitaire évoluait en une prise de conscience chinoise. Nous avons d'abord cherché à comprendre la perception que les Chinois avaient d'eux-mêmes, mais aussi la nature de leurs relations avec les autres. Cette conscience identitaire a subi la double influence des idées neuves venues d'ailleurs, ainsi que de la perception d'un danger imminent pour la Chine à la fin du XIX^e siècle. La construction identitaire chinoise s'est effectuée en plusieurs étapes, passant d'un stade culturel à une phase raciale, puis devenant de plus en plus ethnique dans la montée du nationalisme vers la Révolution.

À l'instar de la plupart des grandes civilisations du monde, les Chinois avaient une vision ethnocentrique du monde. L'autorité morale que possédait l'Empereur chinois était justifiée, car il détenait son mandat du Ciel. Les relations de la Chine avec les étrangers reposaient sur un système d'allégeance, dit « de tribut ». Les contacts avec les étrangers avaient donné naissance à un embryon de conscience raciale, souvent muée en intolérance culturelle, voire même en discrimination raciale. Mais ce n'est qu'après la mise en place des politiques de renforcement identitaire par l'empereur mandchou Qianlong, que l'idée de « race chinoise » avait réellement pris forme. Plusieurs sinologues (Crossley, Elliott) ont vu dans la rébellion des Taiping l'origine d'une structuration des hostilités ethniques et

d'une intensification du chauvinisme *han* sous la forme de stéréotypes raciaux. Cette période serait à l'origine du véritable clivage qui s'est creusé entre Mandchous et Han, pour en arriver à une exclusion raciale plus affirmée, mettant l'accent sur les différences biologiques. La multiplication des contacts avec les étrangers, ainsi que l'introduction de nouvelles idées venues d'Occident par le biais des traductions, renforcèrent l'idée de la nécessité d'une refonte des institutions. L'échec de cette mesure favorisa l'accélération des départs pour le Japon. Ce dernier a joué un rôle de premier plan pour le nationalisme chinois, à la fois comme modèle de modernisation réussie, comme intermédiaire et agent de diffusion de la pensée occidentale, dont les théories de Darwin sur l'évolution des espèces et la lutte pour la survie des plus forts n'étaient pas les moindres.

La cohésion du groupe dans ce but étant vitale, il convenait de préciser à la fois la notion de « race jaune » et « d'identité chinoise », mais aussi de déterminer les critères d'appartenance à ces entités. Le recours aux recherches effectuées en ethnologie et en anthropologie permit aux révolutionnaires chinois d'approfondir l'idée des origines raciales et de conclure que les Chinois appartenaient à la race jaune, dont les Mandchous étaient exclus. Zhang Binglin détermina que les Han étaient tous membres de la même race, les descendants du mythique Empereur Jaune, devenu alors un instrument de mobilisation nationaliste. La construction identitaire chinoise s'est donc effectuée grâce au recours à plusieurs « outils », tels que la récupération de mythes anciens, le recours aux concepts conjugués de « race » et de « nation », et à une structuration des sentiments antimandchous, étape dans laquelle Sun Yat-sen a joué un rôle déterminant. Ce calcul politique pouvait se révéler dangereux, si bien que les nationalistes abandonnèrent l'orientation raciale de leur discours prérévolutionnaire, pour passer à une idée culturelle de la nation après 1911 et en arriver à la notion plus large d'une lutte commune contre l'impérialisme.

Hypothèses de travail

L'identité d'un groupe, c'est-à-dire l'organisation de son vécu, permet de s'interroger sur ce qui lui est permanent, sur son essence. La conscience identitaire est à la fois le résultat d'un cheminement personnel lié au sentiment d'appartenance à un ensemble, mais aussi d'un processus d'inclusion ou d'exclusion.

Dans le cas des Mandchous, il est indéniable que leur sentiment d'appartenance avait un rapport direct avec l'organisation militaire des Bannières. Le maintien de la population mandchoue dans ce microcosme ethnique et culturel a constitué le véritable creuset du développement de leur conscience identitaire. En contrepartie, l'omniprésence des garnisons, qu'Elliott qualifiait de « Tigres sur la montagne »¹, a entraîné plusieurs conséquences, dont un certain nombre de coûts, qu'ils soient économiques, bien sûr, mais aussi politiques. Les charges monétaires grevaient lourdement la cassette impériale, que ce soit sous forme de salaires, d'octroi de nourriture ou de la mise en place de toute l'infrastructure des villes mandchoues. N'oublions pas, de plus, la perte d'un vaste bassin de main-d'œuvre potentielle, puisque des restrictions très sévères régissaient l'employabilité des Mandchous à l'extérieur des Bannières. À long terme, ces facteurs ont eu pour effet un appauvrissement des soldats et une dépendance grandissante à la générosité de l'état. Les coûts politiques n'étaient pas moindres, puisque le clivage continu entre les deux groupes n'a fait qu'entretenir une profonde méfiance entre Mandchous et *Han*². Le ressentiment grandissant des Chinois à l'égard de « l'occupant étranger » n'a fait qu'accentuer l'insécurité des Mandchous, leur manque d'assurance quant à leur aptitude à gouverner la Chine, d'où l'imposition de mesures de contrôle de plus en plus rigides et oppressives. Le cycle « méfiance/ressentiment/coercition » était enclenché.

Notre première hypothèse avance que les deux constructions identitaires, l'une mandchoue, l'autre chinoise, non seulement sont intimement liées, mais également indissociables. Véritable image miroir l'une de l'autre, ou produit d'une relation de cause à effet, l'existence de chacune n'aurait pu survenir sans la présence de l'autre.

Si l'on considère la disproportion numérique entre Chinois et Mandchous, on peut avancer que les Chinois auraient pu se défaire de cette présence étrangère, s'ils l'avaient voulu, malgré l'efficacité du système de répression de la dynastie Qing. Il leur a fallu plus de deux siècles pour s'y résoudre, parce que jusque là, cette gouvernance avait su rétablir stabilité et prospérité.

Notre deuxième hypothèse suggère que l'appartenance ethnique de la dynastie au pouvoir n'est devenue un facteur décisif de leur rejet que lorsque la Chine a perdu son prestige aux yeux du monde. Le succès de la gouvernance impériale mandchoue reposait

¹ Mark C. Elliott, *The Manchu Way : the Eight Banners and Ethnic Identity in Late Imperial China*, Stanford, California, Stanford University Press, 2001, p. 89.

² *Ibid.*, p. 350.

sur leurs politiques d'inclusion raciale, dans un empire ancré à l'Asie centrale. C'est leur échec à représenter adéquatement tous les groupes ethniques d'un Empire dont ils avaient une vision universelle, base de leur légitimité, qui a été, en partie, responsable de leur chute. Pendant longtemps, leur réussite a également reposé sur les très grands talents d'administrateurs démontrés par certains de leurs souverains (et sur leur exceptionnelle longévité politique). Ainsi, les empereurs Kangxi et Qianlong ont manifesté un véritable génie politique dans l'exercice de leurs fonctions, ce qui était peut-être dû davantage à leur ethnicité que le fruit du hasard.

En effet, chez les Mandchous, le choix d'un successeur au pouvoir suprême n'obéissait pas aux règles de primogéniture, mais reposait sur la sélection du plus brillant, du plus doué parmi les fils de l'empereur en titre. De plus, le fait qu'ils n'aient pas été chinois dispensait les souverains mandchous de respecter la tradition à la lettre, leur laissant ainsi le loisir d'innover dans de nombreux domaines. Enfin, les Mandchous ont toujours gardé la conscience aigüe d'être des « étrangers », tant les princes de la maison impériale que les nombreux fonctionnaires. Il en a résulté un souci constant de ne jamais prêter le flanc à la critique, voire même de témoigner d'un zèle les montrant plus confucéens que les Chinois eux-mêmes³.

Notre dernier postulat énonce que les politiques d'inclusion raciale, mises en place par les Mandchous, ont été longtemps garantes de leur succès à la barre du pays. L'accroissement considérable de l'empire, tant géographique que démographique, a résulté de l'incorporation de la plus grande partie de l'Asie centrale. Parce qu'ils appartenaient eux-mêmes au monde de la périphérie chinoise, ils ont souvent manifesté une meilleure compréhension du jeu politique international, notamment dans la gestion de leurs relations avec l'empire russe des tsars, mais aussi dans leurs rapports avec les Mongols. Le facteur ethnique, crucial pour la dernière dynastie, reste peut-être une composante incontournable en Chine, même aujourd'hui.

³ *Ibid.*, p. 356.

Chapitre 1 :

Analyse historiographique des sources secondaires

Quiconque s'intéresse à l'historiographie chinoise du XX^e siècle ne peut que constater la place de plus en plus grande qu'occupe ce champ de recherche. Comment expliquer cette situation somme toute assez récente? Et comment interpréter le rôle de chef de file rempli par les spécialistes des États-Unis dans ce domaine? En effet, jusqu'au début du XX^e siècle, c'était surtout la recherche européenne qui dominait, et elle avait essentiellement l'analyse de l'écrit comme outil principal, qu'il s'agisse d'histoire, de philosophie, de littérature ancienne ou de religion. Les arts et les sciences appliquées ont également contribué à une meilleure connaissance de l'histoire chinoise (la cosmologie et l'astronomie, qui ont fait la réputation des missionnaires catholiques, et en particulier des Jésuites, dès le XVII^e siècle, viennent à l'esprit)⁴.

La France avait, jusque là, joué un rôle déterminant dans la progression des études chinoises, grâce à la création de grandes institutions comme le Collège de France (et l'ouverture de la première chaire d'études chinoises en Occident en 1814), l'École française d'Extrême-Orient (1898) ou le Centre franco-chinois d'études sinologiques de Pékin (1945), pour n'en citer que quelques-unes⁵. À cette histoire de la Chine par les textes a succédé un courant de pensée, l'*École des Annales* (1929), d'après le nom de la revue fondée par Lucien Febvre et Marc Bloch, les *Annales d'histoire économique et sociale*. Ils voulaient aller au-delà des seuls aspects politiques, militaires et diplomatiques dans la recherche en histoire, pour en arriver à une histoire « totale »⁶. Si l'*École des Annales* n'a pas eu d'impact direct sur la sinologie française, les conceptions du travail de l'historien que soutenait le plus célèbre de ses partisans (et seul rédacteur de la revue de 1956 à 1969),

⁴ Charles Le Blanc, *Profession, sinologue*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007, p. 15 et 32.

⁵ École française d'Extrême-Orient (E.F.E.O.) : créée en 1898, liée dès ses débuts à l'histoire et aux langues de l'Asie, elle avait pour origine la mission archéologique de l'Indochine. Basée à Hanoi à partir de 1900, elle a été le plus grand centre d'études sur la Chine à l'extérieur de Paris pour les francophones. Produit des politiques coloniales de la France, on y privilégiait les études liées au terrain. Rapatriée à Paris après la chute de l'Indochine (1954), les côtés plus sombres de son histoire (dont certaines pratiques douteuses de financement par le biais du commerce de l'opium) ne doivent pas occulter le fait que l'E.F.E.O. peut être créditée pour avoir formé les plus grands spécialistes francophones de la Chine à cette époque. Citons Édouard Chavannes, Henri Maspéro, Paul Demiéville, Jacques Gernet, Paul Pelliot parmi les plus réputés. Harriet T. Zurndorfer, « Not bound to China: Étienne Balazs, Fernand Braudel and the Politics of the Study of Chinese History in Post-War France ». *Past and Present*, 185 (Nov. 2004), p. 203-205.

⁶ École des Annales (En ligne). http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_des_Annales

Fernand Braudel, ont marqué des générations d'historiens. Sa vision d'une nouvelle partition du temps historique, permettant d'apprécier l'évolution des sociétés, ainsi que son choix d'une interdisciplinarité des sciences économiques et humaines, ont profondément marqué l'historiographie moderne⁷. Cette approche a séduit, bien au-delà des frontières françaises. En effet, les centres d'études pluridisciplinaires sur la Chine, qui se sont multipliés à partir des années soixante dans les grandes universités américaines, se sont tournés peu à peu vers l'histoire sociale sous l'influence marquante de l'École française des Annales, mais aussi de l'historien Frederik Wakeman (Berkeley) et de l'anthropologue G.W. Skinner (à l'université Cornell à cette époque)⁸. L'importance accordée par Braudel à des études comparatives, qui dépassaient les limites des états-nations, a été reprise, entre autres, par Joseph Fletcher, qui l'admirait beaucoup et le citait souvent. Nous reviendrons sur le rôle de Fletcher dans le chapitre concernant l'Asie centrale⁹.

Mais la période de l'entre-deux guerres en Occident, et particulièrement en France, a connu une crise majeure de l'historicité. Après la guerre, les milieux intellectuels français se trouvaient à la croisée de multiples courants, qu'il s'agisse d'un grand désarroi et d'un sentiment de « responsabilité morale » face aux années d'occupation, de leur attirance pour les promesses du communisme, joints à l'émergence des mouvements anti-coloniaux à l'extérieur de l'Europe et à un certain anti-américanisme. Les élites politiques et intellectuelles françaises cherchaient à se distancer des superpuissances, tant de l'URSS que des États-Unis, et la Chine représentait une alternative intéressante, d'où la montée d'une sinophilie marquée dans les années 1950. Elle proposait une réplique au modèle américain de développement, dans lequel le progrès démocratique était lié à la croissance économique¹⁰. À cette crise, s'ajoutait la disparition des grands historiens qu'étaient Marc Bloch (1944), Paul Pelliot (1945) ou Henri Maspéro (1945).

Selon le spécialiste français de l'Asie orientale, Jean Chesneaux, l'engouement pour le régime maoïste relevait autant d'un rejet du communisme de style soviétique par les intellectuels de gauche, que de l'attrait d'un certain exotisme politique : « Comme Cuba,

⁷ Paul Cacheur et Romain Lebas, "Fernand Braudel, "La dynamique du capitalisme", Les fiches de lecture de la Chaire D.S.O., p. 3 (En ligne)

<http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/braudel.html> (Page consultée le 30 janvier 2009).

⁸ James H. Cole, « China since 1644 », *Guide to Historical Literature*, Mary Beth Norton, ed., Pamela Gerardi, ass. ed., Third edition, *The American Historical Association's*, Volume one, New York, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 309.

⁹ Françoise Aubin, « The 2006 Joseph Fletcher Memorial Lecture : Reflections on the Fletcher Legacy », p. 28-29. (En ligne). [www.fas.harvard.edu/~iaas/Aubin%20lecture%](http://www.fas.harvard.edu/~iaas/Aubin%20lecture%20) (Page consultée le 22 mai 2008).

¹⁰ *Ibid.*, p. 207.

l'Algérie et le Vietnam, la Chine permettait d'avoir un succédané de société idéale que la France n'était pas capable de mettre en place sur son territoire national »¹¹. Cet intérêt pour la République populaire de Chine précédait d'une dizaine d'années le mouvement américain des « Concerned Asian Scholars », né en 1968 dans la vague du mouvement d'opposition à la guerre du Vietnam¹².

C'est pour neutraliser la solidarité française envers le communisme que les États-Unis ont lancé une véritable « campagne de séduction » en France. Elle s'est traduite par le parrainage d'événements culturels importants par l'intermédiaire du *Congress for Cultural Freedom* (soutenu par la CIA), et l'encouragement à des fondations philanthropiques américaines à jouer un rôle dans la vie académique européenne, soit en dotant des institutions déjà établies, soit en créant de nouveaux établissements qui appuieraient un idéal de démocratie à l'occidentale. À ce sujet, précisons que la Fondation Rockefeller et les hautes instances académiques françaises entretenaient déjà des liens de longue date¹³. Après la guerre, la Fondation Rockefeller accorda de généreux subsides à un groupe d'historiens de *l'École des Annales*, dont Fernand Braudel et Lucien Febvre, ce qui permit la création, au sein de l'École Pratique des Hautes Études, de la Sixième Section, consacrée à l'histoire et aux sciences sociales¹⁴. Braudel invita l'historien hongrois Étienne Balazs à y travailler avec lui en 1954. Considéré maintenant comme le « père des études modernes sur la Chine en Europe », selon le spécialiste britannique Denis Twitchett, Balazs aida Braudel à développer les contours géographiques du programme des *Annales* pour y inclure des régions extérieures à l'Europe et à fonder *La Revue bibliographique de sinologie*, une des plus importantes sources sur la Chine en Europe¹⁵. Nous reparlerons du rôle joué par d'autres Hongrois dans le chapitre sur l'Asie centrale.

Le soutien financier américain à la recherche historique en France se justifiait donc par des raisons surtout politiques. Et c'est aussi pour des questions de stratégie dans le Pacifique et l'Asie de l'Est que les États-Unis ont largement encouragé les études

¹¹ Jean Chesneaux. « China in the Eyes of French Intellectuals », *East Asian History*, XII (1996), p. 60-61.

¹² Zurndorfer, *loc. cit.*, p. 119.

¹³ Jacques Revel and Nathan Wachtel. « Une école pour les sciences sociales », in Revel and Wachtel (eds), *Une école pour les sciences sociales*, p.14.

¹⁴ Zurndorfer, *loc. cit.*, p. 211.

¹⁵ Étienne Balazs : Hongrois de naissance, formé à l'université de Berlin, Balazs émigra en France à l'avènement du nazisme. Considéré par les spécialistes du monde entier comme un des plus grands historiens occidentaux de la Chine impériale, il enseigna également à l'École Pratique des Hautes Études. Il a profondément marqué les études chinoises, non seulement en France où s'est déroulée sa carrière, mais aussi en Europe, en Amérique du Nord et en Asie. Son influence dépasse largement les cercles spécialisés.

sinologiques sur leur propre territoire après la Deuxième Guerre mondiale. La plupart des grandes universités américaines ont mis sur pied un *Department of Oriental Studies* ou un *Department of East Asian Languages and Literatures*. Citons entre autres Berkeley, Harvard, Princeton, Stanford ou Yale, parmi les plus connues. À partir des années 1980 ou 1990, beaucoup ont établi, au sein même de l'université, un institut de recherches sur la Chine ou des programmes de jumelage avec des universités chinoises. La somme des publications sinologiques américaines est probablement la plus importante au monde, si l'on excepte le Japon¹⁶. L'abondance de la production américaine en études chinoises permet d'effectuer une analyse approfondie de l'évolution des recherches en ce domaine, et en particulier, du regard porté sur les Mandchous.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, consacré à l'analyse historiographique de la recherche historique sur les Mandchous, nous examinerons d'abord la perspective de leur sinisation, en vigueur jusqu'au début des années soixante-dix, puis nous nous pencherons sur l'important virage effectué grâce aux *Cultural Studies*. Enfin, nous changerons d'angle d'approche pour porter notre attention sur l'influence des recherches sur l'Asie centrale et sur l'importance du tournant ethnique dans les études chinoises.

Évolution du regard porté sur les Mandchous dans la recherche en histoire

Image des Mandchous

La perception que l'on se fait d'un groupe donné repose sur plusieurs facteurs, tels que la perception que ce groupe a de lui-même, l'image de soi qu'il projette, l'intérêt manifesté par une communauté extérieure d'établir des relations avec ce groupe, et, bien sûr, son accessibilité.

Qui dit accessibilité dit possibilité de contacts réguliers, mais aussi de communications directes. A ce sujet, les missionnaires catholiques, et en particulier, les Jésuites, avaient ouvert la voie. La sinologie occidentale est née, en grande partie, du travail de ces pionniers, dont l'œuvre portait essentiellement sur les Classiques chinois, la langue et la littérature. Suite à la Querelle des Rites, la Compagnie de Jésus (nom donné à l'ordre des Jésuites) fut dissoute en 1773 au niveau mondial, sauf en Russie tsariste, et

¹⁶ Le Blanc, op. cit., p. 33-34.

réhabilitée en 1842¹⁷. A leur suite, de nombreux spécialistes occidentaux ont misé sur l'apprentissage du mandchou, partie intégrante de leur formation, qui devait les aider à apprendre le chinois et, surtout, leur permettre de communiquer avec les membres du gouvernement au pouvoir en Chine, la dynastie mandchoue des Qing. L'Angleterre, inspirée par l'établissement de liens diplomatiques entre la Russie tsariste et la Chine, institua, à son tour, des écoles de langues pour enseigner le chinois, entre autres, afin de former des interprètes et de faciliter les relations commerciales avec la Chine¹⁸. La chute de la dynastie en 1911 s'est soldée par un désintérêt envers les Qing, et l'étude du mandchou est tombée en désuétude¹⁹. Un renouveau d'intérêt s'est manifesté depuis les années 1980, surtout en Chine, au Japon, en Corée et en Occident.

L'attention des chercheurs s'est alors portée sur la période révolutionnaire et les écrits de ses chantres, dont ceux de Zhang Binglin, Sun Yat-sen ou du pamphlétaire Zou Rong. Les premiers historiens à s'intéresser à cette période charnière de l'histoire chinoise moderne se sont appuyés à la fois sur les documents chinois qui leur étaient accessibles, tels que bulletins diplomatiques, écrits des réformateurs ou publications des révolutionnaires, mais aussi sur des études anthropologiques, comme celles du Norvégien Fredrik Barth²⁰, ainsi que sur des travaux de recherches ethnologiques. Dans ce domaine, l'œuvre du Russe Sergei M. Shirokogoroff (1924) devait s'avérer extrêmement précieuse, mais elle ne fut exploitée qu'à partir des années 1990 par Pamela Crossley, Edward Rhoads et Mark Elliott, au premier plan.

¹⁷ *Ibid.*, p. 26-28.

¹⁸ *Ibid.*, p. 29.

¹⁹ Gertraude Roth Li, *Manchu : A Textbook for Reading Documents*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2000, p. 1-3.

²⁰ Fredrik Barth, anthropologue norvégien qui a introduit dans son pays les principes d'anthropologie sociale, tels qu'ils étaient enseignés à Cambridge. A l'opposé des approches culturalistes chères aux facultés américaines d'anthropologie, Barth préfère mettre l'accent sur le caractère relationnel et social des réalités humaines observées par l'anthropologue. Ainsi, des notions clés comme « culture » ou « identité » ne désignent pas des entités homogènes et cohérentes, mais font référence à certaines catégories de pratiques au sein d'un groupe humain particulier. L'idée centrale est de choisir comme unité d'observation les interactions entre individus, mettant ainsi l'accent sur la géométrie instable des identités. Barth ne centre pas son travail sur une identité assignée ou même imposée de l'extérieur, mais plutôt sur la périphérie d'une « ethnie », ce qu'il nomme « la frontière ethnique ». C'est là que la variabilité des identités s'observe le mieux, les interactions favorisant constructions et déconstructions. Son recueil d'articles, « Ethnic groups and boundaries », a fait date au moment de sa parution (1969). Il continue de rejoindre les recherches des historiens, surtout ceux qui privilégient une approche micro historique (Marc Aymes et Stéphane Péquignot. « Questions d'identité: l'apport de Fredrik Barth ». *Labyrinthe* n° 7, automne 2000, p. 43-47).

1.1 Vision sinisée du règne des Mandchous (années 1950-1970)

Les études chinoises en Amérique ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui sans le travail immense et la vision de celui que l'on considère comme un pionnier en ce domaine, **John King Fairbank**. Son intérêt pour un champ de recherche encore inédit à la fin des années vingt, à savoir les relations de la Chine avec les puissances européennes, coïncidant avec une publication récente de documents diplomatiques chinois secrets, l'ont amené à vouloir comprendre ce qui différenciait la civilisation chinoise de la civilisation américaine. Dans les années 1930 et 1940, il a d'abord étudié la Chine « de l'extérieur », à partir de la perspective des relations étrangères, s'attachant à analyser la réponse des Qing face à la puissance britannique. Mais très tôt, il a insisté sur l'importance d'utiliser les archives et les sources chinoises. Plus tard, il a poussé ses étudiants à passer à l'étape suivante et d'essayer de comprendre la Chine « de l'intérieur », de scruter les différents aspects de la bureaucratie mandchoue, les conseillant attentivement dans la lecture des documents Qing, secondé dans ce rôle par des collaborateurs chinois, tels que S.Y. Teng, E-tu Zen Sun ou K.C. Liu²¹.

Il s'est ensuite attaché à étudier la nature de la société chinoise, à comprendre son manque d'intérêt pour le monde occidental, et s'est interrogé sur les causes du déclin politique des Qing. Il lui semblait que le système de tribut avait joué un rôle essentiel, aussi bien dans les relations commerciales et diplomatiques, que dans la réaffirmation rituelle de l'universalité de l'ordre confucéen : la Chine se montrait incapable de réagir adéquatement à la présence occidentale. L'étape préliminaire d'une modernisation de cette société traditionnelle devrait être celle de sa destruction. Pour lui, l'instauration du système des traités et la mise en place du service des douanes étaient un premier pas dans la bonne direction²².

Mettant à profit l'ouverture récente (1932) des archives impériales de la dynastie Qing, il effectua ses recherches doctorales à Beijing avant de revenir enseigner l'histoire chinoise contemporaine à l'université Harvard (1936). Son travail pour le gouvernement américain pendant la guerre du Pacifique lui donna l'occasion de se rendre à Chongqing, siège provisoire du commandement chinois nationaliste, et de constater le degré de

²¹ Edward L. Farmer, "Fairbank's contribution". In H. Asia, *The Fairbank School and Method* (1-5 May 1995), (En ligne). <http://www.h-net.org/~asia/threads/Fairbank.html> (Page consultée le 11 juin 2008).

²² Paul Evans, *John Fairbank and the American Understanding of Modern China*, New York, Basil Blackwell Inc., p. 166-67.

corruption du gouvernement de Chiang Kai-shek. Son expérience de guerre l'amena à se montrer moins critique envers le Parti communiste chinois en 1949, et il eut à défendre ses positions devant une commission politique, dans la vague anticomuniste de cette période de la guerre froide.

Pour Fairbank, la plupart des changements survenus en Chine après les guerres de l'Opium étaient dus aux incursions étrangères dans toutes les sphères de la vie publique chinoise. Le fait que les tentatives répétées de moderniser la Chine selon le modèle occidental aient été des échecs prouvait, à ses yeux, l'incompétence des dirigeants d'un système politique décadent. Leur incapacité à moderniser la Chine, ou leur manque de volonté pour ce faire, reflétait la ligne plutôt conservatrice que les dirigeants mandchous avaient choisi de suivre, à la façon des Chinois.

La traduction et l'analyse de très nombreux documents chinois (fonds d'archives de 1839 à 1923), allant des journaux personnels de fonctionnaires aux représentations officielles des réformateurs, les fameux « Mémoires à l'Empereur », ont permis à Fairbank et à son assistant, Teng Ssu-yü (*Deng Siyu*), de dresser un portrait de la Chine à une période cruciale de son histoire. Mais ils ont surtout réussi à résoudre un certain nombre de problèmes qui se posaient à la recherche à cette époque (début des années quarante). Ainsi, la publication d'une série d'articles cruciaux sur l'utilisation des documents Qing (entre autres, sur une méthode rigoureuse de datation) pour la recherche concernant la diplomatie des ports ouverts, a ouvert la voie²³. L'ajout d'un programme bien structuré et d'une monographie a favorisé, au cours des quatre décennies subséquentes, la production de plus de soixante monographies, à Harvard seulement²⁴.

Certains intellectuels chinois, à l'instar de Zhang Zhidong, estimaient, en 1898, que la dynastie mandchoue retrouverait sa puissance si l'on remettait le confucianisme à l'honneur et que la Chine serait sauvée par la modernisation de son système d'éducation et de ses méthodes industrielles²⁵. Comme l'avait souligné Theodore de Bary (Université Columbia) dans sa critique de Fairbank, des études libérales existaient à l'intérieur du

²³ John King Fairbank and Teng Ssu-yü, "On the Transmission of Ch'ing Documents", *Harvard Journal of Asiatic Studies* 4, n° 1 (May 1939); idem, "On the Types and Uses of Ch'ing Documents", *HJAS* 5, n° 1 (Jan. 1940); idem, "On the Ch'ing Tributary System", *HJAS* 6, n° 2 (June 1941).

²⁴ Paul M. Evans, *John Fairbank and the American Understanding of Modern China*. New York, Basil Blackwell Inc., 1988, p. 54.

²⁵ Teng Ssu-Yü et John Fairbank, *China's response to the West. A Documentary Survey, 1839-1923*. Prepared in Cooperation with the International Secretariat of the Institute of Pacific Relations. Cambridge, Harvard University Press, 1954, p. 165-66.

confucianisme, courants qui tentaient de défendre les individus contre l'exercice du pouvoir absolu de l'État. Mais Fairbank, qui pouvait admettre, à contrecœur, que le confucianisme était un phénomène complexe, ne pouvait concevoir qu'il offrait également des perspectives de libéralisme et de modernisation. Faire cette admission, comme l'ont signalé bien des critiques (de Bary, Derk Bode), aurait exigé une complète réévaluation de la Chine moderne²⁶.

L'échec du Mouvement de Réforme a favorisé la recrudescence des mouvements d'opposition aux Mandchous, mais aussi des idées nationalistes. Dans son « Manifeste du Tongmenghui » de 1905, l'aversion de Sun Yat-sen pour la dynastie au pouvoir s'exprimait en termes particulièrement virulents, tant dans le choix des termes que dans son appel populaire à passer à l'action :

*Now the National Army has established the Military Government, which aims to cleanse away two hundred and sixty years of barbarous filth, restores our four-thousand-year-old Fatherland...China is the China of the Chinese. The government of China should be in the hands of the Chinese. After driving out the Tartars we must restore our national state. Those who dare to act like (traitors), will be attacked by the whole country*²⁷.

Il est vrai que cette nouvelle association avait pour buts immédiats et avoués le renversement des Qing et l'établissement d'un gouvernement républicain en Chine. Dans cette perspective, les révolutionnaires élurent Sun Yat-sen président, et commencèrent à publier un journal, le *Minbao* (Journal du Peuple). Il importait de frapper les imaginations et de rallier le plus de monde possible à leur cause²⁸.

Si les premières recherches occidentales du XX^e siècle se sont d'abord appuyées sur les écrits et les discours des grandes figures de l'opposition aux Qing, les publications ultérieures en histoire chinoise ont adopté un point de vue qui s'éloignait peu à peu de celui des révolutionnaires chinois. Ainsi, le professeur Fairbank a noté le double exploit culturel réalisé par les empereurs mandchous, celui d'avoir pu gouverner selon l'esprit confucéen

²⁶ Evans, *op. cit.*, p. 172-73.

²⁷ *Ibid.*, p.227-28.

²⁸ Dorothy Perkins, "Sun Yat-sen", *Encyclopedia of China. The Essential Reference to China, It's History and Culture*. A Roundtable Press Book, New York, 2000 (1999), p. 494.

propre aux Chinois, répartissant les postes importants de l'administration impériale entre hauts fonctionnaires chinois et mandchous (dans la capitale, tout au moins), tout en réussissant à développer, parallèlement, un pouvoir exclusivement mandchou, et parfaitement distinct. De ce « volet » mandchou relevaient, par exemple, tout un réseau de renseignements rédigés en langue mandchoue seulement, l'administration de la Maison impériale, la gestion des revenus des monopoles impériaux (manufactures de soie à Hangzhou et Suzhou, fours de céramique de Jingdezhen, droits de douane sur le commerce extérieur à Canton), revenus dont la valeur était tenue secrète et connue des seuls Mandchous, ainsi que le maintien de troupes armées constituées en Bannières, et qui dépendaient directement du pouvoir mandchou.

Bref, il s'agissait d'un système de contrôle très efficace, un canevas de domination habilement mis en place par un petit groupe pour assurer sa domination sur une foule innombrable. Les Mandchous ont donc à la fois adopté l'esprit confucéen de leurs prédécesseurs chinois, et en même temps, gardé et entretenu ce qui faisait leur spécificité, à savoir leurs coutumes (chamanisme), leur langue, la préservation de la Mandchourie comme domaine sacré, réservé aux seuls Mandchous, et où ils situaient leurs origines... tout en y conservant le monopole, fort lucratif, des fourrures et du ginseng. Fairbank a rappelé la versatilité dont les Mandchous ont fait preuve dans la gestion d'un vaste empire multiculturel et multiethnique, se servant du confucianisme, du lamaïsme, du bouddhisme ou de l'Islam, selon les secteurs culturels de l'empire.

Selon Fairbank, les préoccupations des Mandchous portaient essentiellement sur l'Asie centrale, d'où pouvaient venir d'éventuels rivaux, au détriment des régions de la frange côtière et du commerce extérieur. C'est ce qui expliquerait leurs politiques défensives et rétrogrades, leur grande réticence (ou leur manque de vision) à moderniser la Chine, et serait à l'origine des idées nationalistes et égalitaristes qui ont émergé après la révolte des Taiping, idées récupérées, en partie, par les nationalistes et les communistes²⁹.

De cette première génération d'historiens occidentaux (surtout américains) à avoir souligné l'importance d'étudier l'histoire de la Chine moderne et, surtout, le véritable bouleversement qu'elle avait subi au tournant du XX^e siècle, le nom d'une associée de John K. Fairbank vient immédiatement à l'esprit, celui de **Mary Clabaugh Wright**. Après avoir effectué des recherches à Pékin pendant des années et été emprisonnée par les Japonais

²⁹ John King Fairbank, *La grande révolution chinoise, 1800-1989*. Trad. de l'anglais par Sylvie Dreyfus. Flammarion, 1989. *The Great Chinese Revolution, 1800-1985*. Harper and Row, Inc., New York, 1986, p. 58.

avec son mari (1941-1945), elle reçut le mandat de l'université Stanford d'amasser du matériel sur la Révolution chinoise, matériel destiné à l'Institut Hoover sur la Guerre, la Paix et la Révolution. C'est le professeur Wright qui est véritablement à l'origine de la fondation et de l'enrichissement de cette bibliothèque de renommée mondiale en ce qui concerne l'histoire chinoise contemporaine. Sa quête de documents l'a conduite à travers toute la Chine, déjà aux prises avec la guerre civile, et lui a permis d'amasser une quantité impressionnante de matériel. Pour n'en nommer que quelques-uns, citons des documents comme les publications officielles d'agences gouvernementales, la réalisation d'ententes avec de grandes institutions d'enseignement pour l'échange de documents, les contacts avec des collectionneurs privés et des descendants de personnalités chinoises de premier plan, les films de certains manuscrits inédits (entre autres, ceux de Kang Youwei), voire même l'achat de toute une série de journaux officiels du gouvernement des empereurs Guangxu et Xuantong, documents qu'un bouquiniste de la capitale vendait au poids... comme papier d'emballage!³⁰ A Yan'an, elle parvint à se procurer ce qui est maintenant la seule copie originale en Occident du « Jiefang ribao » (Liberation Daily), publication officielle du Parti Communiste chinois à l'époque.

L'analyse de nombreuses sources, notamment des écrits personnels d'officiels chinois, de publications parlementaires britanniques, ainsi que le dépouillement de documents importants du gouvernement Qing, tels que le *DaQing lichao shilu* (The Veritable Records of the Qing Dynasty) et le *Yiwu shimo* (Management of Barbarian Affairs) ont amené Mary Wright à dresser un portrait de la Chine du XIX^e siècle qui reflétait les idées de son époque. Dans son analyse de la restauration Tongzhi, elle décrivait un pays au bord de l'effondrement politique, militaire et social, dans lequel Chinois *han* et Mandchous se sont alliés pour essayer de moderniser la Chine, à l'instar du Japon, par exemple. Elle dépeignait une Chine « confucéenne », gouvernée par une classe dirigeante sino-mandchoue unie dans un but commun : préserver l'héritage culturel chinois des dégradations qu'apportaient les rébellions internes et la menace impérialiste occidentale³¹. Les efforts conjugués des conservateurs chinois et des officiels mandchous avaient échoué parce que :

Les exigences d'un état moderne étaient tout à fait à l'opposé des exigences d'un

³⁰ Eugene Wu, "Mary Clabaugh Wright: A Memorial". *The China Quarterly*, 43 (Jul.-Sep., 1970), p. 134-135.

³¹ Mary Clabaugh Wright, *The last Stand of Chinese Conservatism: The T'ung-Chih Restoration, 1862-1874*. Stanford, Stanford University Press, 1957, p. 51-56.

*ordre confucéen*³².

Dans sa vision d'une quasi-symbiose sino-mandchoue à l'époque de la Restauration Tongzhi, Wright n'a pas manqué de noter que l'appui réel de la bourgeoisie chinoise à l'État reflétait surtout la nécessité de veiller à la sauvegarde de ses intérêts personnels. En effet, la dynastie mandchoue protégeait les institutions et les valeurs dont dépendait le pouvoir des notables chinois sur les paysans. De la même façon, les dirigeants mandchous étaient convaincus de la valeur d'un enseignement confucéen pour le contrôle de régions « sensibles » (minorités non chinoises, populations frontalières peu sûres). Les intérêts des dirigeants mandchous et ceux de la bourgeoisie chinoise convergeaient, c'est vrai, mais on ne pouvait pas vraiment parler d'une réelle intégration sino-mandchoue à la fin du XIX^e siècle.

Même si Sun Yat-sen lui-même constatait, à regret, que la plupart des Chinois soutenaient les Mandchous, c'était parce que ces derniers s'étaient gagné « *presque tous les hommes sages et instruits* », grâce au système des examens³³. Et quand Wright évoquait les Qing comme « *la plus sinisée des dynasties étrangères* », force est quand même de constater que l'intégration culturelle n'avait pas mené à une fusion complète, même durant la période de grâce que fut la Restauration, entre 1860 et 1890. Les marqueurs identitaires mandchous demeuraient, même si certains avaient tendance à s'atténuer. Les plus visibles étaient, bien sûr, la persistance du système militaire des Bannières, la prédominance mandchoue dans l'administration, surtout aux postes clés, l'interdiction des mariages mixtes (cette loi ne fut révoquée qu'en 1904) ou l'utilisation de lois dynastiques particulières (le choix de l'héritier était déterminé par sa valeur et ses qualités, plutôt que par la primogéniture)³⁴.

Pourtant, Wright était d'avis que la ligne de démarcation entre Chinois et Mandchous avait tendance à s'estomper, et que ce n'était qu'après l'échec des réformes de 1898 que les soupçons et les animosités s'étaient réveillés des deux côtés. Ainsi, le système des Bannières aurait perdu beaucoup de son importance comme barrière entre Chinois et Mandchous, et les postes administratifs spéciaux seraient plus ou moins passés aux mains

³² *Ibid.*, p. 312.

³³ Sun Yat-sen, « Third Lecture on Nationalism », *San Min Chu I; The Three Principles of the People*, translated by F.W. Price, Shanghai, 1929, p. 55-59.

³⁴ Karl A. Wittfogel and Chia-sheng Feng (Jiasheng Feng), *History of Chinese Society: Liao, 907-1125*. Philadelphia, American Philosophical Society, 1949, p. 10-15.

des Chinois. Et, surtout, l'utilisation du mandchou, même comme langue officielle, avait presque complètement disparu dans les années 1860.

Bien que la Restauration ait été un échec, les idées qui la sous-tendaient ont été ravivées ultérieurement par certains chefs politiques, notamment pour gagner le contrôle politique de la Chine au XX^e siècle. Ainsi, le Guomindang qui, dans sa période révolutionnaire, s'était d'abord identifié à Zeng Guofan, a choisi de s'identifier avec le Gouvernement impérial une fois au pouvoir³⁵. La Restauration avait alors été vue comme un succès, grâce au caractère moral et aux idées confucéennes qui l'animaient. Malheureusement, les conditions nécessaires à la viabilité de la Chine après la Révolution et le maintien de l'ordre confucéen en tant qu'outil de contrôle social et de stratégie étaient incompatibles³⁶.

Jusque dans les années soixante, les études historiennes sur la Chine ont surtout porté sur l'histoire idéologique et politique de cette période-charnière qu'a été le tournant du XX^e siècle, en particulier parmi les chercheurs anglo-saxons.

En août 1965, la conférence d'une trentaine d'experts du comité conjoint du ACLS-SSRC³⁷ qui s'est tenue au New Hampshire, sous la direction du professeur Wright, s'est attachée à étudier les racines de la Révolution chinoise de 1911 sous différents angles. Et, pour la première fois peut-être, on s'est intéressé aux aspects sociaux et économiques de la période.

De leurs travaux, il ressort que jusqu'en 1900, à peu près, le nationalisme chinois avait poursuivi essentiellement trois objectifs, à savoir de lutter contre l'impérialisme étranger, de mettre en place un état centralisé et moderne, et enfin, de renverser la dynastie mandchoue. Aux yeux de Wright, ce dernier point était le moins important de tous, étant donné que la fusion sino-mandchoue était en marche depuis le XVIII^e siècle. Ainsi, les réformes amorcées au début du XX^e siècle, tout en présentant des politiques divisées, ne suivaient pas les lignes ethniques. Preuve en est qu'en cas de besoin, les chefs des assemblées provinciales n'hésitaient pas à faire appel aux soldats des Bannières mandchoues, ou que la « Mission d'étude à l'étranger » de juillet 1905 comptait aussi bien des Chinois que des Mandchous. Parmi les partisans des réformes, on comptait des princes

³⁵ Zeng Guofan (1811-1872): général chinois *han* et lettré confucéen. Il mit sur pied l'Armée de Xiang pour lutter efficacement contre la Révolte des Taiping et restaurer la stabilité de l'empire Qing. (En ligne). http://fr.wikipedia.org/wiki/Zeng_Guofan (Page consultée le 28 février 2009).

³⁶ Wright, *loc. cit.*, p. 309.

³⁷ ACLS-SSRC: American Council of Learned Societies-Social Science Research Council.

impériaux, mais également des partisans du compromis, comme à tous les échelons de la bureaucratie, d'ailleurs.

Les révolutionnaires avaient vu ces projets de réforme d'un mauvais œil, autant parce qu'ils ne croyaient pas à la validité de tout ce qui émanait du sommet de l'État, que par crainte, paradoxalement, que ces réformes soient suffisamment efficaces pour dissiper les pressions révolutionnaires. Leurs affirmations que les Mandchous étaient en train de détruire le pays par leur opposition à la modernisation ne tenaient plus, car en toute justice, elles visaient plutôt l'ensemble de l'État chinois traditionnel. Il s'agissait plus d'une attaque du système impérial que des Mandchous en tant que tels.

Est-ce à dire qu'il n'y avait pas de sentiments antimandchous ni de mouvements xénophobes en Chine au début du XX^e siècle? Certes non, mais ils auraient été limités à certains secteurs géographiques, et auraient été exprimés par la fraction du mouvement révolutionnaire la moins intéressée à faire la révolution en tant que soulèvement social³⁸. C'est en particulier au sein de ceux qui avaient des liens avec les sociétés secrètes au Guangdong, ou encore parmi les communautés chinoises d'outre-mer, que le slogan : « *Renversez les Mandchous, restaurez les Ming* » a pu soulever de profonds sentiments.

L'expression d'une hostilité de plus en plus marquée aux Mandchous dépendait également des circonstances. Ainsi, lorsque les morts successives de l'empereur Guangxu, puis de l'impératrice douairière (Cixi) ont mis sur le trône un enfant de trois ans, les rivalités entre différentes factions se sont intensifiées à la Cour. Le régent a certes accéléré le programme de réformes, mais il a aussi accru l'importance du rôle dévolu à un nombre de plus en plus grand de princes impériaux. Cette maladresse allait à l'encontre de toutes les règles mandchoues antérieures, qui recommandaient la plus grande modération dans ce domaine. Le trône mandchou est alors devenu une cible toute désignée pour le nationalisme chinois. Les sentiments antimandchous ont accru le nationalisme naissant en incitant des sentiments racistes. Il semblerait que Liang Qichao lui-même, au moins jusqu'en 1903, ait partagé certaines des idées des révolutionnaires et se soit révélé, à l'occasion, clairement antimandchou. Il est revenu sur ses positions après 1903-1904, quand ses contacts avec les Chinois d'outre-mer, lors de périples aux États-Unis, au Canada

³⁸ Mary Clabaugh Wright, *China in Revolution: the first phase, 1900-1913*. New Haven and London, Yale University Press, 1968, p. 21.

et en Asie du Sud-Est, voyages financés par l'Association pour la Protection de l'Empereur (*Baohuang Hui*), l'ont convaincu de favoriser plutôt une monarchie constitutionnelle³⁹.

En effet, l'année 1903 a marqué un tournant dans la pensée révolutionnaire. C'est un article de Zou Rong, paru dans le *Subao*, journal du Jiangsu, qui publia une des premières accusations de racisme à l'encontre des Qing (juin 1903). Il accusait les Mandchous d'avoir tout à la fois établi un régime brutal, référence non déguisée aux Bannières militaires, mais aussi d'avoir affaibli la Chine face aux puissances étrangères, et taxait les Qing de parti pris contre les Chinois, et de favoritisme à l'égard des Mandchous. Cet argument n'était d'ailleurs pas complètement faux, du moins en ce qui concernait le régent. Enfin, Zou Rong concluait par un appel non équivoque à la révolution et au renversement « d'un régime barbare qui souillait la Chine »⁴⁰. Le thème a été repris, et amplifié, par les écrivains de l'Alliance révolutionnaire après 1905. Il devint alors courant de lire de pleines pages violemment antimandchoues, entre autres dans le *Minbao*. Wright a montré comment les révolutionnaires, dans le but de s'emparer du pouvoir, avaient choisi de discréditer la monarchie constitutionnelle et d'attiser les sentiments antimandchous en mettant l'accent sur des différences d'ordre racial. Le choix des termes était particulièrement révélateur, allant d'un « gouvernement usurpé par une race mauvaise » à « une malveillance enracinée dans la nature de la race, et qui ne peut être ni éliminée, ni réformée »⁴¹. Le politicien Wang Jingwei, proche collaborateur de Sun Yat-sen, écrivait que « les nations devraient être organisées selon des critères culturels, historiques et raciaux, tels que langage commun, coutumes partagées, mêmes origines lignagères » et regrouper « les individus partageant les mêmes caractéristiques spirituelles et physiques »⁴². C'est la théorie même du nationalisme moderne. Liang Qichao, quant à lui, décrivait de la même façon le développement « d'une identité commune rendant la nation indestructible », mais était cependant d'avis, paradoxalement, que rien ne distinguait vraiment Chinois et Mandchous, depuis longtemps assimilés, à ses yeux⁴³.

À l'époque de la conférence de l'ACLS-SSRC sur les origines de la révolution chinoise de 1911, congrès tenu en 1965 sous la direction du professeur Wright, la théorie prévalente était encore celle d'une sinisation des Mandchous, conviction partagée tant par

³⁹ Perkins, "Liang Qichao", *op. cit.*, p. 282.

⁴⁰ Wright, *op. cit.*, p. 70-75.

⁴¹ Han-min Hu, « The Six Principles of the People's Report », de Bary et al., p. 763-64.

⁴² Joseph R. Levenson, *Liang Ch'i-chao and the Mind of Modern China*. Cambridge, Mass., 1953, p. 160-61.

⁴³ Levenson, *op.cit.*, p. 160-61.

Fairbank et Wright (surtout), que par l'historien chinois **Ho Ping-ti**. Issu d'une longue lignée de lettrés et originaire du Zhejiang, Ho avait obtenu une bourse d'études après sa graduation de l'université Qinghua. Sa carrière de professeur d'histoire européenne et britannique l'avait d'abord conduit à l'université de la Colombie-Britannique, puis à celle de Chicago. Titulaire de nombreux prix et distinctions, le professeur Ho est aussi le premier spécialiste d'origine asiatique qui ait été élu président de l'Association des Études sur l'Asie.

Il fut également l'un des premiers à s'intéresser à l'histoire sociale et économique de la Chine aux États-Unis. Cet angle d'approche permettait, à ses yeux, de mieux comprendre la nature de la société chinoise. Ses travaux sur les problèmes démographiques de la Chine, en particulier durant la période couvrant la fin des Ming et le début des Qing, ont permis d'aborder la question sous un angle tout à fait inédit. Selon le professeur Ho, les problèmes de la Chine au XIX^e siècle étaient dus, en grande partie, à la disproportion grandissante entre la croissance de la population et la diminution concomitante des ressources économiques⁴⁴. Il a souligné l'importance de comprendre les données démographiques, parfois fort anciennes, et les circonstances dans lesquelles elles avaient été établies. Ainsi, les recensements de population effectués sous les Ming avaient un but de taxation. Mais l'omniprésence de la corruption, visant, en particulier, les évasions fiscales, a produit des chiffres faussés, inférieurs à la réalité démographique. Le gouvernement n'a donc pas pu augmenter les impôts pour répondre adéquatement aux besoins d'une population beaucoup plus nombreuse que perçu. Ces données biaisées ont eu des conséquences désastreuses, à long terme, pour les dirigeants mandchous.

Le professeur Ho a analysé le règne des Qing dans la continuité, le considérant comme une suite logique, et intermédiaire, entre le gouvernement des Ming et l'arrivée au pouvoir du Parti communiste chinois. Il a vu la période des Qing, et surtout dans sa phase finale, non pas comme une rupture dans l'histoire, mais comme un point de départ, une base pour l'étude de l'héritage reçu par la Chine actuelle. Ho a souligné les grandes réalisations mandchoues, de l'augmentation à la consolidation du plus vaste empire multiethnique de toute l'histoire chinoise, en passant par une gestion remarquable, tout au moins jusqu'au début du XIX^e siècle. Cette administration, accompagnée de réformes

⁴⁴ Zhou Guanghui, "Ho Ping-ti: Studies on the Population of China, 1368-1953. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1959". *U. of California*, (En ligne).
<http://orpheus.ucsd.edu/chinesehistory/pgp/ho.htm> (Page consultée le 5 mars 2008).

fiscales favorables aux pauvres, survenant au cours d'une période de paix étendue, grâce, en partie, à la stabilité de deux longs règnes (Kangxi et Qianlong), a eu pour conséquence immédiate une augmentation inhabituelle de la population. Ho a interprété ces succès comme le résultat d'une politique systématique de sinisation de la cour mandchoue, orientation qui lui a permis à la fois de se gagner l'appui de l'élite confucéenne chinoise, et de faciliter la transformation d'un État mandchou de Bannières tribales en un empire unifié et centralisé⁴⁵.

La perception d'une Chine confucéenne et monolithique était assez représentative des idées d'une époque. En effet, ce type de vision toute faite à l'égard de la Chine, s'opposant à la « modernité de l'Occident », était encore assez répandu dans les années cinquante. De plus, les sources accessibles à la recherche, qu'il s'agisse de documents diplomatiques (chinois et étrangers), des archives impériales chinoises, ouvertes en 1932, des « Mémoires à l'empereur », de journaux personnels d'officiels chinois ou de données relatives aux lauréats des examens mandarinaux, toutes favorisaient une approche verticale, « du sommet vers la base ». Le confucianisme apparaissait ainsi comme le ciment d'une société homogène.

Cependant, l'intérêt de Ho pour tous les aspects des réalités sociales en Chine, qu'il s'agisse d'économie, de démographie ou de l'impact des réalisations technologiques, représentait une étape importante dans la recherche en histoire. Ses centres d'intérêts ont été si variés, allant aussi bien de l'étude démographique d'une région donnée qu'aux origines de l'agriculture chinoise ou même à une nouvelle datation de Laozi (aussi bien l'homme, que l'œuvre éponyme), qu'il a été considéré comme un « historien complet », ayant une perspective universelle⁴⁶. D'une certaine manière, il a été un précurseur dans sa façon d'englober tous les aspects de la vie humaine pour en tracer un portrait historique complet.

En effet, étudier les grandes questions qui se posent à une société donnée à travers l'étude de groupes sociaux particuliers sera l'approche choisie, quelques années plus tard, par ce que l'on a coutume d'appeler les *Cultural Studies*⁴⁷.

⁴⁵ Ping-ti Ho, "The Significance of the Ch'ing Period in Chinese History". *Journal of Asian Studies*, Vol. 26, n°2, (February 1967), p. 191.

⁴⁶ William Sheh Wong, Asian Studies Librarian, University of California, Irvine. (En ligne). <http://www.chiamonline.org/People/GK/ho.html> (Page consultée en juin 2008).

⁴⁷ *Cultural Studies* : regroupement pluridisciplinaire, fondé en 1964 à l'U. de Birmingham, dont le but initial était d'étudier l'histoire sociale sur la longue durée, telle que les luttes sociales ou les résistances des classes populaires, et de privilégier des thèmes jusque là ignorés, comme les sous-cultures, les marginaux, le genre,

1.2 Influence des *Cultural Studies*

Quand on fait le bilan de la recherche chinoise à l'époque contemporaine, on constate qu'un déplacement de perspective s'est produit. Les Chinois, à l'instar de Liang Qichao, voyaient l'histoire de leur pays dans une sorte de long continuum, une succession d'événements inexorablement liés à la personne de l'empereur. Selon la théorie du cycle dynastique, le mandat du ciel lui était confié parce qu'il était digne de le recevoir. Aussi longtemps que sa conduite et ses qualités morales étaient irréprochables, le « Ciel » lui serait favorable et le pays prospère. Mais cette courbe ascendante du pouvoir, en une sorte de mouvement parabolique, finissait toujours par atteindre un sommet, puis par redescendre, précipitée par la dégradation inéluctable des qualités démontrées par les empereurs successifs, la corruption du régime, qui finissait par tomber aux mains d'un nouvel élu, plus digne d'assumer à son tour le pouvoir suprême.

L'arrivée brutale des Occidentaux au XIX^e siècle a obligé les Chinois à prendre conscience de leur retard par rapport à l'Occident et mis l'accent sur l'urgence d'agir pour retrouver la place qui leur revenait traditionnellement de droit (à leurs yeux) : la première. Les facteurs endogènes qui avaient déjà affaibli le régime impérial, combinés au raz-de-marée qu'a signifié la présence occidentale, ont mis en lumière l'incapacité de la cour mandchoue à relever le défi, que ce soit par faiblesse de volonté, ou à cause de luttes intestines, voire même par manque de vision à long terme, les raisons en sont multiples. Le nationalisme chinois a profité de ce vacuum pour se présenter comme la seule entité digne de mener à terme la mission sacrée de sauver ce nouveau concept, la « nation », et de prendre le pouvoir.

La recherche occidentale s'est alors concentrée sur les écrits des révolutionnaires, la poursuite vers la modernisation de la Chine et son entrée dans l'ère moderne. La première moitié du XX^e siècle a été marquée par une présence américaine grandissante en Chine, qu'il s'agisse d'enseignants, de missionnaires protestants ou de boursiers en études chinoises. Ainsi, **Derk Bodde** (1909-2003), né au Massachusetts, dut peut-être son intérêt précoce pour la Chine au premier séjour qu'il fit, enfant, dans la région de Shanghai où

les races... Après s'être fixées aux Etats-Unis dans les années 1980, les *Cultural Studies* ont alors pris un tournant ethnographique qui valorisait les pratiques identitaires, remettant en question les nationalismes (Stéphane Van Damme, « Comprendre les « Cultural Studies » : une approche d'histoire des savoirs », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 51-4 bis, supplément 2004).

l'avait amené la carrière de son père (professeur de physique, ce dernier enseigna pendant trois ans au Collège Nanyang). Bodde devait avoir la possibilité de revenir en Chine dès 1931, grâce à une bourse d'études de l'Institut Harvard-Yenching (Études chinoises)⁴⁸. Resté six ans à Beijing, où il fit la connaissance de Fairbank, entre autres, Bodde est considéré comme l'un des fondateurs des recherches chinoises aux Etats-Unis⁴⁹. **Arthur William Hummel** (1884-1975) est peut-être le plus connu de ces précurseurs. Après avoir d'abord enseigné au Japon (1912-1914), il est arrivé en Chine sous les auspices de « *The American Board of Commissioners for Foreign Missions* ». Au cours de sa carrière d'une dizaine d'années à Fenyang (Shanxi), il s'est vivement intéressé à tous les aspects de l'histoire locale. Il commença une collection de pièces anciennes (monnaie, cartes et atlas manuscrits, dont certains dataient des Ming). Ces pièces constitueront le noyau de sa collection de documents rares à la Bibliothèque du Congrès. Sa carrière d'enseignant se poursuivit au Collège Yenching de Beijing, d'où il fut chassé par les désordres de l'Expédition vers le Nord (1927)⁵⁰. En 1928, il obtint le poste de Directeur de la section « Littérature chinoise » à la Bibliothèque du Congrès. Il fut l'auteur, avec Mortimer Graves, d'un très important « Dictionnaire bibliographique de la période Qing », commencé en 1934, réédité plusieurs fois, et toujours considéré comme indispensable pour la période. En effet, ces deux volumes contiennent une mine d'informations sur des personnages de premier plan, tant Chinois que Mandchous, Mongols et bien d'autres. Ce qui fait l'originalité et l'importance de ces documents, c'est l'utilisation de sources souvent non officielles, et parfois peu orthodoxes. C'est ainsi qu'on peut y trouver des biographies d'opposants au pouvoir, ou celles de penseurs audacieux s'exprimant ouvertement, qu'il s'agisse de survivants (loyalistes Ming), de meneurs de rébellions (Hong Xiuquan) ou de partisans de mouvements de réforme (Kang Youwei)⁵¹. Cette œuvre offre ainsi une vision

⁴⁸ Charles Le Blanc, « Biographical Memoirs : Derk Bodde », proceeding of the American Philosophical Society, vol. 150, n°1, March 2006. (En ligne). <http://www.aps-pub.com/proceedings/1501/150109.pdf> (Page consultée le 12 août 2009).

⁴⁹ E. Bruce Brooks, « Sinologists : Derk Bodde (1909-2003) ». (Mis en ligne le 29 juin 2004) <http://www.umass.edu/wsp/sinology/persons/bodde.html> (Page consultée le 13 août 2009).

⁵⁰ Expédition vers le nord: Après la mort de Sun Yat-sen (1925), Chiang Kai-shek prit la tête du Guomindang. En 1926, il entreprit « l'expédition vers le nord », la *beifa*, qui, avec l'appui initial des communistes, visait à écraser les chefs de guerre des provinces du Nord et à unifier la Chine. En 1927, pendant cette campagne, Chiang Kai-shek rompit avec les communistes et ordonna leur élimination, notamment lors de l'écrasement de l'insurrection prolétarienne de Shanghai (avril 1927).

⁵¹ C.K. Yang, "Book Reviews: Eminent Chinese of The Ch'ing Period", Pacific Affairs, Seattle, December 1945, p. 111.
(Pacific Affairs is currently published by P.A., University of British Columbia).

beaucoup plus large de l'évolution des idées au cours d'une longue période de l'histoire chinoise.

Pendant toutes les années de guerre, et même après, le professeur Hummel a donné de nombreuses conférences sur la Chine. Ses liens étroits avec l'ACLS (*American Council of Learned Society*) et la fondation Rockefeller lui ont permis de faire venir de nombreux spécialistes chinois à la Bibliothèque du Congrès (dont S. Y. Teng, important contributeur des articles sur les leaders de la Rébellion des Taiping dans le Dictionnaire bibliographique, déjà mentionné). Son amitié de longue date (depuis 1924) avec le Dr Hu Shih, ambassadeur de Chine à l'époque, a rendu possible le transfert aux États-Unis de deux mille huit cents documents rares de la Bibliothèque Nationale de Beijing, d'abord dans le sud de la Chine (1937), puis aux États-Unis, et ce, un mois avant l'attaque de Pearl Harbour. Il reçut l'autorisation du Dr Hu Shih de mettre ces documents sur microfilms, afin de les rendre disponibles à d'autres bibliothèques dans le monde⁵².

Les intérêts stratégiques des États-Unis dans le Pacifique ont favorisé les études sinologiques de façon exceptionnelle dans ce pays, avant, mais surtout après 1945, comme l'a souligné le professeur Charles Le Blanc, de l'université de Montréal. La production américaine d'articles spécialisés et de monographies, la multitude de congrès réunissant des experts au niveau international, ainsi que l'ampleur des fonds attribués à la recherche, dépassent tout ce qui se fait ailleurs dans le monde, à l'exception peut-être du Japon. De plus, le soutien particulier accordé par l'administration américaine à Taïwan a permis à de nombreux sinologues chinois de venir compléter leur formation dans les universités américaines, où sont aussi accueillis maintenant nombre de chercheurs chinois venus du continent⁵³.

La présence américaine « sur le terrain » (chinois) à un moment charnière de l'histoire chinoise (jusqu'en 1949), ainsi que le travail exceptionnel réalisé par Mary C. Wright dans l'accumulation de sources absolument inédites, ont permis à la fois de rassembler une somme impressionnante de documents, mais également de déterminer l'orientation des recherches, puisque bon nombre de ces sources chinoises étaient liées aux écrits des révolutionnaires. Les voix mandchoues étaient alors absentes.

⁵² Edwin G. Beal and Janet F. Beal. "Obituary: Arthur W. Hummel (1884-1975). *The Journal of Asian Studies*, Vol. 35, n°2, (Feb., 1976), p. 265-76). (En ligne). <http://www.jstor.org/stable/2053983> (Page consultée le 16 juin 2008).

⁵³ Le Blanc, *op. cit.*, p. 33-34.

a) Étude des pratiques identitaires.

Alors qu'on reconnaît aujourd'hui l'importance de tenir compte de l'héritage du nord-est de l'Asie pour comprendre toutes les facettes de la gouvernance des Qing, il n'en allait pas de même quand **Pamela Kyle Crossley** a commencé ses études supérieures à l'université Yale, à la fin des années soixante-dix. On considérait alors que l'impact de la langue et de la culture mandchoues avait été négligeable, pour ne pas dire nul, après la conquête de la Chine. Les idées prévalentes d'une sinisation et d'une acculturation des Mandchous pour expliquer leur règne prolongé en Chine reflétaient les hypothèses et les préjugés des spécialistes chinois nationalistes. La réalité était beaucoup plus complexe, comme elle en a pris conscience sous la direction de Jonathan D. Spence, son directeur de thèse, de Joseph Francis Fletcher Jr. et de Beatrice Bartlett. Ses recherches, effectuées à Taïwan, où elle a pu entrer en contact avec l'Association mandchoue de Taipei (*Manzu xiehui*), et en République Populaire de Chine, tout comme l'utilisation de documents mandchous (elle fut l'une des premières à procéder de cette façon) ont fait d'elle une des pionnières de l'histoire de l'Asie du nord-est en général, et des Mandchous en particulier. Historienne réputée, ses champs d'étude sont multiples, allant des pratiques identitaires en Eurasie (dont l'impact de l'utilisation de la selle chez ces cavaliers aguerris qu'étaient les Mongols et les Mandchous) à une histoire comparative des peuples dans les empires multiculturels. Titulaire de la chaire d'Études sur l'Asie de l'Est au Collège Dartmouth, récipiendaire de nombreux prix, auteure de plusieurs ouvrages de premier plan ainsi que de logiciels analytiques destinés aux étudiants en histoire, elle est reconnue pour ses idées audacieuses et (parfois) controversées⁵⁴. Ainsi la culture mandchoue, telle qu'elle la conçoit, serait un phénomène nouveau dans l'histoire chinoise, produit à la fois des politiques gouvernementales et de l'expérience des communautés mandchoues en Chine même, en particulier de la vie en garnison, modelée par « le sens d'une différence qui n'a aucun signe extérieur »⁵⁵. Les identités ethniques en Chine, au sens moderne, résulteraient d'une interaction entre l'autorité impériale et de nombreux autres facteurs, tels que l'éducation, les changements sociaux, la vie en communauté et la conscience individuelle. Elle a rejeté la vision traditionnelle d'une « sinisation » des Mandchous, favorisant plutôt la

⁵⁴ Dartmouth. *History Department*, (En ligne). <http://www.dartmouth.edu/~history/faculty/crossley.html> (page consultée le 1er mai 2008).

⁵⁵ Pamela Kyle Crossley, *Orphan Warriors: Three Manchu Generations and the End of the Qing World*. Princeton University press, 1990, p. 267.

théorie d'une intégration des valeurs politiques chinoises avec celles du nord-est de l'Asie et de la Mongolie dans la gouvernance de l'empire Qing⁵⁶.

Mais Crossley n'était pas la première à s'intéresser aux pratiques identitaires des Mandchous en tant que groupe distinct. Au début du XX^e siècle, l'anthropologue russe **Sergei M. Shirokogoroff** avait effectué de longues recherches au sein des tribus toungouses et mandchoues de Sibérie, de Mongolie, de Mandchourie et de Beijing. Chargé de recherches en Asie centrale et orientale par l'Académie des Sciences de Petrograd, il retourna à plusieurs reprises dans les mêmes communautés, entre 1912 et 1918. Cependant, la période était extrêmement troublée, tant en Chine qu'en Russie, et ce n'est qu'en 1923, après avoir fui les Soviétiques et émigré à Shanghai, que Shirokogoroff fut en mesure de publier les premiers résultats de ses travaux, qui n'attirèrent pas une attention immédiate cependant⁵⁷.

Crossley a souligné l'originalité et la richesse des observations de Shirokogoroff, le premier à différencier un peuple d'une nation sur des critères tels que langue, religion, distinctions géographiques et sens prononcé d'appartenance à une communauté, facteurs qu'il qualifiait « d'ethnos »⁵⁸.

Crossley s'est attachée, quant à elle, à étudier d'autres groupes minoritaires en période de transition, non pas dans les steppes du nord-est, mais cette fois à l'intérieur des garnisons militaires. A travers l'expérience de vie des soldats des Bannières, elle a analysé les réalités sociales de l'histoire mandchoue au cours de leur présence en Chine. Ce champ d'études, portant sur une période de près de trois siècles, était alors à peu près inexploité depuis l'époque de Shirokogoroff. A travers le regard des Mandchous eux-mêmes, elle a dressé un tableau complet de la société, de la culture, de la politique sous le règne des Mandchous. Elle s'est interrogée sur le sens réel de l'expression « être sinisé » : signifiait-elle adopter les coutumes des Chinois? Apprendre leur langue, leur écriture? L'empire chinois exerçait-il un tel pouvoir d'attraction que tous ceux qui s'y installaient (ou réussissaient à le vaincre et à le dominer) se soient efforcés de devenir chinois eux-mêmes? Elle a fait remarquer que, pour des raisons militaires, mais aussi économiques, beaucoup de

⁵⁶ From Wikipedia, the free encyclopedia (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/Pamela_Kyle_Crossley (Page consultée le 10 janvier 2008).

⁵⁷ Par un curieux concours de circonstances, il enseignera quelques années plus tard à l'université Qinghua de Beijing, où il se révélera le maître à penser de toute une génération d'étudiants chinois, et jouera un rôle décisif de mentor pour le futur démographe et sociologue, Fei Xiaotong.

⁵⁸ Pamela K. Crossley. « Thinking about Ethnicity in Early Modern China ». *Late Imperial China* 11, N°1 (June 1990), p. 16-17.

peuples frontaliers ont fait des concessions, se sont adaptés à un certain degré de culture chinoise, et ce, dans un but pratique de rapprochement commercial. Pouvait-on dire alors qu'ils s'étaient sinisés? A cette question, elle a répondu non, et récusé fortement la théorie d'une « sinisation » des Mandchous⁵⁹.

Elle a établi une distinction très nette entre les notions de race, liée aux différences physiques entre les êtres humains, comme la couleur de la peau ou les traits du visage, d'une part, et d'ethnicité, portant sur les croyances, les coutumes ou la langue, d'autre part. Dans son premier ouvrage, elle a démontré que les Mandchous ne formaient pas une race, puisqu'ils n'étaient, au départ, qu'une confédération de peuples aux origines diverses (on y comptait aussi bien des Jürchen, des Mongols, que d'autres peuples toungouses, sans oublier des Coréens et des Chinois *han*), qui, de plus, n'avaient même pas de langue commune. C'est pour des raisons politiques que la Cour mandchoue avait « créé » une nouvelle unité ethnique, les Mandchous, avant même de saisir le pouvoir en Chine. Cependant, même si la race mandchoue n'existait pas au sens propre du terme, en réalité, elle en avait toutes les apparences aux yeux des vaincus, les Chinois. Là encore, nous en revenons à l'importance de la « perception » : les Chinois percevaient les Mandchous comme une entité raciale, un groupe « autre », et de ce fait, ils constituaient une race.

Quant à l'ethnicité mandchoue, Crossley la décrit comme le produit de l'influence combinée des politiques gouvernementales et de l'expérience d'une vie en vase clos, génération après génération, dans les garnisons mandchoues⁶⁰.

La notion d'ethnicité est un phénomène ancien dans l'histoire chinoise, mais certains chercheurs contemporains, tels que Karl Wittfogel et Mary Wright, s'en sont servis comme d'un outil d'analyse né d'un concept de « sinisation », utilisé de préférence à ceux d'acculturation ou d'assimilation à la culture chinoise. Crossley a même qualifié la notion de « sinisation » de :

“Sinicization was...a bundle of assumptions regarding the reasons for and the manifestations of cultural change throughout a very broad expanse of Asia”⁶¹.

L'importance de la perception dans le domaine de la géographie politique avait été démontrée de façon éloquente par un professeur de l'université Cornell, **Benedict**

⁵⁹ Crossley, *loc. cit.*, p. 3.

⁶⁰ Andrew Field, « Thinking about Ethnicity and Race in China », *Shanghai Journal* (En ligne) <http://shanghaijournal.squarespace.com/journal/2007/4/23/thinking-about-ethnicity-and-race-in-china.html> (Page consultée le 9 mai 2008).

⁶¹ Crossley, *loc. cit.*, p. 1-2.

Anderson, spécialiste des politiques de l'Asie du sud-est, et en particulier de l'Indonésie. Son analyse du coup d'état de 1965, alors qu'il effectuait ses recherches doctorales dans ce pays, l'avait amené à publier plusieurs mémoires, dont l'un, connu par la suite sous le nom de « *The Cornell Paper* », mettait en doute la version officielle des événements, et par là même, la légitimité du régime de Suharto. Interdit de séjour en Indonésie jusqu'à la mort du dictateur en 1999, Anderson s'est intéressé à de nombreux sujets d'études concernant l'Asie du sud-est. Les conflits militaires entre le Cambodge, le Vietnam et la Chine dans les années soixante-dix l'ont conduit à approfondir les politiques nationalistes. Les affrontements armés de 1978-79 au Vietnam sont à l'origine de son livre culte, *Imagined Communities*, véritable effort de conciliation entre les théories du marxisme et du nationalisme. Il y offrait, entre autres choses, une nouvelle définition de la « nation » et une analyse des facteurs historiques qui ont conduit à la naissance du concept, mettant en particulier l'accent sur le rôle joué par l'imprimerie dans la formation d'une idée de « communauté imaginée ».

Nous nous arrêterons plus longuement sur ces notions de « communauté imaginée » et de « nation » dans le chapitre sur la construction identitaire chinoise.

b) Étude des mœurs et des institutions mandchoues

Après avoir d'abord porté son intérêt et ses recherches sur tous les aspects socioéconomiques de la société chinoise, qu'il s'agisse d'agriculture, d'économie paysanne, d'éducation ou de littérature populaire, en passant par les rituels liés à la mort, l'historienne renommée **Evelyn Sakakida Rawski** a concentré ses recherches sur la nature des empires d'Asie, en particulier ceux qui étaient d'origine turco-mongole, comme l'Asie centrale, la Chine, le Japon ou la Corée. Cette orientation permettait, selon la spécialiste, de mieux cerner la nature des relations existant entre « empire » et « identité ethnique »⁶². Les champs d'expertise du professeur Rawski couvrent un vaste éventail, allant des sujets économiques à l'histoire, en passant par les langues d'Extrême-Orient : en plus de l'anglais et du français, elle maîtrise également le chinois, le japonais, le mandchou et le coréen. Les nombreuses récompenses, titres honorifiques, bourses universitaires et subventions gouvernementales (dont celles de la Défense Nationale) décernés tout au long de sa carrière témoignent éloquemment des compétences exceptionnelles du professeur Rawski.

⁶² Sudipta Sen, « The New Frontiers of Manchu China and the Historiography of Asian Empires: A Review Essay », *Journal of Asian Studies* 61, n° 1 (February 2002), p. 166.

Elle a eu l'honneur d'assumer la présidence de « *The Association for Asian Studies* » en 1995-96. Son discours d'intronisation a fait date, à la fois par le tableau magistral qu'elle a su brosser des progrès réalisés dans les recherches en histoire des Qing, grâce à un meilleur accès à des sources inédites en chinois et en mandchou, et au bilan établi des nouvelles orientations prises dans ce domaine, en particulier au déplacement de l'attention vers les périphéries de l'empire. Elle a surtout souligné que le fruit de toutes ces nouvelles démarches était un rejet total et définitif de la thèse d'une sinisation des Mandchous. Il lui apparaissait évident qu'on était passé d'une vision sino-centrée de la période des Qing à un autre regard, une perspective plus élargie de la construction d'un empire, grâce « aux liens culturels entre les peuples non *han* de l'Asie centrale et l'Empire chinois ». De plus, ce modèle mettait l'accent sur des administrations cloisonnées, « la gestion des régions non *han* étant séparée et distincte de celle des anciennes provinces Ming »⁶³. Pour elle, ces importants changements de perceptions avaient une influence directe sur des sujets d'actualité comme le nationalisme et l'ethnicité.

Ce discours avait pour point de départ essentiel un article du même nom écrit par le professeur Ho Ping-ti en 1967, soit trente ans plus tôt, article dont elle prenait le contre-pied, point par point. Elle soulignait cependant que les spécialistes actuels des Qing étaient d'accord avec Ho sur le fait que les Qing avaient été « sans aucun doute, la dynastie de conquête qui avait le mieux réussi »⁶⁴.

En remettant en question la théorie d'une « sinisation » des Mandchous, elle avançait surtout qu'elle était le produit d'une idéologie contemporaine : le nationalisme. Les notions de « nation » et de « *han* » étaient des concepts récents, construits au tournant du siècle, sous l'influence des idées venues d'Europe et adoptées par certains nationalistes chinois, comme Liang Qichao. Elles n'étaient, en aucun cas, l'aboutissement d'un long processus historique⁶⁵.

Il peut être fort intéressant de suivre les débats entre spécialistes, surtout quand ils ont pour objet un sujet aussi « sensible » et porteur de polémiques que la notion de « nationalisme *han* ».

⁶³ Evelyn Rawski, « Presidential Address: Reenvisioning the Qing: The Significance of the Qing Period in Chinese History », *The Journal of Asian Studies* 55, n° 4 (November 1996), p. 831.

⁶⁴ Ping-ti Ho, « The Significance of the Ch'ing Period in Chinese History », *The Journal of Asian Studies* 26, n° 2 (February 1967), p. 191.

⁶⁵ Rawski, *op. cit.*, p. 839.

La réponse du professeur Ho Ping-ti fut fulgurante. Dans un article passionné, Ho prit Rawski à partie pour avoir « déformé ses arguments » et « dénaturé les travaux d'autres chercheurs »⁶⁶. Rawski avait critiqué le nationalisme de Ho en tant qu'idéologie, mais Ho entreprit de lui donner un véritable « cours » sur l'histoire de la sinisation, remontant pour cela jusqu'à la culture *Yangshao* (vieille de neuf mille ans), époque où plusieurs peuples furent assimilés par le « groupe sinitique ». Le critère d'appartenance à ce groupe était leur conscience de partager le même héritage culturel⁶⁷, ce que démentent pourtant les découvertes archéologiques sur les origines multiples de la civilisation chinoise. Il avait cependant raison quand il affirmait que l'approche pluraliste de la gouvernance Qing en Asie centrale n'expliquait pas comment ils avaient pu administrer leurs millions de sujets dans la « Chine des dix-huit provinces ». A sa défense, il faut reconnaître qu'il y avait peut-être un glissement sémantique dans son propos : quand il parlait de « sinisation des Qing », il faisait référence à leur acculturation, à leur adoption de nombreuses pratiques chinoises. Rawski n'avait pas cru nécessaire de relever la nuance.

Mais elle a mis en évidence le côté original des solutions apportées par les Mandchous aux questions de gouvernement, que ce soit sur le plan institutionnel ou sur le plan rituel, dans son ouvrage-clé, *The Last Emperors : A Social History of Qing Imperial Institutions*. Ils voulaient gouverner leurs différents peuples sans les assimiler, et ont su mettre en place une « compartimentalisation » fonctionnelle, et ce, jusqu'au milieu du XIX^e siècle au moins. Peut-on parler d'opportunisme? Ou admirer la stratégie utilisée pour assujettir individuellement chaque peuple à la dynastie, tout en représentant chacun à la cour et dans le gouvernement? Toujours est-il que le bouddhisme tibétain a permis de se concilier les Mongols, à l'islam de pacifier le Turkestan chinois, et que l'utilisation du confucianisme a grandement contribué à gagner l'approbation de la classe des lettrés chinois⁶⁸.

⁶⁶ Xiaowei Zheng, « Sinicization vs Manchuness: The Success of Manchu Rule », (en ligne) San Diego, University of California, Historical Essay, 2003, <http://orpheus.ucsd.edu/chinesehistory/pgp/> (Page consultée en juillet 2005).

⁶⁷ Ping-ti Ho, « In Defense of Sinicization: A Rebuttal of Evelyn Rawski's « Reenvisioning the Qing », *The Journal of Asian Studies* 57, n°1 (February 1998), p. 129.

⁶⁸ Françoise Aubin, « The 2006 Joseph Fletcher Memorial Lecture: Reflections on the Fletcher Legacy », p. 27-28, (en ligne) [www.fas.harvard.edu/~iaas/Aubin%20lecture%](http://www.fas.harvard.edu/~iaas/Aubin%20lecture%20), Harvard University, Graduate School of Arts and Sciences 2006 (Page consultée le 22 mai 2008).

c) Cas particulier : le Turkestan oriental et le pouvoir central

La dynastie mandchoue des Qing, dans la poursuite de son projet impérial, s'est trouvée confrontée au problème épineux que constituait sa frontière sino-asiatique, et ce, dès le XVIII^e siècle. La région, voie de passage importante des migrations ethniques et des courants de civilisations matérielles et intellectuelles (Route de la Soie, terme inventé au XIX^e siècle), et connue sous le nom de « Turkestan oriental », avait été annexée en 1759 à l'empire chinois. La suzeraineté sino-mandchoue s'exerçait sous forme de prélèvements fiscaux⁶⁹. La région devenait de plus en plus difficile à administrer, suite à d'incessantes guerres saintes contre l'occupant chinois, guerres fomentées à partir de Kokand (vallée du Ferghana, dans l'actuel Ouzbékistan, à 450 km à l'ouest de Kashgar). Les Khans de Kokand jouaient à fond le jeu de dupes que représentait le système tributaire Qing : sous prétexte d'allégeance, ils recherchaient les intérêts commerciaux avec les Chinois, et cultivaient en même temps l'expansionnisme vers ce qui est aujourd'hui le Xinjiang. Mais surtout, le khanat de Kokand restait fidèle à une solidarité islamique, méfiante envers le pouvoir sino-mandchou⁷⁰. On assistait donc à une tension continue entre intérêts stratégiques et sentiments religieux ou identitaires.

Les exigences grandissantes de privilèges particuliers des marchands de Kokand, très influents sur le marché principal de Kashgar, aux confins nord-ouest de l'empire, exigences d'abord refusées par Beijing, avaient provoqué des réactions en chaîne de plus en plus violentes. Elles allèrent d'une déclaration de guerre sainte à l'invasion du Turkestan chinois (1826), ce qui provoqua une répression sanglante par le pouvoir mandchou, suivie de nouvelles représailles et d'une deuxième invasion du Turkestan. Pour ramener le calme, et parfaitement conscients du potentiel de troubles futurs dans la région en cas d'échec, les envoyés de Kokand à Beijing cherchèrent à en arriver à un accord, ce qu'ils réussirent à faire en 1835⁷¹. Une fois signé, ce *modus vivendi* permit aux marchands de Kokand d'avoir un représentant politique à Kashgar, ainsi que des agents commerciaux dans cinq autres villes, et de détenir tout pouvoir consulaire, judiciaire et policier sur les étrangers de la région. De plus, ils pourraient prélever des droits de douane sur les marchandises de ces étrangers. Enfin, l'administration impériale devrait indemniser les marchands qui avaient

⁶⁹ Joseph Fletcher, *The Cambridge History of China, Late Ch'ing, 1800-1911*, Vol. 10, Part 1, 1978, p. 376.

⁷⁰ Alexandre Papas, "Newby, Laura J., *The Empire and the Khanate. A Political History of Qing Relations with Khoqand circa 1760-1860*. Leiden, Brill, Brill's Inner Asian Library 16, 2005, xiv-297 p., *Abstracta Iranica*, Vol. 28, mis en ligne le 18 septembre 2007. (En ligne).
<http://abstractairanica.revues.org/document1831.html> (Page consultée en juin 2008).

⁷¹ Fletcher, *op. cit.*, p. 376.

été lésés par les événements⁷². Voilà ce qui fut réellement le premier des « Traités inégaux », selon le spécialiste de l'Asie centrale, Joseph Fletcher. Le lien relevé par Fletcher entre l'expérience chinoise au Turkestan et la politique adoptée par les Qing face aux Britanniques, dans la région de Canton, entre autres, oblige à remettre complètement en question cette vision toute occidentale d'une « ouverture de la Chine réussie grâce à la supériorité britannique ».

d) Politique des Qing face aux Britanniques : parallèles entre différents points de vue

L'expérience acquise à la frontière du Turkestan chinois devait servir de base à la politique des Qing vis-à-vis des Britanniques, sept ans plus tard. A cet égard, il est intéressant de comparer l'analyse qu'en ont faite des historiens américains, à différentes époques. Ainsi, Fairbank a interprété l'attitude de la Cour à l'arrivée des Britanniques comme un manque de perception des problèmes réels et une méconnaissance très grande de l'Occident, malgré une présence ancienne des Jésuites en Chine. Traditionnellement, la classe dirigeante concevait les relations avec l'étranger sur un plan tributaire. Les étrangers qui voulaient établir des liens avec la Chine devaient donc se comporter comme tels, payer tribut et effectuer le *kowtow* (prosternement rituel)⁷³. Anglais, Écossais et Américains établis à Canton étaient perçus comme des barbares, sur le même plan que les tribus d'Asie centrale, par exemple, et on attendait d'eux qu'ils se comportent comme il convenait, selon leur condition de tributaires...

Certes, la Cour savait, dès 1839, que l'Angleterre jouait un rôle important au niveau du commerce international, qu'elle avait pris le contrôle de comptoirs lucratifs en Asie (Bombay, Singapour) et que sa force navale était particulièrement redoutable. Mais les autorités chinoises semblaient étonnamment mal préparées face à la menace britannique. Par contre, elles connaissaient bien la tradition chinoise, ainsi que la nature humaine. Ordre fut alors donné d'entreprendre une lutte énergique contre le commerce de l'opium. La tâche fut confiée à un homme d'expérience, dont les compétences étaient reconnues et appréciées, Lin Zixu. Il eut donc recours à la fois à la morale, mais aussi à la force, pour faire détruire des quantités impressionnantes d'opium à Canton et fustiger ceux qui

⁷²Fletcher, *op. cit.*, p. 378.

⁷³ Ssu-Yü Teng & John K. Fairbank, *China's response to the West*, Harvard University Press (1954), Canada, McClelland & Stewart Ltd, 1970, p. 19.

favorisaient ce commerce pernicieux. Il fut aussi décidé « d'apprendre des étrangers ». Lin Zixu réussit à collecter beaucoup d'informations sur les Occidentaux, à faire traduire certains passages des lois internationales par un missionnaire américain, et même à faire construire de parfaites répliques des navires de guerre britanniques⁷⁴.

Selon Teng et Fairbank, les éléments mandchous dans le gouvernement accordaient surtout de l'importance aux intérêts de la dynastie, de préférence à ceux de la Chine en général. Ils se montraient plus disposés que les Chinois à « acheter » les barbares en faisant des concessions qui préserveraient la dynastie, mais sacrifieraient la fierté culturelle et les intérêts économiques chinois. Par contre, les deux historiens s'intéressaient peu à l'impact de l'impérialisme occidental sur le développement économique de la Chine, pas plus qu'aux problèmes internes qui avaient affaibli les Qing, expliquant en partie l'échec des tentatives de modernisation du pays. Or, les problèmes internes se multipliaient à l'échelle de la Chine entière. Sans entrer dans des détails qui n'ont pas leur place dans ce chapitre, rappelons cependant que, dès le début du XIX^e siècle, la lutte contre l'opium, systématisée par l'empereur Daoguang, avaient entraîné de très grandes difficultés financières pour les Qing⁷⁵. Ce que Fairbank et ses associés n'ont pas souligné, c'est l'ampleur du problème, qui allait bien au-delà de la région de Canton. En effet, l'opium entraînait aussi au Turkestan chinois en quantité croissante, et arrivait en Chine proprement dite par Hami et Jiayuguan, ainsi que par Kokand et Kashgar. L'interdiction du commerce de l'opium s'étendit jusqu'aux marches de l'Asie centrale⁷⁶.

Les difficultés économiques étaient causées par un déséquilibre monétaire et des problèmes fiscaux, liés à la fuite des capitaux en monnaie d'argent à l'extérieur du pays. En effet, une rareté mondiale du métal d'argent avait entraîné une dépréciation de la monnaie de cuivre en Chine. Or, les paysans chinois utilisaient la monnaie de cuivre pour leurs besoins courants, alors qu'ils étaient obligés de payer leurs taxes à l'État en monnaie d'argent. L'argent se faisant plus rare, sa valeur augmentait, causant une tension permanente dans le monde rural et de continuelles agitations paysannes. Enfin, une extraordinaire poussée démographique (on parle d'un accroissement de plus de cent millions de personnes entre 1802 et 1834), qui aurait dû amener un ajustement significatif

⁷⁴ Jonathan D. Spence, *The Search for Modern China*, New York, London, W.W. Norton & Company, 1990, p. 157-58.

⁷⁵ Crossley, *op. cit.*, p. 100-101.

⁷⁶ Fletcher, *loc. cit.*, p. 382.

du système politique et administratif, n'a fait que révéler au grand jour la détérioration des affaires de l'État⁷⁷.

S'ajoutant aux ravages physiques et intellectuels, la contrebande de l'opium a également aggravé le niveau de corruption. Dès la fin du XVII^e siècle, l'économie chinoise était déjà minée par les coûts engendrés par la répression des rébellions, et la Cour avait dû réduire de façon draconienne les effectifs militaires des garnisons. En conséquence, les troupes des Bannières étaient beaucoup moins bien entraînées et armées, et des rapports alarmistes parvenaient régulièrement à la cour. Tout l'effort de guerre fut remis en question, les conseillers mandchous étant généralement en faveur d'un règlement négocié. Déconsidéré, Lin Zixu fut envoyé en exil pendant quelques années au Xinjiang.

Pamela Crossley était d'avis que les buts des Britanniques, dans leur recherche de contacts avec la Chine, allaient bien au-delà de la pratique du commerce : à long terme, ils cherchaient à s'installer dans une position stratégique, de façon à pouvoir faire pression sur la cour. Ils réussirent à s'emparer, temporairement, des îles Zhoushan, au large du Zhejiang, ce qui leur permit de contrôler toute la navigation du delta du Yangzi. Après la prise de Shanghai, puis de Nanjing, la Chine fut contrainte de signer ce que l'on a appelé, à tort, le premier des traités inégaux⁷⁸.

Pourtant, ainsi que le faisait remarquer très judicieusement ce spécialiste de l'Asie Centrale qu'était Joseph Fletcher, les différentes clauses du traité de Nankin, puis de celui de Tianjin, suivaient de fort près l'exemple de Kokand, *sept ans auparavant*. Ce n'était donc que la répétition d'un exercice destiné à « mater les barbares » et à assurer la stabilité des frontières en faisant des concessions commerciales locales. De plus, le fait de désigner des endroits spécifiques pour effectuer le commerce, ainsi que l'établissement de relations « égalitaires », sans prosternement (le fameux *kow tow*) étaient pratiqués depuis longtemps aux frontières de la Chine avec la Russie, ainsi qu'à Kokand⁷⁹. Précédents dont les Occidentaux n'avaient qu'une vague connaissance, malgré la présence des Britanniques et des Russes en Asie Centrale à la même époque⁸⁰...

⁷⁷ Gernet, Jacques. *Le monde chinois*. Paris, Armand Colin, 1972 (1999), p. 462-63.

⁷⁸ Crossley, *op. cit.*, p. 103-105.

⁷⁹ Fairbank, *op. cit.*, p. 141-42.

⁸⁰ Nous faisons ici référence à la rivalité coloniale opposant la Russie et la Grande-Bretagne (le *Grand Jeu*) en Asie au XIX^e siècle, antagonisme qui a amené, entre autres, la création de l'actuel Afghanistan comme État tampon. Ces luttes d'influence s'étendirent de 1813 à la convention anglo-russe de 1907. (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/The_Great_Game (Page consultée le 11 novembre 2009).

A l'instar de Fletcher, Crossley a mis l'accent sur le rôle joué par les traditions culturelles et politiques de l'Asie centrale dans le vaste projet historique des Qing : celui de bâtir un empire multiethnique, dans lequel la Chine propre n'était qu'une partie, très importante, certes, mais qui incluait également les territoires d'Asie centrale et leurs peuples⁸¹.

Un autre aspect important de la gouvernance des Qing est le rôle primordial joué par la langue mandchoue. Dans un mémoire paru dans la revue spécialisée *Harvard Journal of Asiatic Studies*, Pamela Crossley et Evelyn Rawski ont publié une analyse magistrale des fonctions multiples remplies par la langue mandchoue tout au long du règne de la dernière dynastie. Elles ont fait ressortir le rôle à la fois langagier, bien sûr, d'une langue de communication, mais aussi historique, en tant que lien direct, à la fois avec le jürchen ancien et les langues contemporaines de l'Asie du nord-est, littéraire (véhicule d'une riche culture orale) et documentaire (entre les concepts politiques et la vie religieuse de l'Asie centrale)⁸².

L'émergence du mandchou écrit, une création des Qing à partir de l'alphabet mongol (eux-mêmes l'avaient reçu des Ouïgours, lors de la conquête de leur royaume par Gengis Khan, en 1209), et la constitution d'une masse de documents (dès 1635) sont allées de pair avec la montée de la dynastie mandchoue au pouvoir et la formation de l'État. Le mandchou, en tant que langue écrite, est devenu la langue officielle de l'État, à côté du chinois, en parallèle... mais pas toujours en double. En effet, le mandchou a rempli un rôle de langage sécuritaire pour les affaires militaires tout au long du règne de la dynastie, ou presque, habitude institutionnalisée dès la régence Dorgon (XVII^e siècle). Ainsi, certains documents militaires de l'époque Kangxi (vers 1696-97), relatifs aux déplacements de l'armée vers les Dzungars, portaient la mention « Ne pas traduire », spécifiée en chinois au-dessus des rapports écrits en mandchou⁸³. 80% des documents à caractère militaire ont ainsi été « soustraits » à la vue des non Mandchous, et ce, jusqu'en 1910. Il en allait de même pour les communications intimes entre les membres de la famille impériale, les Aisin Gioro. De plus, comme l'a souligné Crossley, il est maintenant avéré que certains

⁸¹ Crossley, Pamela Kyle, *The Manchus*, Oxford, UK, Blackwell Publishers Ltd, 1997 (2002), p. 8-9.

⁸² Pamela Kyle Crossley et Evelyn S. Rawski, « A Profile of the Manchu Language in Ch'ing History », *Harvard Journal of Asiatic Studies* 53, n°1 (June 1993), p. 66.

⁸³ Crossley, Rawski, *loc. cit.*, p. 71.

services, comme les Archives historiques de l'État, avaient ordre d'empêcher la communication de documents spécifiques aux services connexes de l'administration⁸⁴.

Il existe de nombreuses preuves que les dirigeants impériaux contrôlaient de très près les traductions en chinois de toutes les communications importantes à caractère personnel et militaire. Le mandchou était la langue principale des hauts dirigeants des Huit Bannières militaires, comme on le retrouve dans les généalogies écrites aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les documents écrits en mandchou ont un autre intérêt pour les chercheurs : l'étude des variations lignagères révèle l'état des relations entre l'empereur et les princes impériaux, ou encore le degré de participation des nobles mongols dans la gouvernance Qing. En effet, pour des raisons politiques et stratégiques, la Cour a souvent favorisé de nombreux mariages entre la maison impériale, les Aisin Gioro, et la noblesse mongole. Il est intéressant de constater que, tout en s'efforçant de maintenir intactes la culture et les réalisations mongoles, la dynastie Qing a pris grand soin de saper l'autonomie politique et économique des confédérations mongoles par l'intermédiaire du *Lifanyüan*. Ce Bureau des Affaires coloniales gérât également tout ce qui concernait les sujets turcs, tibétains, et parfois, russes, de nombreux traités ayant été signés avec l'empire des Romanov. Le président de ce *Lifanyüan* était toujours un Mandchou ou un Mongol⁸⁵.

Les auteurs ont insisté sur l'importance que représentaient les documents écrits en mandchou pour comprendre les relations entre les Qing et les Ouïgours ou les Tibétains au XVIII^e siècle, ou comment les Qing ont administré le Xinjiang au XIX^e siècle. Il s'agit en effet des campagnes militaires qui ont permis la constitution du plus grand empire territorial que la Chine ait connu, mais aussi des relations avec la Russie tsariste, de l'incorporation des tribus mongoles par les Qing, ainsi que de l'administration des frontières nord et nord-ouest de la Chine.

La fin du XVIII^e siècle a vu, à la fois, la décision consciente d'un renforcement identitaire dans les Bannières manchoues et mongoles, mais en même temps le début d'un abandon progressif des Bannières chinoises. Cette insistance identitaire a été marquée par la production accrue de grammaires mongoles, la fabrication de dictionnaires et la création d'une orthographe mandchoue dans un but de standardisation : on visait autant une « purification » de la langue qu'une unification des membres des Bannières. Le mandchou a alors acquis une importance qui allait au-delà de l'administration des Bannières. Au

⁸⁴ Crossley, *op. cit.*, p. 11.

⁸⁵ Crossley, Rawski, *op. cit.*, p. 77.

XVIII^e siècle, en effet, de nombreux officiels civils et de lettrés connaissaient le mandchou (et parfois le mongol), tous les candidats aux examens pouvaient écrire leur dissertation dans une de ces deux langues ou se présenter aux épreuves de traduction et d'interprétariat. Toute formation professionnelle, même pour les civils, exigeait le plus souvent de pouvoir parler mandchou et mongol.

L'importance d'une approche à la fois multiethnique et multilingue de l'histoire chinoise, tant préconisée par Joseph Fletcher, avait déjà été pressentie, d'une certaine manière, par les premiers sinologues européens, et ce, dès le XVIII^e siècle. Qu'il s'agisse des Jésuites pour l'étude et la diffusion de la langue mandchoue (Joseph-Marie Amyot), ainsi que de la constitution d'une masse impressionnante de documents, ou de la mise en place d'études supérieures dirigées par des laïcs, ces précurseurs effectuèrent un travail remarquable. Citons seulement Jean-Pierre Abel-Rémusat, premier titulaire de la chaire de chinois et de mandchou au Collège de France (créé en 1814), qui privilégiait l'analyse des textes chinois dans la langue d'origine, ou encore Paul Pelliot, dont les travaux archéologiques en Asie centrale et à Dunhuang font encore autorité aujourd'hui⁸⁶.

Mais bien avant Amyot, le mandchou était le seul moyen d'échanges entre la Cour et l'Occident : sujets philosophiques et scientifiques, communications entre les Jésuites et l'Empereur ou échanges diplomatiques, voire même signature de traités avec la Russie (par l'intermédiaire des Jésuites, d'ailleurs), tout se faisait en mandchou. La connaissance du mandchou qu'avaient les Jésuites a mis en lumière certains aspects inconnus de la vie à la Cour, notamment la pratique des rituels chamaniques. Il est probable que c'est l'intérêt religieux des Jésuites qui a éveillé la méfiance de la Cour de Qianlong sur les buts de leur présence, et mené à l'interdiction (vaine) d'enseigner le mandchou aux étrangers en 1805.

Pourtant, les missionnaires protestants, eux aussi, se sont servis du mandchou pour faire du zèle religieux auprès des soldats des Bannières au XIX^e siècle.

Crossley et Rawski ont avancé plusieurs raisons pour expliquer l'omniprésence du mandchou, en parallèle avec le chinois et le mongol. Il faut tout d'abord tenir compte de l'universalité du pouvoir impérial, qui a imposé sa langue dans la production d'une littérature historique, généalogique, rituelle et romantique. Mais il ne faudrait pas oublier non plus l'intérêt d'une grande partie du lectorat Qing à créer des ressources pour son propre amusement, les traductions d'œuvres chinoises étant très appréciées des membres

⁸⁶ Le Blanc, *op. cit.*, p. 29-31.

des Bannières urbaines, par exemple (au moins à Beijing), et ce, malgré la censure officielle au XVII^e siècle. Parmi les œuvres les plus populaires, citons *Le roman des Trois Royaumes*, où étaient réunis le culte populaire de Guandi et le culte chamanique de Nurhachi, *Au Bord de l'Eau*, *Le Lotus d'Or (Jinpingmei)*, mais aussi des œuvres originales mandchoues, des chants populaires, souvent une évolution de la littérature orale traditionnelle chez les Jürchen-Mandchous. La Cour des Qing s'est servie de cet intérêt pour glorifier les origines territoriales de la dynastie, notamment par les séjours annuels au Palais d'Été de Jehol, qui entraient dans la vision que Hong Taiji avait eu de la construction d'un État⁸⁷.

Cette union entre idéologie et littérature se retrouvait également dans le patronage que les Mandchous accordaient à toutes les pratiques religieuses de cet empire qu'ils voulaient universel, qu'il s'agisse des rites confucéens, des traditions chamaniques du Nord-Est ou du bouddhisme tibétain. Nous reviendrons plus longuement sur ce point dans le chapitre 2 sur la construction identitaire mandchoue.

Crossley et Rawski ont démontré que le mandchou, en tant que langue, remplissait de multiples fonctions, soit par son utilité administrative, par son rôle symbolique pour la Cour impériale, ou encore comme élément porteur d'une riche littérature orale. Enfin, et surtout, le mandchou s'est révélé être une mine d'informations pour les chercheurs depuis le XIX^e siècle.

Elles ont rappelé que Joseph Fletcher avait été le premier sinologue moderne à insister sur l'importance, pour les chercheurs des Qing, de connaître le mandchou afin de pouvoir comparer avec les sources chinoises⁸⁸. Spécialiste de l'Islam en Asie centrale et en Chine, passionné par l'histoire mongole et convaincu de l'importance des peuples non *han* dans la vision impériale des Qing, Fletcher était persuadé de la justesse des méthodes préconisées par le célèbre historien des *Annales* qu'était Fernand Braudel⁸⁹ : la *longue*

⁸⁷ Crossley, Rawski, *op. cit.*, p. 93.

⁸⁸ Joseph Fletcher, "Manchu Books in London: A Union Catalogue by W. Simon and Howard G. Nelson", reviewed in *Harvard Journal of Asiatic Studies* 41.2 (1981), p. 655-56.

⁸⁹ Fernand Braudel : l'un des plus grands historiens du XX^e siècle. Sa thèse de doctorat d'État, « La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II », interrompue par la Deuxième Guerre mondiale, reprise et enrichie, œuvre marquante de sa vie, est caractéristique de « l'École des Annales ». Il y étudiait les civilisations et les mouvements de longue durée, en opposition à l'histoire événementielle. Sa conception de la pluralité des durées l'a amené à décomposer l'histoire en plans étagés :

- le temps géographique (la longue durée), histoire de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure
- le temps social (durée cyclique), histoire économique (destins collectifs et mouvements d'ensembles)

durée. Si l'on voulait avoir un tableau complet de l'histoire chinoise sous la gouvernance des Qing, il fallait tenir compte aussi, et surtout, de l'histoire de ses peuples aux marches frontalières de l'Asie centrale et du nord-est, région appelée aussi « Haute Asie » : Tibétains, Mongols, peuples turcophones, Mandchous... Il se trouvait ainsi en contradiction directe avec son ancien professeur, et directeur de département, John King Fairbank, pour qui l'histoire chinoise moderne était liée aux régions côtières et aux conséquences de l'arrivée de l'Occident.

Fletcher s'était appuyé sur les travaux de missionnaires protestants faisant du prosélytisme auprès des musulmans du Xinjiang, ainsi que sur des documents rapportés par une expédition scientifique française auprès des peuples non *han* et des minorités de Chine à la même époque (1906-1909). La France était alors le centre des études sino islamiques, mais toutes ses activités ont été interrompues (définitivement) par la Première Guerre mondiale⁹⁰.

Cette perspective d'une étude continentale de l'empire Qing à travers tous ses peuples et dans leurs langues respectives, a influencé d'autres chercheurs, comme Crossley, Rawski, et un peu plus tard, Mark Elliott.

1.3 Déplacement de perspective : la *New Qing History*

a) Influence des recherches sur l'Asie centrale.

Comme on a pu le constater à plusieurs reprises tout au long des pages précédentes, parmi les historiens de la Chine qui ont choisi d'approcher leur sujet dans une perspective plus large, débordant le cadre de la Chine des *Han* pour s'intéresser à ses autres peuples, nombreux sont ceux qui se réclament de l'influence déterminante qu'a eue sur eux la conception avant-gardiste qu'avait **Joseph F. Fletcher** de l'histoire chinoise⁹¹. En effet,

- le temps individuel (temps court), histoire traditionnelle (les événements, la politique et les hommes) On peut parler d'une vision « d'histoire totale » ou géohistoire.
(Guy Bourdè et Hervé Martin. *Les écoles historiques*. Paris, Éditions du Seuil, juin 1983 et janvier 1997, p. 229-232.)

⁹⁰ Henri d'Ollone, *Recherches sur les musulmans chinois*, études de A. Vissière, notes de E. Blochet et de divers savants, Paris, Ernest Leroux, 1911.

⁹¹ Citons surtout Pamela K. Crossley, Mark C. Elliott, Evelyn S. Rawski, Edward Rhoads, Jonathan Spence, qui tous reconnaissent la très grande influence qu'a eue Fletcher sur l'orientation de leurs recherches. Crossley a ainsi choisi de dédicacer son livre, « The Manchus » à son ancien mentor :

For Joseph Francis Fletcher, who should have written it.

L'hommage ne pouvait être plus éloquent.

bien au-delà des répercussions de la présence européenne sur la Chine, Fletcher était convaincu que le cours de l'histoire chinoise avait été profondément affecté durant le règne des Qing par l'interaction de trois facteurs déterminants, à savoir l'agrandissement extraordinaire du territoire chinois (dont l'étendue avait pratiquement doublé par rapport au temps des Ming), un accroissement du même ordre pour la population, combinés à l'impact de la présence occidentale en Chine⁹².

Alors qu'avant 1800, les historiens s'intéressaient surtout aux conquêtes des Qing en Asie centrale et à leurs politiques envers un territoire aux multiples cultures, après 1800, l'emphase s'était portée presque exclusivement sur la Chine proprement dite, en particulier sur les régions côtières. De nombreux événements s'étaient pourtant produits à cette époque aux frontières de l'Asie centrale, mais les historiens y avaient généralement accordé peu d'attention. L'une des raisons avancées par Fletcher reposait sur la difficulté d'effectuer une étude en profondeur, en raison de l'absence de traces écrites accessibles. En effet, de nombreux groupes de populations, tels que les Mongols, les Tibétains, les musulmans turcophones, les membres des Bannières ou des tribus mandchoues du Nord-Est non incorporées en unités militaires, n'apparaissaient pas dans les registres impériaux de taxation⁹³. Une autre cause pourrait être l'adoption par les sinologues occidentaux du point de vue des chercheurs nationalistes chinois après 1911, soit celui d'une sinisation des Mandchous (d'où un désintérêt presque total pour le fait mandchou)⁹⁴.

En fait, seuls quelques philologues et historiens de St Petersburg, Berlin et Tokyo ont continué à s'intéresser aux études mandchoues tout au long du XX^e siècle. Aux États-Unis, le mandchou était encore enseigné dans un très petit nombre d'universités, telles que Harvard, Berkeley, ou les universités de Washington, de Seattle et de l'Indiana.

Ces trois derniers établissements doivent, en partie, la création et le développement de leurs départements d'Études asiatiques ou altaïques à l'arrivée de spécialistes d'Europe centrale fuyant les bouleversements de la guerre. Ainsi, à l'université de Washington, l'Américain Owen Lattimore a centré ses recherches sur les frontières de la Chine avec l'Asie centrale dès les années 1930, et c'est l'un de ses émules, George Taylor, qui a instauré les Études asiatiques dans les années 1940. Parmi les premiers enseignants, citons le sinologue allemand Hellmut Wilhelm et un autre disciple de Lattimore, Franz Michael.

⁹² Joseph Fletcher, "Ch'ing Inner Asia c. 1800", *op. cit.*, p. 35.

⁹³ *Ibid.*, p. 36-37.

⁹⁴ Harvard University. *About Manchu Studies*, (En ligne).

<http://www.courses.fas.harvard.edu/~mnch210/index.cgi?t=Intro> (Page consultée le 22 juillet 2008).

L'université de Washington (Seattle) a bénéficié de l'expertise en langues altaïques, et en particulier, en mongol, du linguiste russe Nicholas Poppe. Enfin, l'université de l'Indiana a invité, en 1962, le professeur hongrois Denis Sinor⁹⁵, spécialiste de la Haute Asie (parfois appelée Asie centrale, selon les pays et les époques), afin qu'il y établisse les bases d'un département d'Études ouraliennes et altaïques⁹⁶. Lui-même avait effectué ses études altaïques sous l'égide du professeur Louis Ligeti à l'université de Budapest avant la guerre⁹⁷.

⁹⁵ Denis Sinor. Après avoir complété sa formation en études altaïques à l'université de Budapest (1934-38), il poursuivit ses recherches à l'université de Berlin (été 1938), puis à l'École Nationale des Études Orientales de Paris (été 1939) auprès de Paul Pelliot, à l'instar de son mentor hongrois, Louis Ligeti. Il combattit aux côtés des forces françaises pendant la guerre. La paix revenue, il poursuivit ses recherches et enseigna au CNRS de Paris, puis en Grande-Bretagne (à partir de 1948). C'est lui qui introduisit, entre autres, les Études altaïques à la faculté des Études orientales de l'université Cambridge. Invité à jouer le même rôle à l'université de l'Indiana, il a également fondé l'Institut de Recherches en Études asiatiques (1967). Toujours resté en liaison avec son pays natal, le professeur Sinor a favorisé l'introduction des Études hongroises à Cambridge et à l'université de l'Indiana. Il réussit à maintenir les contacts entre chercheurs russes soviétiques et Cambridge (1954), et plus tard, parvint à obtenir l'échange de chercheurs entre les États-Unis et la Hongrie pendant la guerre froide (1970). (En ligne) <http://www.indiana.edu/~ceus/faculty/sinor.shtml> (Page consultée le 02 août 2008)

⁹⁶ "RIFIAS and Inner Asian Studies". In University of Indiana. *Research Institute for Inner Asian Studies* (RIFIAS).

(En ligne). http://www.indiana.edu/~rifias/RIFIAS_and_Inner_Asian_Studies.htm (Page consultée le 02 août 2008)

⁹⁷ Les études ouralo-altaïques et la « filière hongroise ». Il semble de plus en plus évident que les études sur l'Asie centrale en Occident ne seraient pas ce qu'elles sont aujourd'hui sans l'apport déterminant de ce que l'on pourrait qualifier de « filière hongroise ». En effet, qu'il s'agisse des explorateurs du XIX^e siècle ou des expéditions scientifiques en Asie centrale, les Hongrois ont été très actifs dans cette partie du monde. Les contacts politiques et linguistiques entre la Hongrie et les régions de culture turque, fort anciens, s'étaient étendus par la suite à l'Asie centrale et au Tibet. Mais ce sont surtout les mouvements nationalistes du XIX^e siècle et la recherche des origines de l'identité nationale hongroise qui ont favorisé le financement (souvent privé) et l'organisation d'un grand nombre d'expéditions. Pour ne citer que les plus importantes, mentionnons celle d'Alexander Csoma de Korös en 1820 (il deviendra le « père » des études tibétaines dans son pays), suivie, dès 1877, de la mission d'étude de l'Asie centrale et de l'ouest de la Chine, mise sur pied par le comte Béla Széchenyi. Ce groupe de paléontologues et de géographes, parvenu en 1879 à Dunhuang (province chinoise du Gansu), fut parmi les premiers étrangers à visiter la grotte de Mogao, dite « aux mille bouddhas », et à saisir l'importance artistique, historique et religieuse des lieux. La publication du compte-rendu de cette expédition, suivie en 1900 de la découverte d'un ensemble de documents et de peintures (grotte 17) par le prêtre taoïste Wang Yuanlu attirèrent des orientalistes venus de tous les horizons. Citons en particulier l'archéologue allemand Albert von Le Coq (1905), puis l'explorateur britannique d'origine hongroise Marc Aurel Stein (1907). Ce dernier parvint à convaincre l'abbé Wang de lui montrer cette bibliothèque secrète et de lui céder, à bas prix, près de dix mille documents et peintures, conservés aujourd'hui au British Museum de Londres et au Musée national de New Delhi. À son tour, le célèbre sinologue français Paul Pelliot (formé, rappelons-le, à l'E.F.E.O., il parlait chinois et une douzaine d'autres langues) se rendit à la grotte de Mogao (1909), d'où il rapporta les documents les plus précieux, aujourd'hui propriété du Musée Guimet à Paris. (En ligne) <http://stein.mtak.hu/en/b.htm> (Page consultée le 11 septembre 2008).

Les nombreux sinologues qui ont poursuivi leur spécialisation auprès de Pelliot ont pu bénéficier de la richesse inestimable de cette collection.

(Source : Judy Bonavia, *Route de la Soie, de Xi'an à Kashgar*, Genève, Éditions Olizane, 2006, p. 82 et 154)

Mais au début des années 1980, le professeur Fletcher et quelques-uns de ses étudiants étaient les seuls historiens à travailler sur les études mandchoues, par ailleurs presque complètement tombées dans l'oubli, tant en Chine continentale qu'à Taiwan⁹⁸.

Spécialiste de l'Asie centrale⁹⁹, Joseph Fletcher parlait plus d'une douzaine de langues. L'accès aux archives et aux bibliothèques de Chine, de Mongolie et d'Asie centrale soviétique lui étant interdit pour des raisons politiques (années 1960-70), il s'est appuyé sur d'autres sources pour étudier l'islam chinois. Citons en particulier les documents rapportés au début du XX^e siècle, comme il en a déjà été question, par le commandant Henri d'Ollone, chef d'une expédition française, mais aussi sur les travaux faits par des Australiens, notamment Donald D. Leslie, et enfin, sur les écrits des missionnaires protestants, très actifs auprès des musulmans de l'ouest chinois au tout début du XX^e siècle. Son extraordinaire connaissance des sources lui a permis d'établir des comparaisons indispensables pour affiner l'interprétation et la signification exacte des documents étudiés. Le professeur Fletcher insistait sur la nécessité d'avoir une compréhension de quelques langues européennes de base, ne serait-ce qu'au niveau de la lecture (français, allemand, russe), autant pour prendre connaissance de ce qui avait déjà été écrit sur un sujet particulier, que parce que les recherches déjà réalisées n'avaient pas nécessairement toutes été traduites en anglais. Quiconque s'intéressait aux études asiatiques, en plus d'apprendre le chinois, le japonais ou le mongol, par exemple, devrait également pouvoir lire ce qui s'était écrit dans une des grandes langues européennes¹⁰⁰. Au début des années 1980, aussitôt que la Chine a ouvert ses frontières à la recherche étrangère, Fletcher s'est rendu sur place. Il n'a malheureusement guère eu le temps de mettre à profit ce nouvel accès aux sources chinoises, puisque la maladie l'a emporté en 1984.

Son intérêt pour l'Asie centrale et ses études sur le monde musulman en Chine, particulièrement au Xinjiang, lui ont permis de démontrer, non seulement qu'il existait des

⁹⁸ Fletcher, *op. cit.*, p.1.

⁹⁹ Asie centrale : sous région de l'Asie qui comprend :

- au sens étroit, l'Ouzbékistan, le Kirghizistan, le Tadjikistan et le Turkménistan

- au sens large, l'Afghanistan, le Xinjiang, la Mongolie, le Tibet, le Kazakhstan, une partie de l'Iran et du Pakistan, une partie du sud de la Russie.

¹⁰⁰ Aubin, *loc. cit.*, p. 18 (Page consultée le 28 juillet 2008).

liens directs entre l'islam de Chine et celui d'Asie centrale, mais aussi avec l'islam chinois au niveau mondial, par l'intermédiaire des fraternités soufies¹⁰¹.

Au départ, les sujets d'étude du professeur Fletcher portaient sur les Mongols, pivots du jeu international entre la Russie et les Qing. Il a étendu sa réflexion dans deux directions, à savoir le développement historique de l'Asie centrale dans son ensemble, et la diffusion orientale de l'islam à partir de l'Asie centrale¹⁰². Il incitait ses étudiants (parmi lesquels Pamela Crossley et Mark C. Elliott) à apprendre le mandchou, dont la maîtrise (facile, paraît-il) était indispensable à l'accès d'un plus grand éventail de sources. Certains documents chinois, qui pourraient être très difficiles à interpréter, avaient été simplifiés avant d'être traduits en mandchou, rendant ainsi leur compréhension beaucoup plus claire pour les chercheurs. D'autre part, il existait des sources en mandchou à l'extérieur de la Chine. Bien que peu nombreuses, elles étaient néanmoins précieuses par leur accessibilité à la recherche (en Allemagne, à l'université de Cologne; mais aussi en Angleterre, en France, au Japon, en Russie, en Autriche, en Norvège, en Suède, en Mongolie et, bien sûr, aux États-Unis).

Le professeur Fletcher suivait ainsi les traces de son maître, le fondateur des études sino-mongoles en Amérique, Francis W. Cleaves¹⁰³ (1911-1995), lui-même polyglotte (il avait étudié le mongol et d'autres langues d'Asie centrale à Paris avec Paul Pelliot¹⁰⁴, puis à Beijing avec le Père Antoine Mostaert¹⁰⁵, et traduisait toutes les citations des sources

¹⁰¹ Joseph Fletcher, « Les « voies » (*turuq*) soufies en Chine », in A. Popovic & G. Veinstein, eds., *Les ordres mystiques dans l'Islam : Cheminements et situation actuelle*, Recherches d'histoire et de sciences sociales/ Studies in History and the Social Sciences 13 (Paris: Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1986), p. 13-26.

¹⁰² Aubin, *loc. cit.*, p. 17.

¹⁰³ Harvard, University Gazette. *Memorial Minute : Francis W. Cleaves*, (En ligne). <http://www.news.harvard.edu/gazette/1998/01.22/MemorialMinuteF.html> (Page consultée le 02 août 2008).

¹⁰⁴ Paul Pelliot (1878-1945), sinologue, tibétologue, mais aussi linguiste et aventurier français. Il a effectué plusieurs missions en Chine et en Asie centrale pour le compte de l'École française d'Extrême-Orient de Hanoi, participé à la défense des Légations lors de la Révolte des Boxers (« 55 jours de Pékin », été 1900), séjourné près de Dunhuang (Turkestan chinois) où il acheta de précieux documents bouddhiques en provenance des grottes de Mogao au prêtre taoïste Wang Yuanlu (« abbé Wang »). De retour en France en 1909 après 3 ans d'absence, il étudia ces manuscrits religieux et profanes, rédigés en chinois, tibétain, sogdien et ouïgour, qui s'avérèrent d'une grande importance pour l'étude de l'Asie centrale de la période du VI^e au XI^e siècle et la diffusion du bouddhisme vers la Chine par la route de la soie. Il devint professeur au Collège de France à partir de 1911. (En ligne). http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Pelliot (Page consultée le 6 août 2008).

¹⁰⁵ Antoine Mostaert (1881-1971), missionnaire belge, cofondateur de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie (CICM), dite de Scheut, active en Mongolie dès la fin du XIX^e siècle. Ethnolinguiste, orientaliste et mongoliste, le Père Mostaert était reconnu comme le plus grand spécialiste des études mongoles du XX^e siècle. Missionnaire parmi les Mongols Ordos (boucle du Fleuve Jaune) de 1906 à 1925, il consacra ensuite des années (1925-1948) à la recherche et à l'étude des Mongols Ordos à Beijing (textes et folklore). On lui doit également un dictionnaire ordos et une analyse magistrale de *L'Histoire Secrète des Mongols*. Il passa

russes pour ses étudiants). Un autre élève de Francis W. Cleaves, et confrère de Joseph Fletcher, fut David M. Farquhar. Lui aussi multilingue, il appartenait à cette école d'études altaïques qui a su mettre en évidence l'importance vitale de la Haute-Asie¹⁰⁶ et de l'Asie centrale dans la tradition impériale chinoise¹⁰⁷.

D'autres spécialistes ont suivi les traces de Joseph Fletcher, notamment au Japon et en France, où les travaux des chercheurs turcologues et islamistes offrent une perspective nouvelle sur l'histoire chinoise à partir de cette région du monde.

À l'aube du XXI^e siècle, les historiens américains des Qing, quant à eux, se réfèrent aux importants travaux de chercheurs européens, tels que Giovanni Stary, Nicola Di Cosmo, Tatiana A. Pang et Alessandra Pozzi, qui leur ont permis de pousser plus loin leur appréciation de l'histoire des Mandchous.

b) Le tournant ethnique et la *New Qing History*.

La fin du XX^e siècle a été marquée par un étonnant paradoxe au niveau des études mandchoues. En effet, des chercheurs ont redécouvert la manne de documents mandchous, encore non traités, et enfouis partout en Chine et en Mongolie, ou dispersés dans des bibliothèques à travers le monde. Un regain d'intérêt pour la langue mandchoue s'est manifesté en Chine, au Japon, en Corée et en Occident. Aux États-Unis, un petit groupe d'experts de la dynastie des Qing a publié des monographies et des articles sur les Mandchous d'un très grand intérêt. Mais cette floraison d'activités et de publications survenait, de façon presque concomitante, au moment même où les cours de langue mandchoue disparaissaient des programmes des *Department of East Asian Languages and Literatures* offerts par les grandes universités américaines. Et ce n'est que grâce aux efforts de quelques spécialistes que les études mandchoues ont pu être maintenues en Occident¹⁰⁸. **Gertraude Roth Li** a joué un rôle déterminant aux États-Unis pour redresser cette tendance. Historienne des Qing et des études mandchoues, elle était parfaitement consciente de l'urgence d'agir. Très engagée au niveau international, que ce soit dans le

près d'une vingtaine d'années aux États-Unis (1948-1965) avant de retourner finir ses jours en Belgique. (En ligne). http://en.wikipedia.org/wiki/Antoine_Mostaert (Page consultée le 26 août 2008).

¹⁰⁶ Haute Asie : immense région comprenant le Tibet, le Turkestan oriental (ou Xinjiang), mais également les steppes au nord de la Chine, entre l'ancienne Mandchourie et le lac Balkhach.

Jean Sellier. *Atlas des Peuples d'Asie méridionale et orientale*. Paris, La Découverte, 2001, p. 129.

¹⁰⁷ Charlotte Furth, « David M. Farquhar (1927-1985) ». *The Journal of Asian Studies*, Vol. 45, N°5 (Nov. 1986), p. 1127-28, (En ligne). <http://www.jstor.org/stable/206657> (Page consultée le 02 août 2008).

¹⁰⁸ Des cours en mandchou étaient encore donnés, de façon occasionnelle, à l'université de Venise (professeur Giovanni Stary) et à l'université de Californie (Berkeley, professeure Gertraude Roth Li, 1996).

domaine des études chinoises ou de programmes humanitaires, convaincue de l'importance des études mandchoues pour une meilleure perception de l'histoire chinoise moderne, elle a milité vigoureusement en faveur de leur réintroduction dans les universités américaines. Elle a publié un manuel de référence pour les études mandchoues, premier ouvrage scolaire mandchou publié en anglais depuis plus d'un siècle, et à ce titre, fort apprécié¹⁰⁹.

Nul n'était mieux placé pour saisir l'importance et la pertinence de cet outil de travail que **Mark C. Elliott**. Éduqué à l'université Yale (maîtrise en Études Est Asiatiques, doctorat en histoire), ancien étudiant de Frederic Wakeman Jr, il partageait le point de vue de Joseph Fletcher au sujet du rôle joué par l'Asie centrale dans la politique impériale des Qing. Polyglotte lui aussi (chinois, mandchou, mongol, ouïgour), son expérience professionnelle l'a mené de l'université de Californie à l'université Harvard (2003) où il enseigne ces langues ainsi que l'histoire chinoise. Il est membre de plusieurs associations professionnelles¹¹⁰. Auteur de nombreux articles spécialisés et de critiques de livres, il a publié en 2001 une monographie de premier plan sur les Bannières mandchoues, ouvrage qui illustrait parfaitement les théories que ses nombreux axes de recherche lui ont permis de dégager. Une des plus importantes est celle de la construction de l'ethnicité en tant que phénomène de comparaison historique. Un des rares Occidentaux à pratiquer le mandchou, Elliott a pu utiliser un matériel de recherche encore non traité, les Archives mandchoues conservées au Musée du Palais, tout juste ouvertes à la recherche (1990), et encore telles que les archivistes des Qing les avaient enveloppées. Cette expérience lui a permis de constater que, contrairement à ce qui était généralement admis jusqu'alors, les documents mandchous n'étaient pas nécessairement des duplicata de ce qui était déjà accessible en chinois.

Il lui apparut ainsi que, tout en adoptant les traditions politiques des Chinois *han*, les Mandchous avaient cherché, et réussi, à maintenir une identité distincte tout au long d'un règne de près de trois cents ans. L'élément clé de cette identité, creuset d'une construction très malléable, a été le regroupement d'une myriade de peuples sédentarisés, organisés en une véritable caste martiale héréditaire, les Huit Bannières mandchoues. L'intérêt du professeur Elliott pour la dynamique, les forces sous-jacentes à l'identité des

¹⁰⁹ Gertraude Roth Li. « Manchu: A Textbook for Reading Documents ». In University of Hawai'i Press (En ligne) http://www.uhpress.hawaii.edu/cart/shopcore/?db_name=uhipress&page=shop/flypage&product_id=b3e6237d1b1b3b8594488ed1c40d0fdb (Page consultée en décembre 2008)

¹¹⁰ Citons entre autres AAS, AHA, *Central Eurasian Studies Society*, *Manchu Studies Research* ou *Society for Qing Studies*.

groupes dans les sociétés multiethniques, l'a porté à aller au-delà des facteurs culturels (il faut comprendre ici l'acculturation des Mandchous aux Han) et à s'intéresser aux autres ferments d'influence sur la formation identitaire, qu'il s'agisse de raisons politiques, d'aspects économiques et psychologiques ou du rôle des institutions, et au premier plan, aux liens entre la construction identitaire mandchoue et l'établissement des Huit Bannières¹¹¹.

Issu de l'École Altaïque, le professeur Elliott fait partie de ce groupe de chercheurs que l'on a coutume d'appeler **the New Qing History**. Cette tendance historienne dans les études sur les Qing, a émergé récemment aux États-Unis, mais peut s'appliquer aussi aux travaux réalisés au Japon, en Allemagne, en Russie ou ailleurs. L'idée maîtresse de cette perspective est de remettre en question le point de vue d'une sinisation des Mandchous et d'examiner les événements du passé selon d'autres angles. Bref, il s'agit d'être à l'écoute de voix jusque là marginalisées en histoire, telles que celles des minorités non *han*, des femmes, des exclus, du genre, de la sexualité, du colonialisme, voire même du crime¹¹².

Ce tournant de la recherche en histoire avait pour but d'intégrer le point de vue des « autres » dans une révision du passé, pour en arriver à une meilleure compréhension de la gouvernance des Qing, et de l'histoire chinoise en général. Il représentait aussi un virage linguistique puisqu'il s'appuyait désormais, essentiellement, sur des sources autres que le chinois : le mandchou, bien sûr, mais également le mongol, le ouïgour, et autres langues centrasiatiques.

Elliott a dressé une liste exhaustive du matériel d'archivage mandchou, ainsi que de la localisation de ces documents. Bien sûr, l'existence des écrits relatifs à la gouvernance des Qing du XVII^e au XX^e siècle était connue (on parle d'environ dix millions d'articles, dont 20% écrits en mandchou). Les hauts fonctionnaires étant tenus d'étudier la langue mandchoue, de nombreux dictionnaires et une quantité appréciable de grammaires étaient régulièrement publiés à Beijing. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, il était toujours très utile, pour les Occidentaux, de connaître le mandchou pour faciliter leurs rapports avec l'administration impériale. Mais après 1911, et la révolution chinoise, ces documents sont devenus caducs, à la fois parce que rédigés dans la langue méprisée des « étrangers mandchous », mais aussi en raison de forts sentiments nationalistes. En fait, seuls les

¹¹¹ Mark C. Elliott, *The Manchu Way: the Eight Banners and Ethnic Identity in Late Imperial China*, Stanford, California, Stanford University press, 2001, p. XIV.

¹¹² Mark C. Elliott, « Manchu-language Archives and the New Qing History ». (En ligne) <http://npmhost.npm.gov.tw/tts/ching/0510all.pdf> (Page consultée en octobre 2008).

étrangers, japonais et européens surtout, étaient encore intéressés à acheter des documents en mandchou, bien qu'ils aient manifesté peu d'attrance pour la période postérieure à la conquête (milieu du XVII^e siècle)¹¹³.

La perception prévalait que les documents en mandchou n'était qu'une copie de ce qui existait déjà en chinois, d'une part, et d'autre part que les Mandchous avaient été rapidement assimilés par les Chinois. Ce point de vue a commencé à changer dans les années 1970, et de façon presque simultanée, à Taiwan, en République Populaire de Chine et au Japon. Ainsi, Chen Jiexian et Zhuang Jifa ont été les premiers à signaler que les archives mandchoues préservées au Musée du Palais national de Taipei n'étaient pas des copies d'archives chinoises. Leur publication en 1977 des volumes huit et neuf des Mémoires du Palais (*Kangxi chao Manwen zhupi zouzhe*) a inspiré des chercheurs japonais (dont Okada Hidehiro) à réaliser que les documents en mandchou étaient d'une importance primordiale pour une étude éclairée de l'histoire des Qing. En République Populaire de Chine, les Archives historiques Numéro Un ont commencé à entraîner un petit groupe d'experts pour traiter la collection de documents mandchous laissés intacts depuis des siècles, pour finalement ouvrir une partie de cette manne à la recherche internationale. La réalisation de l'importance des archives mandchoues ne s'est malheureusement pas traduite par une recrudescence de l'étude de la langue, à l'exception de chercheurs dans les grandes universités japonaises : toujours cette idée de pouvoir se fier aux traductions chinoises, même parmi les spécialistes...

Beatrice Bartlett a été à l'origine des changements survenus aux États-Unis. Grâce à ses travaux de recherche sur le Grand Conseil et à ses contacts avec Zhuang Jifa, elle avait découvert le caractère unique des documents écrits en mandchou. L'article qu'elle publia en 1985 confirmait ce que Fletcher (avec qui elle correspondait) avait écrit quelques années plus tôt, à savoir qu'il était de la plus grande importance que les historiens des Qing prennent la peine, et le temps, d'étudier le mandchou. Ils pourraient ainsi comparer, avec profit, les sources chinoises et mandchoues nécessaires à leurs travaux de recherche¹¹⁴. La situation politique a joué en sa faveur, car à l'époque où Bartlett publiait son article, les relations sino américaines s'étaient nettement améliorées et les recherches dans les archives mandchoues en ont été facilitées.

¹¹³ *Ibid.*, p. 4.

¹¹⁴ Joseph F. Fletcher, « Review of Walter Simon and Howard G.H. Nelson, Manchu Books in London: A Union Catalogue », *Harvard Journal of Asiatic Studies* 41.2 (December 1981), p. 653.

L'utilisation de nouvelles formes d'archives, écrites dans la langue même du sujet traité, soulevait de nouvelles questions et ouvrait des perspectives inattendues. Pour Elliott, ce nouveau champ de questionnement et d'étude constituait la base de ce qu'on prit l'habitude de nommer « *New Qing History* ». Il s'agissait d'un véritable bouleversement de toutes les perspectives utilisées au XX^e siècle. Elles remettaient en question la nature même du nationalisme chinois, car le règne des Qing, bien que considéré comme celui d'une dynastie chinoise, s'était véritablement exercé sur un état fondé et dirigé par des Mandchous. Des questions essentielles s'imposaient alors, à savoir comment les Mandchous avaient-ils réussi à régner aussi longtemps sur un état aussi vaste et complexe que la Chine, et ce, malgré leur petit nombre, pendant près de trois cents ans, d'une part; et d'autre part, le fait que les maîtres de la Chine aient été des Mandchous avait-il eu un impact sur le pays et sa population? Si oui, lequel? La façon d'interpréter l'histoire chinoise s'en trouvait-elle changée? S'ils avaient été des Chinois *han*, les choses auraient pu être différentes, mais en quoi? Les questions soulevées par la *New Qing History* visaient donc à aborder autrement l'histoire de la Chine sous les Mandchous¹¹⁵.

Cette évolution dans l'approche de l'histoire chinoise contemporaine devait beaucoup à la convergence de plusieurs mouvements intellectuels. Pour n'en citer que quelques-uns, mentionnons l'idée de ne plus restreindre les changements survenus en Chine à une chaîne de réactions à la présence occidentale, d'aller au-delà de la perspective sino centrée favorisée par les chercheurs chinois, de mettre en lumière le point de vue de ceux qui n'étaient pas des *Han*, et par ce biais-là, d'essayer de comprendre l'état et la société dans leur totalité¹¹⁶. Les chercheurs de la *New Qing History* voulaient également établir des comparaisons entre la gouvernance des Qing et celle qu'avaient pu exercer d'autres régimes impériaux, ailleurs dans le monde. Le but ultime recherché était d'en arriver à une historiographie comparative avec d'autres empires, tant en Asie, qu'au Moyen-Orient ou en Europe, et par là même, de pouvoir broser une vaste fresque historique, véritable tableau de l'expérience humaine. Certes, une telle approche n'était pas nécessairement favorisée par tous les historiens, loin s'en faut. Mais elle a permis la parution de nombreuses recherches sur l'histoire des femmes, par exemple, ou sur la médecine, la religion ou la démographie. Ces différents pans d'une histoire sociale

¹¹⁵ Elliott, *op. cit.*, p. 10.

¹¹⁶ Paul Cohen, *Discovering History in China* (New York: Columbia University Press, 1984).

s'inscrivent dans la longue durée, telle qu'amorcée déjà lors du tournant ethnographique initié par les *Cultural Studies* au début des années quatre-vingt¹¹⁷.

Elliott a su comprendre la valeur des sources écrites en mandchou, en ce sens qu'elles révélaient ce que les sources officielles chinoises omettaient la plupart du temps. Ainsi, les voix de l'opposition, ou celles de personnages ayant des relations problématiques avec l'État, toutes ces voix étaient « muettes ». De plus, les documents mandchous laissaient souvent paraître ce qui était dissimulé en chinois. Enfin, ces archives avaient leur écriture propre, non basée sur des idéogrammes, à l'instar du chinois. Cette écriture « syllabique » permettait d'établir une relation immédiate, directe, avec une brillante lignée d'empires centrasiatiques millénaires, y compris ceux des Mongols et des Ouïgours. Les tournures de phrases n'avaient pas d'équivalent en chinois, et encore moins en anglais : bref, c'était un autre langage, exprimant une expérience distincte et une sensibilité différente¹¹⁸.

Cette réalisation avait de nombreux impacts pour les chercheurs des Qing : inévitablement, il leur faudrait consacrer du temps et des efforts à l'étude du mandchou. Ils pouvaient s'attendre, sans aucun doute, à une profonde remise en question de leurs perceptions, mais aussi à une vision plus juste, plus complète, bref, plus historique, de la gouvernance des Qing. Le jeu en valait certainement la chandelle...

Aux questions traditionnellement posées, à savoir comment les Mandchous avaient pu se maintenir si longtemps au pouvoir malgré leur petit nombre, Elliott offre certaines réponses. Il avance l'idée qu'en fait, ils n'ont jamais été assimilés, mais plutôt acculturés, ayant adopté maints aspects de la culture chinoise, qu'il s'agisse de la langue, des rites ou des coutumes. Ils n'ont cependant jamais perdu le sens de « qui » ils étaient réellement : un groupe distinct au sein de la société Qing. De leur côté, les Chinois *han* les ont toujours vus comme étant différents, comme « des autres » parmi eux. Le clivage a persisté entre les deux groupes, et ce, jusqu'à la fin de l'Empire, voire même au-delà. Comment expliquer autrement la force des sentiments anti-mandchous des XIX^e et XX^e siècle? Comment justifier qu'il y ait encore une minorité nationale mandchoue de nos jours, s'ils avaient vraiment été assimilés? Et c'est justement parce qu'ils ont su préserver leurs différences qu'ils ont pu régner sur la Chine pendant deux cent soixante-sept ans. Très habilement, ils ont adopté les traditions politiques chinoises, tout en gardant une identité bien à part. Le

¹¹⁷ Elliott, *op. cit.*, p.11.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 13-14.

génie des Mandchous, tel que le décodent Elliott et les historiens de la *New Qing History*, c'est d'avoir su utiliser à bon escient l'expérience des autres dynasties étrangères avant eux, d'avoir été capables de garder un équilibre délicat entre traditions politiques chinoises et maintien d'une forte identité distincte, bref, de ne pas être tombés dans la facilité de l'assimilation¹¹⁹.

Certains chercheurs, dont Edward Rhoads dont nous reparlerons plus longuement dans un développement ultérieur, ont démontré que même les tenants et les aboutissants de la Révolution de 1911 seraient à reconsidérer. Ainsi, les objectifs des Mandchous et des personnages politiques *han*, membres du Mouvement de Réforme, peuvent certes avoir coïncidé, jusqu'à un certain point. Mais les intérêts partisans mandchous ont toujours pris la première place dans les calculs politiques¹²⁰. Une autre particularité, c'est que le règne impérial des Qing, très différent de celui des Ming, empruntait à la fois aux mondes politiques d'Asie centrale et chinois. Considérons, par exemple, l'importance accordée par la Cour au bouddhisme tibétain, le caractère polyglotte des institutions Qing, une manière inhabituelle, « hors normes » dirions-nous, d'expédier les affaires courantes, et surtout, l'attention très spéciale apportée aux frontières nord et ouest : tout pointe vers une gestion bien éloignée de celle des dynasties chinoises¹²¹. Elliott a souligné l'importance des travaux de nombreux spécialistes pour illustrer combien la gouvernance Qing a toujours différé des modèles chinois antérieurs¹²².

La *New Qing History* amène à se poser des questions de fond, telles que la nécessité d'établir des comparaisons entre les régions et les interactions entre sédentaires et nomades. Ou encore, au vu de l'extension territoriale extraordinaire réalisée par les Qing, et en dressant un parallèle avec d'autres grands empires de la même époque, tels que la Russie tsariste, la Grande-Bretagne ou l'empire ottoman, pourrait-on avancer que celui des Qing était un empire colonial? Dans le cas d'une réponse affirmative, quelles en seraient les implications pour notre compréhension de la formation de l'état nation chinois à l'époque

¹¹⁹ Les dynasties d'origine étrangère auxquelles nous faisons référence ici sont les Liao (917-1127), les Jin (Toungouses ou Jürchen, 1115-1234) et les Yuan (Mongols, 1206-1367).

¹²⁰ Edward J. M. Rhoads, *Manchus & Han Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*, Seattle, University of Washington Press, 2000, p. 64-66.

¹²¹ Elliott, *op. cit.*, p. 17-18.

¹²² Les plus importants sont ceux de Beatrice S. Bartlett (*Monarchs and Ministers*, Berkeley, U. of California Press, 1991), d'Evelyn S. Rawski (*The Last Emperors*, Berkeley, U. of California Press, 1998), de Peter Perdue (*China Marches West*, Cambridge, MA, Harvard U. Press, 2005), de James A. Millward et als., eds (*New Qing Imperial History*, New York, Routledge, 2004), de Pamela K. Crossley (*A Translucent Mirror and "The Rulership of China"*, *American Historical review* 97.5, December 1992, pp. 1468-83).

moderne? Après tout, la Chine actuelle est l'héritière, sur le plan géopolitique, à tout le moins, de l'empire des Qing.... Mais surtout, et c'est là une perspective extraordinaire, faut-il continuer à voir cet empire Qing comme un synonyme de la Chine actuelle? Ne faudrait-il pas plutôt le percevoir **comme un empire mandchou, dans lequel la Chine n'était qu'une partie?**

Elliott a été prompt à relever que toutes ces questions n'étaient pas l'apanage exclusif de la *New Qing History* et des spécialistes américains : de nombreux chercheurs, tant au Japon (dès les années trente, d'ailleurs) qu'en Europe, en République Populaire de Chine ou à Taiwan, ont réfléchi depuis longtemps à ces aspects de l'histoire chinoise. De plus en plus de spécialistes reconnaissent désormais l'importance cruciale des archives mandchoues pour broser une peinture plus complète de la gouvernance des Qing, et prêtent maintenant une oreille très attentive aux voix jusque là étouffées ou dissidentes.

Comme nous l'avons déjà mentionné un peu plus haut, **Edward J. M. Rhoads** fait partie de ces pionniers qui ont choisi d'explorer des aspects de l'histoire chinoise jusque là ignorés par les autres sinologues. Né à Canton où enseignait son père, éduqué dans deux des plus prestigieuses universités américaines (Yale et Harvard), membre de nombreuses associations spécialisées, dont l'AAS et la *Society for Qing Studies*, le professeur Rhoads a exercé à l'université du Texas (Austin), pendant la plus grande partie de sa carrière. Il est l'auteur de plusieurs monographies sur les questions militaires en Chine. La dernière en date lui a valu une récompense exceptionnelle, le prix Joseph Levenson (2002)¹²³.

La gamme de ses intérêts de recherche est impressionnante : au-delà des aspects militaires en Chine, il a traité des femmes et du genre, de la race et de l'ethnicité, des relations entre Mandchous et Han, des Chinois aux États-Unis et des Américains en Chine : la liste est loin d'être exhaustive. Dans sa monographie *Manchus & Han*, Rhoads a analysé la façon dont différents groupes ont réagi face aux événements marquants de la fin de l'Empire, qu'il s'agisse des Mandchous de haut rang à la Cour, des puissants fonctionnaires *han* au sein du gouvernement Qing, des Mandchous du peuple, des rebelles *han*, des réformateurs constitutionnels ou des révolutionnaires de 1911, sans oublier les membres de la noblesse mongole¹²⁴.

¹²³ Edward J. M. Rhoads, *The Chinese Red Army, 1927-1963*; *China's Republican Revolution: The Case Of Kwantung, 1895-1913*; *Manchus & Han*, (déjà cité)(2000).

¹²⁴ Chia Ning. "Edward J. M. Rhoads. *Manchus & Han: Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*". *China Review International*, Vol. 10, n°1 (Spring 2003), p. 41-42.

L'essentiel de ses travaux a porté sur l'importance de la *représentation*, le rôle crucial qu'ont joué les relations interraciales, mais aussi sur l'influence des Mandchous bien après la Révolution de 1911, tant sur les plans culturels que politiques ou institutionnels.

Tous les grands spécialistes ont souligné cette extraordinaire capacité des souverains mandchous « d'avoir pu, pendant aussi longtemps et à différentes époques, représenter les éléments vitaux des traditions politiques de tous les peuples sur lesquels ils gouvernaient »¹²⁵. En effet, dès les débuts, leurs dirigeants ont mis en place un système d'inclusion raciale, culturelle et politique qui leur permettait de justifier leur droit de régner sur la Chine, et plus tard, sur tout l'empire multiethnique Qing. Et c'est leur échec à représenter adéquatement la population *han*, à la fin de la dynastie, tant sur les plans culturel que politique, qui a vraiment marqué la scission entre les réformateurs partisans d'un gouvernement constitutionnel et les révolutionnaires. Ils ne pouvaient plus prétendre à cette représentation universelle qui avait fait leur force. Ils perdaient ainsi, aux yeux des révolutionnaires, le droit de régner sur la Chine, ne représentant plus aucun groupe, même pas leur propre peuple¹²⁶.

Ce droit à la représentation leur fut également refusé par le gouvernement nationaliste, plutôt partisan d'une politique d'assimilation de toutes les minorités au groupe majoritaire, celui des Han. L'occupation japonaise de la Mandchourie (1931), puis du Jehol, suivies de la « consécration » de Puyi comme Empereur (1934), n'a fait de la représentation mandchoue qu'une façade, un faux-semblant. Ce n'est que longtemps après l'arrivée des communistes au pouvoir et la naissance de la République Populaire de Chine (1949) que les droits de Mandchous ont été reconnus (à l'instar de ceux des autres minorités nationales) et qu'ils ont pu prétendre à une certaine représentation officielle à différents paliers de gouvernement. Ils ne représentaient cependant qu'eux-mêmes¹²⁷.

La nature des relations raciales entre Mandchous et Han a évolué au fil des années, mais il est indéniable qu'elle a joué un rôle de premier plan dans le succès, ou l'échec, du règne de cette dynastie. Ainsi, Rhoads a démontré que la période la plus réussie de l'administration mandchoue, jusqu'à la fin de l'époque Qianlong, a été celle où s'était produite la plus forte coopération entre Mandchous et Han. La détérioration progressive des

¹²⁵ A. Kent Guy. "Who Were the Manchus? A Review Essay". *Journal of Asian Studies* 60, n°1, (February 2002), p. 154.

¹²⁶ Chia Ning, *op. cit.*, p. 46, 50.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 53.

relations entre les deux groupes, sur tous les plans, et ce, tout au long de la période si mouvementée que fut le XIX^e siècle en Chine, s'est traduite par des tensions croissantes. Rhoads avance l'idée que c'est leur non résolution et leur exacerbation qui ont nourri la Révolution et provoqué la chute de la dynastie mandchoue. Certes, des tentatives avaient été faites de changer la nature des relations entre Han et Mandchous. Mais même si ces derniers se sont impliqués davantage avec les réformateurs, cela ne s'est guère traduit que par la présence politique accrue des princes Qing, de plus en plus impopulaires d'ailleurs, et la détérioration d'une situation déjà très précaire. Les aspects ethniques et raciaux des relations entre Mandchous et Han ont eu des répercussions notables, et à long terme, sur l'avenir du peuple chinois. Cela nous amène à analyser la nature des différents aspects relationnels de la pensée politique révolutionnaire, car si on caractérise une communauté en termes ethniques, ses droits à une représentation deviennent alors nécessairement une question politique. C'est ce qu'a défini fort éloquemment Prasenjit Duara: « Nationalism is rarely the nationalism of the nation, but rather marks the site where different representations of the nation contest and negotiate with each other »¹²⁸.

La crise de crédibilité à laquelle les Mandchous ont dû faire face à la fin de la période impériale était véritablement une lutte pour le pouvoir politique, engagée avec les révolutionnaires *han*. Ces derniers étaient d'ailleurs également en profond désaccord avec les réformateurs au sujet des rapports avec les Mandchous. Les réformateurs, par exemple, étaient d'avis que la « nation » devait inclure tous les groupes ethniques, aussi longtemps qu'ils adhéraient aux principes culturels chinois. Les révolutionnaires, quant à eux, avaient une vision « ethnocentrique » de la nation, basée sur l'hérédité raciale, et non pas culturelle¹²⁹. En cela, ils se rapprochaient des idées mises de l'avant par le sociologue américain William Graham Sumner, entre autres le concept d'ethnocentrisme¹³⁰.

La notion « d'ethnie » amène d'ailleurs la nécessité de définir ce que l'on entendait par « Mandchous » et « *Han* ». Force est de constater que la nature des « Mandchous » a changé au fil de l'histoire. Elle permet aussi de mieux définir qui étaient exactement les

¹²⁸ Prasenjit Duara, *Rescuing History from the Nation : Questioning Narratives of Modern China*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, p. 8, in Chia Ning, op. cit., p. 51.

¹²⁹ Chia Ning, op. cit., p. 52.

¹³⁰ Ethnocentrisme. Définition proposée par le TLFi (*Trésor de la Langue Française informatisée*) : « Comportement social et attitude inconsciemment motivée qui conduisent à privilégier et à surestimer le groupe racial, géographique ou national auquel on appartient, aboutissant parfois à des préjugés en ce qui concerne les autres peuples. L'ethnocentrisme peut se trouver aggravé par une pensée raciale ». (En ligne) <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/affart.exe?19;s=3409217400;?b=0> (Page consultée le 2 décembre 2009).

Han. Or, avant 1911, le concept des « *Han* » était loin d'être clair, ni même de faire l'unanimité. Ainsi, Liang Qichao définissait les *Han* comme les civils chinois, tous ceux qui n'appartenaient pas à l'organisation militaire des Bannières, et, nécessairement, les Mandchous comme tous les membres associés aux Bannières mandchoues. Sun Yat-sen avait une vision différente de la Chine: pour lui, elle était une grande famille, composée de cinq groupes ethniques, dont les Mandchous. Cette perspective était assez proche du rôle fédérateur envisagé par l'empereur Qianlong à la tête d'un empire multiethnique. Nous reviendrons plus tard sur les prises de conscience identitaire respectives.

Quant à l'héritage des Mandchous, on peut affirmer que leur influence sur de nombreux aspects de la vie chinoise est impressionnant, et ce, bien après la Révolution et la chute de la dernière dynastie, aussi bien sur le plan culturel (et vestimentaire), structurel (le concept républicain de « communauté nationale » illustrant parfaitement le principe de « gouvernance universelle » conçue par les Mandchous) qu'au niveau politique. Pour n'en citer que quelques-uns, mentionnons l'idée de nation (empire multinational), par exemple, ou encore la création d'une Commission nationale pour les Nationalités minoritaires par le PCC, dont l'origine lointaine peut être retracée jusqu'au Ministère des Affaires Coloniales de Hong Taiji (*Qing Lifanyuan*)¹³¹.

c) Représentation et perception du pouvoir.

Nous voyons comment la perception du pouvoir ainsi que sa représentation ont été des éléments clés dans la gouvernance mandchoue, et ce, dès le début. Si le mouvement des *Cultural Studies* aux États-Unis a privilégié une perspective ethnographique qui valorisait les pratiques identitaires, tel que déjà mentionné dans le paragraphe 2 a), il doit beaucoup à l'œuvre d'un historien hors pair, **Jonathan D. Spence**.

Né en Angleterre, éduqué au collège Winchester et à l'université Cambridge, Spence est arrivé à l'université Yale nanti d'une bourse Mellon. Il trouva sa « vocation » en suivant les cours d'histoire chinoise de Mary Wright, et c'est sur la recommandation de cette dernière qu'il put poursuivre ses recherches en Australie, avec le biographe des dynasties chinoises, Fang Chao-ying (*Fang Zhaoying*). Le professeur Fang avait contribué à la rédaction d'un dictionnaire biographique des Qing avec A.W. Hummel (1943-44), et plus tard, des Ming

¹³¹ *Ibid.*, p. 52.

(1976)¹³². Son rôle de mentor fut déterminant dans l'orientation des travaux de Spence. En effet, celui-ci est devenu le premier spécialiste occidental à utiliser les Mémoires secrets des Qing, documents conservés au Musée du Palais de Taipei. La thèse de doctorat de Spence, *Cao Yin and the Kangxi Emperor*, (1966) démontra de façon magistrale l'intérêt d'adopter un angle ethnographique en histoire, approche adoptée plus tard aux États-Unis par le mouvement des *Cultural Studies*. Son analyse du règne de l'empereur Kangxi et de la façon dont il avait réussi à consolider son pouvoir grâce, à la fois, à l'établissement d'un réseau secret de communication (1693) entre lui-même et son homme de confiance, mais aussi à son action directe sur la fixation des prix (textile, riz), ou à la constitution de réserves de riz pour les périodes de disette. Toutes ces facettes illustraient à merveille l'importance d'aller au-delà des seuls aspects militaires ou politiques en histoire. Tout en poursuivant une brillante carrière d'enseignant à l'université Yale, le professeur Spence a publié un nombre impressionnant de monographies qui ont suscité beaucoup d'intérêt, même en-dehors du cercle spécialisé de la sinologie. On retrouve son souci d'éclairer certains angles négligés de la société chinoise sous les Qing à travers l'étude des plus humbles, comme dans *The Death Of Woman Wang* (Viking Press, 1978) ou de ceux qui sont sans voix, à l'instar des malades mentaux, dans *The Question of Hu* (Knop, 1988). Son intérêt pour les Chinois et leur révolution se manifeste dans *The Gate of Heavenly Peace* (Viking Press, 1981), alors que *Hong Xiuquan and Taiping Christianity* (Baylor University Press, 1998) témoigne d'une certaine vision de la christianité en Chine¹³³. Ses sources étaient aussi variées que l'analyse d'index géographiques locaux ou de Mémoires du Palais, quand elles n'étaient pas reconstruites à partir de précis légaux ou de récits de conteurs régionaux, comme dans *Death of Woman Wang*¹³⁴.

La valeur des travaux du professeur Spence a été reconnue par de nombreux prix et distinctions. Son intérêt pour toutes les facettes de la société chinoise a permis de dresser un portrait à la fois réaliste et inédit de la vie en Chine sous la dynastie mandchoue. Rappelons que Jonathan Spence a su inspirer, à son tour, la vocation de nombreux jeunes chercheurs. Il a dirigé, entre autres, la thèse de doctorat de celle que tous les spécialistes des études mandchoues considèrent comme une pionnière, Pamela K. Crossley. Dans son

¹³² A. W. Hummel, ed., *Eminent Chinese of the Ch'ing Period*, 2 vols., Washington, 1943-44; Taipei reprint, 1964.

¹³³ Frederic E. Wakeman Jr., "Jonathan D. Spence", *American Historical Association*, p. 2. (En ligne). http://www.historians.org/info/AHA_History/spencebio.cfm (Page consultée le 30 mars 2006).

¹³⁴ Frederic E. Wakeman, « Jonathan D. Spence », *American Historical Association* (En ligne). http://www.historians.org/info/AHA_History/spencebio.cfm (Page consultée le 30 mars 2006).

livre clé, *Orphan Warriors. Three Manchu Generations and the End of the Qing World* (1990), Crossley a dressé le portrait d'un groupe social minoritaire, jusque là plus ou moins laissé dans l'ombre, la population des Bannières mandchoues.

Grâce au regroupement de tribus éparses du nord-est (Jürchen et autres peuples de la Mandchourie, ainsi que des Chinois et des Coréens), Nurhachi avait monté une force militaire et sociale impressionnante, devenue plus tard les Bannières. Elle lui a permis de fonder la dynastie Qing, et à ses descendants de s'emparer du pouvoir en Chine. Bien que constituées à l'origine de peuples très différents, ces Bannières en sont vite venues à être perçues comme des unités homogènes : les Mandchous. Qu'ils aient été des guerriers jürchen de la première heure, ou d'anciens soldats chinois (déserteurs des armées Ming), voire même des prisonniers de guerre chinois et coréens réduits en esclavage, tous étaient perçus comme Mandchous du fait de leur appartenance aux Bannières. Ils représentaient le pouvoir impérial, et ne répondaient de leurs actes qu'à l'Empereur. La dissémination des garnisons aux quatre coins de l'Empire, ainsi que leur isolation et leur ségrégation de la population civile, avaient pour but à la fois d'inspirer la crainte, d'éviter un émoussement de leur caractère « guerrier », mais aussi, curieusement, de les protéger de la contamination par la variole. Nous reparlerons plus longuement de ce sujet au chapitre II.

La prise du pouvoir ne s'est pas faite sans verser de sang et elle a eu ses excès, notamment à Yangzhou et à Jiading. De grands massacres ont été perpétrés, la plupart étant l'œuvre de ces mercenaires chinois qui avaient joint les armées mandchoues. À la fin du règne des Qing, alors que les sentiments nationalistes prenaient de l'ampleur, le récit du « massacre de Yangzhou » est devenu, aux yeux des révolutionnaires, la preuve de la brutalité des Mandchous et de la cruauté inhérente à leur nature¹³⁵.

Pendant des décennies, les garnisons mandchoues avaient été soutenues financièrement par la Cour, suscitant de vifs sentiments d'envie dans la population chinoise. Quand les énormes difficultés du XIX^e siècle et les nombreux revers militaires (guerres de l'Opium, révolte des Taiping, intrusions étrangères) n'ont plus permis au pouvoir central d'entretenir une telle armée de dépendants (à vie, rappelons-le), il fallut procéder à une « restructuration ». De nombreux soldats ont été rendus à la vie civile, eux qui étaient souvent bien mal préparés à faire autre chose que le métier militaire. Mais ils étaient tellement l'incarnation du pouvoir et sa représentation, que leur réputation de

¹³⁵ Crossley, *Orphan Warriors*, p. 61, 246 (note 54).

« parasites » a continué à leur être accolée. Lors des troubles qui ont grevé la Chine à partir des années 1840, les Mandchous des Bannières ont été la cible d'attaques physiques, et leurs quartiers détruits. Ainsi, la prise de Nankin par les Taiping (mars 1853) a été suivie du massacre de presque toute la garnison (trente mille morts), leur chef Hong Xiuquan ayant pour but immédiat de « débarrasser la Chine des démons » (à savoir, la dynastie Qing et les Mandchous).

De la même façon, le soulèvement de Wuchang (10 octobre 1911) a été le signal d'une vague de massacres des populations de garnison (Yichang et Wuhan : huit cents morts; Xi'an : vingt mille morts, y compris le personnel non militaire).

L'historienne Evelyn S. Rawski a analysé en profondeur les différentes facettes de la représentation chez les monarques mandchous, et insisté sur le rôle de l'image dans ce but. L'empereur Kangxi, qui se présentait aux Mongols comme la réincarnation de Gengis Khan, s'est servi du paysage pour cela, et a établi un vaste complexe impérial à Chengde, constitué d'un ensemble de lacs artificiels et de palais à l'image de ceux de Beijing. Ce site incluait également une partie montagneuse et un terrain à l'image de la steppe mongole. Le tout était complété par huit temples imposants qui donnaient à ce panorama impérial l'image d'un univers bouddhiste, où les Mongols, les Ouïgours et les Tibétains pouvaient venir rendre hommage à l'Empereur, devenu le *dharmaraja* (autre terme pour le titre tibétain *Chogyal*, « monarque vertueux », ou *guoshi* en chinois).

Cette représentation du pouvoir impérial n'était pas unique. En effet, les empereurs mandchous se sont beaucoup servis des arts, et en particulier, de la peinture, pour illustrer leur vision de la gouvernance (d'où l'importance de Jésuites comme Giuseppe Castiglione)¹³⁶. Ces objets d'art étaient offerts aux officiels et aux ambassades. Parce qu'ils dirigeaient un empire multiethnique, les empereurs affectaient différentes apparences culturelles dans leur portrait, incarnant le personnage d'un lettré confucéen pour les Chinois, d'un chasseur mandchou à Mulan, voire même d'un bodhisattva de l'iconographie du bouddhisme tibétain¹³⁷. Il n'est pas jusqu'aux objets qui n'étaient pas dotés d'une charge « représentative ». Tout ce qui avait appartenu à l'empereur était investi de son charisme : il représentait l'Empereur. D'où l'importance des dons de robes de cour que l'Empereur accordait aux religieux du bouddhisme tibétain ou aux nobles mongols. Même

¹³⁶ Rawski, *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Institutions*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California press, 1998, p. 51.

¹³⁷ Mulan: réserve de chasse établie par l'empereur Kangxi à une centaine de kilomètres au nord de Chengde.

les rituels religieux avaient un rôle à jouer dans la construction de l'image impériale, et les monarques mandchous s'en sont servis pour incarner plusieurs « persona » aux yeux des différents peuples qui composaient l'Empire, qu'il s'agisse du chamanisme des Mandchous, du bouddhisme tibéto mongol ou de celui des peuples de l'Asie centrale¹³⁸.

Conclusion

Tout au long de ce premier chapitre, nous avons pu suivre l'évolution qu'ont suivie les recherches sur l'histoire mandchoue, particulièrement aux États-Unis. Le point de vue d'une sinisation des Mandchous pour expliquer leur long règne sur la Chine, favorisé entre autres par Mary C. Wright, voulait que l'adoption de l'esprit confucéen dans l'administration impériale, en contradiction avec les exigences d'un état moderne, ait été responsable de l'échec des réformes. Cette analyse, qui reflétait les idées nationalistes en vigueur au début du XX^e siècle, avait perduré jusque dans les années soixante-dix dans la recherche occidentale. Le tournant ethnographique, amorcé par les *Cultural Studies* dans les années quatre-vingt, valorisait l'étude des pratiques identitaires et remettait en question les idées nationalistes. Enfin, le déplacement de perspective initié par la *New Qing History* a remis au premier plan l'importance des recherches sur l'Asie centrale pour mieux cerner l'histoire de la dernière dynastie. Ce fait, combiné à l'ouverture des archives mandchoues, a mené à une révision du passé, un regain d'intérêt pour des points de vue jusque là marginalisés, et à un rejet définitif de la théorie d'une sinisation des Mandchous.

Dans le deuxième chapitre, nous examinerons l'évolution du concept identitaire, et comment du concept de groupe ethnique, on est passé à la notion d'identité ethnique, puis à la théorie de race et de conscience raciale. Enfin, nous nous pencherons sur le rôle joué par ces différentes théories dans les constructions identitaires parallèles des Mandchous et des Chinois *han*.

¹³⁸ Rawski, *op.cit.*, p. 231-38.

Chapitre 2 :

Les constructions identitaires

Évolution du concept identitaire

Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, les études mandchoues ont suscité un regain d'intérêt dans les années quatre-vingt, grâce à l'approche ethnographique favorisée par les *Cultural Studies*. Cette orientation dans la recherche en histoire privilégiait l'étude des pratiques identitaires et remettait en question les idées nationalistes.

Étrangement, le phénomène n'était pas nouveau, tout au moins dans le domaine des études ethnologiques et anthropologiques. En effet, les spécialistes de ces champs d'étude effectuaient depuis longtemps des recherches *in situ* pour observer, dans leur milieu naturel, des groupes ethniques dont le mode de vie était menacé d'extinction.

Que l'on songe, par exemple, aux observations réalisées sur les Aïnous, peuple indigène de l'île de Hokkaido (nord du Japon et extrémité est de la Russie). Les travaux effectués par les anthropologues ont été remarqués, qu'ils aient été japonais, comme le professeur Sakuzaemon Kodama, de l'université de Hokkaido (de 1929 à 1969, surtout dans le domaine de l'anthropologie physique), ou français, à l'instar d'Arlette et André Leroi-Gourhan (de 1938 à 1939). Un missionnaire britannique leur avait ouvert la voie. En effet, le prêtre anglican John Batchelor, qui a passé soixante-quatre ans de sa vie au milieu des Aïnous (il était arrivé en 1877), s'était beaucoup intéressé à leur langue et à leur folklore. Ses publications sur une ethnie très particulière du Japon avaient certes pour origine un certain prosélytisme religieux, mais aussi un intérêt profond pour le peuple aïnou¹.

Qu'ils aient été anthropologues ou missionnaires, ces pionniers ont passé des années à observer les coutumes de groupes particuliers, à noter ce qu'ils percevaient comme spécifique à un groupe donné, à apprendre leur langue et leurs coutumes, afin de pouvoir témoigner de ce qui était propre à leur *ethnos*, ou groupe ethnique. Et c'est un travail similaire, réalisé au début du XX^e siècle chez des peuples toungouses et mandchous du nord-est de la Chine ainsi qu'en Mandchourie par un ethnologue russe, S.M. Shirokogoroff,

¹ Le père Batchelor a écrit une grammaire aïnou, ainsi qu'un dictionnaire trilingue aïnou-anglais-japonais et de nombreux récits folkloriques.

qui a été redécouvert par les historiens des Qing, et en tout premier lieu, par Pamela K. Crossley.

Étude de cas : les Mandchous

Sergei Mikhailovich Shirokogorov (Shirokogoroff) (1889-1939), né en Russie centrale, éduqué dans un milieu privilégié, avait poursuivi ses études d'archéologie à Paris pendant quatre ans. Dès 1910, sa carrière le mena à l'université de St Petersburg et à l'Académie impériale des sciences. Il organisa de nombreuses expéditions dans différentes parties de la Sibérie et du nord-est de la Chine, entre 1912 et 1917, dans le but d'effectuer des relevés ethnologiques, archéologiques et linguistiques. Après la Révolution d'Octobre en Russie, il assuma la direction du département d'anthropologie à l'université d'Extrême-Orient de Vladivostok (1918-1922), puis émigra en Chine, où il enseigna dans un certain nombre d'universités, dont celles de Furen et Qinghua, à Beijing, tout en continuant ses recherches au sud et au nord-est de la Chine. Reconnu comme le grand spécialiste des Études toungouses, Shirokogoroff ne craignait pas non plus de prendre position, exprimant par exemple son opposition aux politiques linguistiques engagées par le nouvel État soviétique dans les années vingt envers les peuples toungouses².

Lors de ses nombreuses expéditions ethnographiques dans le sud de la Mandchourie (*Dongbei*), Shirokogoroff avait eu l'intention d'étudier les Toungouses, mais aussi les Mandchous de cette région, dont il estimait la culture mieux préservée et plus pure qu'à Beijing, par exemple, où il avait pu observer qu'ils avaient plus ou moins oublié leur langue, à l'exception peut-être de quelques érudits.

Le phénomène n'était pas nouveau, particulièrement dans les grandes villes, puisque déjà à l'époque de Qianlong, il avait été jugé nécessaire de prendre des mesures très strictes pour préserver non seulement la langue, mais aussi les autres marqueurs identitaires. De plus, il était clair que les Mandchous urbains, et en particulier ceux de Beijing, avaient un contact beaucoup plus direct avec la culture chinoise, et qu'ils l'appréciaient. Comme nous l'avons déjà mentionné à la fin du premier chapitre, ils étaient friands de romans chinois, traduits ou non. N'oublions pas non plus qu'au moment de la première visite de Shirokogoroff à Beijing, la révolution chinoise venait juste de se terminer. Le véritable génocide mené contre les Mandchous avait certes été moins

² S.M. Shirokogoroff, « Tungus Literary Language ». Introductory Notes by Inoue Koichi (Chubu University, Kasugai), *Asian Folklore Studies*, Volume 50, 1991, p. 35-39. (En ligne) <http://www.nanzan-u.ac.jp/SHUBUNKEN/publications/afs/pdf/a831.pdf>

prononcé dans la capitale, là où le contrôle des révolutionnaires était plus faible, et le pouvoir de Yuan Shikai plus affirmé, mais l'écho de ce qui s'était produit ailleurs, notamment les massacres de Xi'an, Taiyuan et Nanjing, était parvenu jusqu'à Beijing. Beaucoup de Mandchous n'avaient ni le goût, ni les moyens, de retourner vivre en Mandchourie, terre de leurs ancêtres, certes, mais qu'ils ne connaissaient pas. Beaucoup ont préféré se montrer discrets, choisissant de se faire oublier, et surtout, de ne jamais parler mandchou en public, ni même d'admettre qu'ils comprenaient cette langue. Comme Crossley l'a si bien démontré, ils étaient, pour la plupart, acculturés, et méfiants. Leur survie dépendait de leur aptitude à ne pas attirer l'attention, à se fondre dans la masse populaire³. De plus, les effets de l'appauvrissement presque généralisé des Mandchous, et l'autorisation enfin accordée (réformes Xinzheng, après la révolte des Boxers) d'exercer d'autres professions que le métier militaire, avaient accéléré leur insertion dans la vie chinoise civile, et inévitablement, leur acculturation. Cet état de fait était beaucoup moins prononcé dans les garnisons mandchoues au centre du pays, organisations auxquelles Shirokogoroff ne semble pas avoir eu accès, bien qu'elles n'aient été dissoutes qu'en 1928. Il lui semblait aussi que beaucoup de changements étaient survenus dans leurs institutions sociales, leurs coutumes, leurs rites et leur culture technique. À ses yeux, bien souvent, ils semblaient avoir honte d'être Mandchous⁴.

Il peut être utile de rappeler que cette étude avait été effectuée quelques années après la révolte des Boxers (Yihetuan) de 1900, au cours de laquelle presque toute la population mandchoue s'était réfugiée plus au sud, pour retrouver leurs maisons brûlées et tous leurs animaux volés à leur retour, oeuvre des Cosaques. Mais pour eux, le plus grave avait été la perte de ce qu'ils considéraient comme le plus précieux de leurs biens, la liste de leurs clans, véritable filière généalogique et épine dorsale de leur structure sociale. Enfin, la Révolution chinoise de 1911 et ses excès à l'égard des Mandchous avait laissé ses traces, d'où le choix de « garder un profil bas », ce que Shirokogoroff a pu interpréter comme une « honte d'être Mandchous ».

Le matériel recueilli sur les Mandchous était si abondant, et les conclusions de Shirokogoroff si surprenantes, que l'anthropologue décida de rédiger un rapport séparé pour les Mandchous de la région de Aigun, sur les rives du fleuve Heilongjiang (fleuve

³ Crossley, *Orphan Warriors...*, p. 204.

⁴ S.M. Shirokogoroff, *Social Organization of the Manchus*, Shanghai, Royal Asiatic Society (North China Branch), 1924. Reprinted from an original copy in the collections of the Newark Public Library. First AMS edition published in 1973. New York, AMS Press Inc., p. 1-2.

Amour). Malgré ses réticences initiales (Shirokogoroff étant d'avis que l'étude des Mandchous devrait être faite par des sinologues avertis), la partie « ethnographique » de son enquête relevait certainement de son champ d'expertise.

Les Mandchous, parmi lesquels il avait séjourné plusieurs mois, descendaient des membres d'une colonie militaire, envoyés là avec leurs familles et leurs animaux à l'époque de l'empereur Kangxi. La région de la rivière Sungari (*Sunghua Jiang*) étant constamment en butte aux attaques des Cosaques, ils étaient chargés de défendre la frontière et de protéger l'Empire. Devenus colons, eux et leurs descendants avaient cultivé la terre et perdu leurs caractéristiques militaires, effectuant du commerce avec les tribus locales (chevreuils et animaux à fourrure), et ce, pratiquement jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, moment où l'émigration chinoise fut autorisée dans la région.

Le rapport du professeur Shirokogoroff, rédigé en 1923, faisait état de la difficulté d'étudier la culture originale des Mandchous. Certes, les structures militaires et administratives étaient bien connues, grâce aux textes écrits, tant en chinois qu'en mandchou, mais leur organisation sociale était un domaine beaucoup plus vague, car, selon les mots même de Shirokogoroff⁵ :

In the eyes of a superficial observer this organization had no practical importance, for the Manchus it did not need to be explained and the Chinese deemed it unworthy of note, the "Barbarous" institutions were absolutely uninteresting and unintelligible because of lack of knowledge of the Manchu tongue.

Ainsi, l'anthropologue russe relevait déjà la pertinence de connaître la langue mandchoue pour pouvoir étudier en profondeur le fonctionnement de ce groupe social particulier.... Il terminait son rapport en affirmant qu'il serait utile, tant aux historiens qu'aux sociologues et aux politiciens, cette étude « pouvant clarifier les idées nationalistes actuelles (on était en 1923), et la possibilité pour les Mandchous d'être considérés comme une nation ne devrait pas être négligée »⁶.

Ce compte-rendu d'une étude qui s'était étalée sur plusieurs années était particulièrement important, dans ce sens que Shirokogoroff y exposait sa théorie de ce qu'il nommait un « ethnos », un groupe de personnes de la même race ou nationalité, partageant une culture distincte.

⁵ *Ibid.*, p. 6

⁶ Shirokogoroff, *loc. cit.*, p. 7.

Pour lui, le concept formait un tout, et relevait d'un équilibre conscient entre ce groupe et les différentes formes de son environnement, qu'elles soient naturelles, culturelles, sociales ou relevant de sa conscience sociale⁷. C'est ce que l'on nomme actuellement « groupe ethnique ».

Quelles étaient les particularités du groupe ethnique mandchou étudié? Il s'agissait d'une formation constituée, vivant dans la même aire géographique (région de Aigun, au nord-est de la Chine) et partageant les mêmes organisations sociales, culturelles et religieuses. Sur le plan religieux, ils étaient liés aux mêmes ancêtres par la voie patrilinéaire, au même clan, et le chamanisme formait le lien principal avec les esprits ancestraux. Les relations de filiation étaient répertoriées dans les dix tables d'un livre du clan, où étaient également codifiés les interdits et les obligations, notamment certains tabous au niveau du mariage, par exemple.

Au niveau culturel, Shirokogoroff avait pu observer le fonctionnement du clan, notant la réunion annuelle obligatoire, et séparée, pour les hommes et les femmes, suivie de l'élection éventuelle d'un chef chargé d'arbitrer les différends et de régler les principaux problèmes du clan. De façon très intéressante, l'anthropologue avait relevé le rôle important des femmes, et de leur parenté mâle, dans leur propre juridiction, écho d'anciennes structures sociales héritées des peuples de la steppe.

Le chercheur n'avait pu manquer de constater que ce groupe ethnique, malheureusement, adoptait de plus en plus les institutions sociales chinoises, oubliait peu à peu sa langue et, de façon croissante, abandonnait les fonctions autrefois dévolues au clan, pour s'en remettre à l'État. Il concluait que cette entité ethnique avait perdu son équilibre culturel et se trouvait en état de dégénérescence⁸.

Plusieurs chercheurs de la fin du XX^{ème} siècle ont cité l'importance de l'approche de Shirokogoroff, et la plupart en ont reconnu la valeur, notamment en raison de la pénurie de matériel relatif aux structures sociales des Mandchous en tant que groupe ethnique. Tout en émettant quelques réserves (il n'avait pas eu accès aux archives des Qing), la pionnière des études sur les Mandchous, Pamela K. Crossley, a reconnu la pertinence des

⁷ A.M. Kuznetsov, « Ethnos Theory of S.M. Shirokogoroff and Some Problems of Ethnoarchaeology ». World Archaeological Congress, 5-8 Sept. 2007, Lodz University. (En ligne) http://www.worldarchaeologicalcongress.org/site/invisibility_abstracts.php (page consultée le 07 mai 2008).

⁸ Shirokogoroff, *op. cit.*, p. 153-55.

observations de Shirokogoroff, et en particulier, le caractère unique et symbolique du « clan » chez les Qing :

*The clan cannot exist without a name and this is an important character of the clan*⁹.

Comme nous l'avons déjà signalé, l'étude des pratiques identitaires, depuis longtemps familières aux anthropologues et aux ethnologues, a été reprise par les historiens sinologues, et c'est à travers le prisme des différentes écoles de pensée que nous allons tout d'abord nous pencher sur le développement identitaire mandchou, avant de nous intéresser à la construction identitaire chinoise.

2.1 Construction identitaire mandchoue.

Il est maintenant admis que le discours ethnique a joué un rôle de premier plan dans la vision de gouvernance impériale de la dynastie Qing. Mais il a aussi contribué à une prise de conscience identitaire au sein des populations mandchoues, conséquence lointaine de décisions politiques prises des décennies plus tôt.

Les relations des Mandchous avec la Chine et la culture chinoise, aussi bien qu'avec les peuples non *han* qu'ils gouvernaient, reposaient en grande partie sur un discours ethnique qui se voulait inclusif, universel, mais « compartimenté ». Les recherches les plus récentes redécouvrent l'Empire mandchou à la fois comme chinois, mais également comme une entité géopolitique bien ancrée à l'Asie centrale.

Les notions de « sentiment identitaire » ou même « d'ethnicité » sont difficiles à définir de par leur nature et leur caractère changeants. Ainsi, pour Benedict Anderson, le sentiment identitaire requerrait un véritable travail de construction, en lien étroit avec le pouvoir, quel qu'il soit¹⁰. L'identité d'un groupe, comme celle d'un individu, se construisait et s'étoffait grâce au sentiment d'avoir un certain nombre de points communs, de viser un même but. Il se renforçait par le partage des mêmes épreuves.

⁹ *Ibid.*, p. 31, cité par Crossley, *Orphan Warriors...*, p. 36.

¹⁰ Benedict Anderson : professeur émérite à l'Université Cornwell (International Studies). Né à Kunming (Chine) en 1936, il est reconnu comme le grand spécialiste de l'histoire et des politiques de l'Indonésie au XX^e siècle, ainsi que des conflits en Asie du Sud-Est (Cambodge, Vietnam, Chine) à la fin des années soixante-dix. Dans son livre clé, « *Imagined Communities* » (1983), il a analysé l'importance des politiques nationalistes et leurs liens avec le marxisme.

Euan Hague, « Benedict Anderson ». (En ligne)

http://www.sagepub.co.uk/upm-data/9613_020037ch1and2.pdf (Page consultée en février 2007)

Dans ce deuxième chapitre, nous nous proposons d'étudier les grandes lignes de la construction identitaire en Chine et de ses liens avec le pouvoir. Nous suivrons d'abord les différentes phases de son développement chez les Mandchous, débutant par une volonté politique de conquête du pouvoir au XVII^e siècle, suivi de la nécessité de préserver l'héritage de la conquête par un renforcement des pratiques identitaires et une emphase sur la généalogie au XVIII^e siècle. Enfin, nous verrons comment les difficultés énormes traversées par la Chine au XIX^e siècle ont pu servir, en même temps, d'épreuve du feu pour les Mandchous, dans le sens qu'ils ont véritablement intériorisé cette identité qui leur avait été imposée par l'histoire. Ils l'ont alors faite leur. Parallèlement, ces épreuves ont agi comme un révélateur pour le nationalisme chinois naissant.

La deuxième partie de ce chapitre nous permettra de suivre le développement de la construction identitaire chinoise, alimentée à la fois par les idées venues de l'Occident, le déclin du pouvoir central mandchou et son incapacité à faire face aux crises successives, mais surtout, par la conviction des révolutionnaires que le seul moyen de sortir la Chine d'une situation catastrophique était de rallier tous les descendants de la « race jaune », les Han, et de se débarrasser des « ennemis de l'intérieur », les Mandchous.

a) Le discours ethnique comme outil du pouvoir.

Les travaux des grands spécialistes des Mandchous révèlent que l'identité ethnique mandchoue a été créée de toutes pièces dans un but politique, et ce, dès le XVI^e siècle.

En effet, c'est sous l'impulsion d'un chef jürchen brillant, Nurhachi, qu'un certain nombre de tribus jürchen sédentarisées du nord-est de la Chine ont été regroupées en une puissante fédération, une quarantaine d'années avant la conquête de l'Empire des Ming¹¹. La prise du pouvoir en Chine, but ultime de Nurhachi, fut précédée par la mise en place d'un certain nombre de structures, telles que la création d'une écriture mandchoue à partir de l'alphabet mongol (1599) et l'établissement d'un lien, presque plus mythique que biologique, avec d'autres Jürchen, les fondateurs de la dynastie des Jin. Les Jürchen restés

¹¹ Pamela K. Crossley, « Manzhou Yuanliu Kao and the Formalization of the Manchu Heritage », *Journal of Asian Studies* 46 (4), 1987, p. 768.

nomades dans les régions montagneuses le long de la rivière Yalu se targuaient d'avoir hérité quelque peu de la gloire ancienne de cette parenté éloignée (XII^e siècle)¹².

Le mythe des origines divines de Nurhachi et le récit de ses hauts faits, légende invérifiable sur le plan historique, lui conférèrent une autorité indiscutable sur les Jürchen, dont la principale source de revenus était la chasse. Leurs activités économiques les mirent de plus en plus en contact avec Chinois et Coréens, avec lesquels ils pratiquaient des échanges de type tributaire, tels que chevaux, fourrures ou ginseng, qu'ils troquaient contre de la soie, du thé ou des instruments aratoires.

Le début du XVII^e siècle fut marqué par la convergence de deux phénomènes à peu près concomitants, soit le développement des chasseurs jürchen en une société redoutable à caractère de plus en plus militaire, d'une part, en même temps que se produisait un affaiblissement marqué de l'autorité centrale de la dynastie Ming, d'autre part. Le prestige de Nurhachi ne fit que croître après l'unification des Jürchen et le transfert de sa capitale à Moukden (aujourd'hui Shenyang, au Liaoning). Les grandes battues (ou *aba*) organisées annuellement requéraient une parfaite coordination et une discipline très stricte des compagnies formées pour l'occasion, ou *niru*, qui par la suite prirent le nom de Bannières. Elles finirent par ne plus être démobilisées après la chasse, devenant de plus en plus institutionnalisées, sous l'autorité de leurs capitaines, qui en vinrent à personnaliser le système des Bannières.

Ces peuples nomades, tout juste sédentarisés, et non chinois, partageaient un certain nombre de caractéristiques, qu'il s'agisse de traits culturels comme la pratique du chamanisme et la maîtrise des arts guerriers, les activités vivrières similaires, pratiquées dans les mêmes zones géographiques, mais aussi la crémation des morts et une grande liberté accordée aux femmes. Ces traits culturels communs les ont amenés à partager un certain nombre d'intérêts stratégiques.

Lorsqu'il avait mis l'emphasis sur le passé brillant des Jin, modèle de la tradition jürchen, Nurhachi avait annoncé sa détermination de restaurer cette gloire ancienne, faisant le lien entre le présent (la fédération des Jürchen Jianzhou)¹³ et le passé (la dynastie des

¹² Jing-shen Tao, *The Jurchen in Twelfth-Century China : A Study of Sinicization*, Seattle, University of Washington Press, 1977, p.121, 153-54.,

¹³ Jürchen Jianzhou, du nom d'une ancienne commanderie Ming, le long du cours inférieur de la rivière Sungari, près de la frontière coréenne.
D'après Mark C. Elliott, *The Manchu Way*..., p. 48-49.

Jin). C'est la réorganisation des tribus jürchen en fédération qui devait l'aider à remplir cette mission¹⁴.

Les groupes qui avaient joint volontairement Nurhachi conservèrent leurs structures lignagères et villageoises d'origine, mais les autres furent divisés et répartis. Les Bannières acquirent peu à peu un poids politique et économique, puisque des lopins de terre furent attribués à chaque soldat. Une étape importante dans les visées impériales de Nurhachi fut franchie lorsqu'il se proclama « Khan glorieux des Jürchen » et fonda la dynastie des Jin postérieurs en 1616.

Après sa mort (1626), son fils, Hong Taiji, remplaça le nom de « Jürchen » par celui de « Mandchous » (1635), afin de reconnaître que les peuples sous ses ordres étaient une entité entièrement nouvelle¹⁵. C'est lui qui leur attribua le même mythe de création que celui de son clan, les Aisin Gioro, à savoir l'origine céleste du premier aïeul, les liens privilégiés qu'ils entretenaient avec certains lieux mythiques (les Monts Changbai, à la frontière de la Corée) et un totem commun, celui du corbeau. Enfin, il insista sur le rôle, à la fois légendaire et historique, joué par certains ancêtres dans l'unification et l'accroissement de la population mandchoue. Que ces mythes n'aient été rien de plus que cela, n'était pas vraiment important en soi, car ce qui comptait, c'était que les Mandchous y croyaient. Ces légendes renforçaient l'idée d'une origine ancienne, et noble, de la famille Aisin Gioro, dynastie officiellement liée au territoire revendiqué¹⁶.

Poursuivant les visées de son père, Hong Taiji substitua le titre de « Khan des Jin postérieurs », par celui « d'Empereur des grands Qing » (1636), ou « purs », titre dont le choix témoignait de la mission historique qu'il poursuivait, soit de « purifier la Chine de l'héritage décadent des Ming, de leurs institutions et de leur culture »¹⁷. C'est lui qui centralisa vraiment le pouvoir et utilisa les Huit Bannières dans un but à la fois d'intégration nationale et de ségrégation ethnique, véritable creuset d'une nouvelle identité mandchoue et la création d'un nouvel État pluriethnique, l'État Qing.

¹⁴ Shelley Rigger, « Voices of Manchu Identity, 1635-1935 », in *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontier*. Stevan Harrell, Seattle and London, University of Washington Press, 1995, p. 187-88.

¹⁵ Mandchou (*Manju*, dans la langue mandchoue) : deux des principales théories concernant le choix de ce nom veulent que, phonétiquement, il soit similaire au terme mandchou signifiant « courage »; une autre version y voit plutôt un lien avec le bodhisattva *Manjusri*, le bodhisattva de la Sagesse, dont Nurhachi prétendait être l'incarnation. (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/Huang_Taiji

¹⁶ Elliott, *op. cit.*, p. 47

¹⁷ Robert B. Oxnam, *Ruling from Horseback: Manchu Politics in the Oboi Regency (1661-1669)*. Chicago, University of Chicago Press, 1975, p. 35.

La construction de cette identité mandchoue mettait donc l'emphasis, à la fois sur l'histoire, plus ou moins mêlée de mythe, à la généalogie des anciennes lignes tribales, et à la géographie. En même temps, on insistait sur la culture qui unissait les nations jürchen, coréennes et mongoles, comme la langue, le code vestimentaire et le genre de vie : les intérêts politiques de cette opération étaient tout à fait évidents.

Cependant, en imposant le nom « Mandchou », Nurhachi prenait ses distances avec les Jürchen, loyaux sujets des Ming pendant des siècles, tout en occultant les différences politiques qui existaient entre les peuples variés constituant la population des Bannières.

Cette nouvelle identité était également un indice de l'importance qu'allait prendre l'aspect ethnique dans les plans ambitieux de Hong Taiji. Ainsi, la ségrégation légale et ethnique des différents statuts à l'intérieur des Bannières fut maintenue tout au long du règne des Qing, et institutionnalisée avec la formation des Bannières chinoises et mongoles (1635). La parité ne fut d'ailleurs jamais totale entre les Bannières, les Mandchous et les Mongols ayant bien plus de similitudes entre eux, qu'avec les *Han*. Les Bannières chinoises, bien que vitales pour vaincre les armées des Ming et prendre le pouvoir en Chine (1644), ne jouirent jamais, au même degré, des privilèges dévolus aux autres Bannières. Certes, ils savaient couler la fonte, fabriquer des canons et se servir de mousquets; leur connaissance du chinois et leur statut de soldats des Bannières en faisaient des intermédiaires utiles et naturels, plus fiables que les civils pendant les années de transition. Mais des préjugés bien enracinés, tenaces, empêchaient de faire une confiance totale à ces alliés tardifs, et ils furent toujours un peu les « parents pauvres » des Mandchous. D'ailleurs, quand la situation économique et financière de la Chine au XIX^{ème} siècle obligea l'État à procéder à une certaine restructuration, ce sont les bannières chinoises qui, les premières, furent rendues à la vie civile. Apparemment, ces anciens soldats, et leurs familles, seraient beaucoup plus « aptes à se débrouiller dans la société civile chinoise que les autres soldats mandchous ». Qu'ils n'aient jamais exercé d'autre profession que le métier militaire ne semble pas avoir été pris en considération.

La période qui suivit immédiatement la conquête vit la consolidation du pouvoir mandchou sur la Chine, sous la régence de Dorgon et Oboi (*Oboi shezheng*). L'identité mandchoue de cette époque était clairement liée à l'expérience de la conquête. Bien que les institutions civiles chinoises aient été sagement conservées par Hong Taiji, ce sont les militaires mandchous qui définissaient tous les aspects de la gouvernance. Les premiers dirigeants mandchous ont réussi à maintenir un équilibre délicat entre l'administration

chinoise et les institutions héritées du Nord-Est, les deux principales étant le Conseil de Délibération¹⁸ (*Yizhengwang dachen huiyi*) et le Bureau des questions frontalières, le *Lifan Yuan*¹⁹.

Le maintien des structures administratives chinoises permettait à l'empereur mandchou de se réclamer d'une légitimité néo-confucéenne, alors que la mise en place du système de garnisons mandchoues, à la fois dans la capitale et tout le long des grands axes fluviaux et côtiers (d'abord sur une base temporaire) assurait et symbolisait le pouvoir central.

Sites d'intégration et d'aliénation, les villes mandchoues étaient tout à la fois des bastions militaires et des centres administratifs, mais aussi des ghettos ethniques, offrant une solution au dilemme d'un gouvernement par un groupe minoritaire. Leur matérialisation physique, immédiatement après la conquête, que ce soit sous forme de divisions *intra-muros*, comme à Beijing, ou de constructions adjacentes et séparées, démontrait clairement qu'elles faisaient partie d'une stratégie prédéterminée d'occupation du territoire par les Mandchous.

La mise en place ne fut pas nécessairement harmonieuse, en particulier dans la capitale. Après l'emménagement des Huit Bannières selon une disposition en tous points semblable à celle d'un campement de chasse autour de la Cité interdite, pour des raisons de sécurité, il apparut rapidement que la cohabitation avec la population chinoise n'était pas viable.

Que ce soit à cause de la barrière de la langue, ou de la crainte que les Mandchous inspiraient, les occasions de friction ne manquaient pas, et les incidents ethniques se multipliaient. Il fut donc rapidement décidé de procéder à la partition de la ville, et la population chinoise fut expulsée, repoussée à l'extérieur (1648). Aux problèmes relationnels se sont ajoutées des raisons « prophylactiques », dirons-nous. En effet, et cet aspect a été longtemps négligé dans l'histoire chinoise, les populations non natives de Chine, et en particulier, les Mandchous et les Mongols, n'avaient aucune immunité contre la variole, endémique en Chine à cette époque. Dirions-nous que la variole a joué un rôle

¹⁸ Conseil de Délibération (*Yizhengwang dachen huiyi*): organisation typiquement mandchoue, basée sur la prise de décisions communautaires des chefs de Bannières sous Nurhachi. (Source : Rigger, *op. cit.*, p. 192).

¹⁹ Lifan Yuan : organisme fondé par Nurhachi (1638) pour s'occuper des relations étrangères avec les Mongols, les Dzungars, les Russes et autres nations frontalières de la Chine. Exclusivement composé de Mandchous et de Mongols, dont la tâche principale consistait à maintenir des relations harmonieuses avec les pays situés au nord-ouest de la Chine, lieu de nombreuses invasions antérieures. (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/Lifan_yuan (Page consultée en février 2009).

dans la conquête de la Chine? Les Mandchous connaissaient la maladie et sa contagiosité, plusieurs membres de la famille impériale en étaient morts, et le moindre signe d'infection (ou même de maladie de peau, à l'extrême) causait une véritable panique dans cette population. Il est vrai que les peuples du Nord n'avaient jamais été exposés auparavant, et n'avaient donc pas développé d'anticorps. Anciens nomades, issus de régions dont les conditions climatiques les avaient protégés jusque là, ils avaient bien constaté que l'augmentation des cas de variole dans leur population était en lien direct avec une plus haute incidence de contacts avec les Chinois, et de plus, que le taux de mortalité était beaucoup plus élevé chez les nomades. Apparemment, les Chinois pratiquaient une forme d'inoculation depuis le X^e siècle, et, de façon plus efficace, avaient mis au point un système d'immunothérapie au XVI^e siècle. Cette méthode supposait une exposition au virus de la variole dès l'enfance²⁰. Les contacts se multipliant sur une large bande frontière entre peuples du Nord-Est et Chinois, cette zone était devenue un véritable foyer de contagion à la fin des Ming.

La crainte de la variole était si grande chez les Mandchous, et en particulier, chez les dirigeants, qu'ils avaient mis sur pied un Bureau d'investigation de la variole (*Qing chu de bidou yu chadou zhidu*), et ce, dès 1622, donc avant la conquête de la Chine.

Fait unique dans l'histoire chinoise, les travaux de ce Bureau se sont poursuivis bien après l'installation des Mandchous au pouvoir. Toute une série de mesures avaient été mises en place, telles que la déclaration obligatoire de la maladie et l'isolement immédiat du malade; le non-respect de ces règles était sévèrement puni, un contrôle très strict était exercé dans la capitale et des lieux d'isolement avaient été déterminés. Curieusement, en cas d'épidémie, les Mandchous isolaient les membres de la famille impériale qui n'avaient pas encore été atteints, au lieu d'isoler les contagieux de leur entourage... Comble de l'ironie, et de la malchance, l'empereur Shunzhi, qui se réfugiait dans la partie sécurisée de ses appartements à chaque alerte, est mort de la variole. Inévitablement, cette paranoïa avait gagné toute la famille impériale.

²⁰ Chia-feng Chang (Jiafeng Zhang), « Disease and Its Impact on Politics, Diplomacy, and the Military: The Case of Smallpox and the Manchus, 1613-1795 », *Journal of the History of Medicine*, Vol. 57 (April 2002), p. 177-79. (En ligne) http://muse.jhu.edu/journals/journal_of_the_history_of_medicine_and_allied_science/ (Page consultée en décembre 2008).

Il avait cependant décrété que parmi ses héritiers, seuls ceux qui avaient déjà eu la maladie pourraient prétendre au trône, raison principale du choix de l'empereur Kangxi²¹.

Les Chinois avaient développé différentes méthodes de soin avant la conquête, mais il y a peu de chances qu'ils aient partagé cette connaissance avec leurs envahisseurs, d'autant moins qu'ils avaient remarqué la sensibilité des Mandchous à la contagion.

Les Mandchous étaient donc parfaitement informés des risques élevés, en particulier pour la dynastie elle-même, et ce, bien avant leur arrivée en Chine. D'où le choix de ne mettre à la tête des armées que des officiers qui avaient survécu à la maladie, et étaient donc immunisés à vie, comme ils avaient pu le constater depuis longtemps²².

Cette première partie de la construction identitaire mandchoue met en évidence plusieurs facteurs, tels que la difficulté de cerner la notion « d'identité ethnique », son caractère à la fois inné (appartenance à une société donnée, partage d'un même lieu d'origine) et construit (attribution d'un nom, d'une écriture, de structures sociales particulières). De plus, elle fait ressortir l'utilisation du facteur ethnique dans un but à la fois militaire et politique. Et que dire de la constance du but poursuivi, la conquête de l'empire chinois ayant joué le rôle d'un véritable fil conducteur, reliant les volontés des chefs mandchous successifs et de leurs successeurs?

La notion de filiation, d'hérédité a, de la même façon, joué un rôle essentiel dans la construction de la légende familiale et dynastique des Aisin Gioro, les liant tout à la fois à des origines empreintes de ces mythes dont on fait les légendes, et à un passé lointain et glorieux, plus historique, celui de la dynastie Jin.

On ne peut manquer de remarquer, surtout, l'aspect visionnaire de la pensée de Nurhachi, qui semble avoir été doué d'un authentique sens de l'histoire. N'a-t-il pas pressenti que son armée, dépareillée et infiniment inférieure en nombre, ne pourrait s'emparer du pouvoir que par la combinaison de plusieurs facteurs, assez proches des techniques de chasse d'ailleurs? Et, comme à la chasse, il a su profiter de la faiblesse de la Chine des Ming, pour se saisir d'une proie enfin à sa portée.

Que dire de la constitution d'unités militaires redoutables, et mobiles, de la séclusion de ces corps d'élite du reste de la population (autant pour les protéger de la

²¹ *Ibid.*, p. 179-82.

²² Cette particularité est à l'origine des expressions de « corps crus » (*shengshen*) et de « corps cuits » (*shoushen*), attribuées aux populations immunisées ou non, et par extension, aux populations chinoises ou « barbares ». Pour les Mandchous, la variole était une force potentiellement mortelle, mais qui pouvait aussi « faire mûrir » le corps, une sorte de rite de passage.
Ibid., p. 185.

maladie ou de la vindicte populaire), que pour inspirer, et maintenir, la crainte chez ses sujets? Cette technique de contrôle s'est révélée plutôt efficace, pendant les premières décennies du règne des Qing, tout au moins.

b) Le discours ethnique dans la préservation de l'héritage mandchou

Les travaux des grands spécialistes des Qing, notamment ceux de Crossley, Rhoads et Elliott, ont éclairé d'un jour nouveau le rôle joué par les Bannières mandchoues dans la consolidation de l'autorité impériale, le renforcement du pouvoir et de la légitimité dynastique. Le maintien d'une vie en vase clos, qui était celle des soldats des Bannières et de leurs familles, véritables « esclaves militaires à vie », ou presque (ils étaient de service de quinze à soixante ans), reflétait les buts poursuivis par les premiers empereurs Qing de préserver l'intégrité culturelle mandchoue et de maintenir un sentiment de crainte dans la population chinoise. En tant que force militaire permanente, base de la dynastie, il importait d'entretenir un esprit de corps parmi les soldats, et, afin que perdurent les différences entre conquérants et conquis, de « séquestrer » les populations des Bannières (*qiren*), les garder comme mécanisme de contrôle²³.

Certes, les hommes des Bannières jouissaient d'un grand nombre de privilèges en échange de leur loyauté et d'une vie consacrée au service de l'Empereur. Ainsi, l'État prenait soin d'eux, et de leurs dépendants, jusqu'à leur mort, tant en allocations d'argent que d'équipement, ou même de terres (saisies des Chinois, et non taxables). Cependant, les revenus de location de ces terres à des Chinois furent vite taris, les Mandchous se montrant souvent de piètres gestionnaires, ou à cause de la malhonnêteté de leurs tenanciers et, parfois, de leur propre injustice envers les serfs. En conséquence, les gens des Bannières, appauvris, durent de plus en plus compter sur les subsides de l'État pour vivre.

Leur premier devoir, en tant qu'hommes de guerre, était de se tenir prêts au combat, de s'exercer constamment. Avant que les Qing réussissent à se rendre maîtres du pays tout entier, les Bannières ont été sur un pied d'alerte constant, que ce soit pour mater la rébellion des Trois Feudataires dans le Sud, ou pour mener à bien les campagnes contre les Dzoungares (*Zhunga'er*) au Nord²⁴.

²³ Elliott, *op. cit.*, p. 175.

²⁴ Dzengseo (Zeng-shou), *The Diary of a Manchu Soldier in seventeenth-century China*, « My Service in the Army ». Introduction, translation and notes by Nicola Di Cosmo, USA and Canada, Routledge, p. 1-4.

Cependant, comme il leur était interdit d'exercer une autre profession que le métier militaire (tout au moins au début), à mesure que le pays était pacifié, le risque était grand de se laisser aller. Pour maintenir leur adresse militaire, ils étaient tenus de participer à des manœuvres où se mesuraient leurs talents d'archers équestres, ou à des exercices paramilitaires, dont le plus important était la chasse.

La formation initiale des Bannières mandchoues, émanant à la fois d'un regroupement par affinités diverses, d'un processus d'intégration politique et d'une identification culturelle, présentait certainement un aspect conventionnel, voire même artificiel, sur le plan ethnique tout au moins.

Définie par l'utilisation d'une langue commune, le mandchou, le partage des mêmes croyances religieuses, le chamanisme, et la pratique d'arts traditionnels de la guerre, comme l'archerie montée, cette identité ethnique commença sérieusement à se « diluer », à s'émousser avec le temps. Les changements culturels, économiques et sociaux en Chine affectèrent suffisamment les Bannières au dix-huitième siècle pour inquiéter le pouvoir, au point où l'empereur Qianlong décida de prendre des mesures draconiennes pour renforcer les pratiques identitaires.

Afin d'enrayer la perte graduelle et généralisée de la maîtrise du mandchou, il ordonna une intensification des cours de langue, un accroissement des publications de littérature mandchoue, y compris l'édition de dictionnaires. Des examens périodiques furent prévus, présidés par l'empereur lui-même dans le cas des princes impériaux et des officiers supérieurs. En ce qui concerne les princes, rappelons que la validité de leurs prétentions au trône dépendait, en partie, de leur succès à ces épreuves, le plus brillant, le plus compétent étant choisi, le jour venu, pour monter sur le trône.

Malgré un entraînement continu, la pratique des exercices militaires traditionnels laissait beaucoup à désirer. Là aussi, l'empereur intervint pour remettre en vigueur, et valoriser, la maîtrise des arts guerriers, typiques des peuples du Nord-Est. Les changements survenus dans les communautés mandchoues poussèrent donc la Cour à intervenir et à prendre un certain nombre de mesures pour « gérer » l'identité mandchoue.

À l'instar des Han, on décida alors de mettre l'emphasis sur la généalogie. Cette nouvelle conception identitaire devait insister sur l'hérédité et la culture, par ordre de l'Empereur. On mit alors l'accent sur certains marqueurs identitaires, pour déterminer qui était véritablement « Mandchou » au sein des Bannières.

En effet, la population des Bannières, de plus en plus nombreuse, pesait lourd sur les finances impériales. En plus de leur famille biologique, un certain nombre de soldats mandchous avaient des esclaves, que ce soit des soldats endettés ou des paysans expropriés, qui vendaient leur force de travail à ces salariés de l'État qu'étaient les militaires des Bannières (*qiren*).

Comme tous les soldats étaient inscrits dans les registres de leurs Bannières respectives, il était facile de procéder à une nouvelle immatriculation, notamment dans le cas des *Hanjun*. Ces membres des Bannières chinoises étaient, au départ, tous natifs du Liaodong. Ils avaient servi la dynastie Ming, et leurs rangs comprenaient aussi bien ceux qui s'étaient rendus, que ceux qui avaient fait défection, voire même d'anciens prisonniers de guerre. Ils ont dû prouver qu'ils étaient liés biologiquement aux membres mandchous des Bannières de Nurgan (Jianzhou), ce territoire situé à l'est et au nord-est du Liaodong²⁵. Le processus, commencé déjà sous l'empereur Kangxi (1662-1722), se poursuivit sous le règne de son petit-fils, Qianlong (1736-1795).

Une telle opération mena à l'exclusion des membres *han* des Bannières, renversant le processus d'assimilation qui avait commencé à se produire au sein des Bannières, la dénomination de «Mandchous» (*Manzhou*) devenant plus exclusive.

En deuxième lieu, Qianlong ordonna d'effectuer une compilation de vaste envergure, appelée *Manzhou yuanliao kao* ou « Recherche sur les origines mandchoues ». Elle consistait en une codification de la généalogie et de l'histoire des clans, une standardisation de la mythologie mandchoue et des pratiques chamaniques et, enfin, à établir un lien (bien éloigné, il est vrai, mais élevé au rang de dogme officiel) entre les dynasties Jin et Qing²⁶.

On peut se demander quelles étaient les raisons profondes de tout ce remaniement. Le professeur Rigger, spécialiste des politiques de l'Asie de l'Est, qui a publié de nombreux articles sur les questions d'identité nationale dans les relations sino-taïwanaises, a avancé l'idée qu'elles étaient doubles.

Tout d'abord, à mesure que l'on s'éloignait de l'époque de la conquête, son souvenir s'estompait, et de nombreuses traditions chinoises étaient adoptées. La Cour ne pouvait plus vraiment se réclamer d'un héritage culturel spécifique. Ce deuxième point

²⁵ Pamela Crossley, « The Tong in Two Worlds : Cultural Identities in Liaodong and Nurgan During the 13th-17th Centuries ». *Ch'ing shih wen-t'i (Qing shi wenti)* 4 (9), 1983, p. 38.

²⁶ Rigger, *op. cit.*, p. 22.

amena la dynastie Qing à mettre alors l'accent, non plus sur la culture mandchoue, mais sur l'ascendance, les liens héréditaires avec Nurhachi et Hong Taiji.

On choisit donc un certain nombre d'éléments symboliques, dont les plus importants étaient les rites chamaniques, une tradition martiale (de plus en plus obsolète, d'ailleurs) et surtout, le maintien du système des Bannières mandchoues dans un rôle stéréotypé. Alors qu'au début les garnisons avaient été implantées à titre temporaire dans les secteurs « chauds » afin de maintenir l'ordre et ce, jusqu'à la stabilisation des régions, elles furent désormais affectées à vie aux quatre coins de l'empire, vers le milieu du XVIII^e siècle²⁷.

Les populations de ces enceintes fortifiées qu'étaient les garnisons mandchoues, bien qu'à l'écart de la population civile, subissaient, jusqu'à un certain point, l'influence des communautés chinoises voisines. En temps de paix, les activités militaires se relâchaient quelque peu. Beaucoup d'hommes des Bannières se sont intéressés aux arts et à la culture chinoise, et plus d'un a même étudié les classiques confucéens²⁸. Un certain nombre a pris part aux examens d'entrée dans l'administration civile et, nantis de diplômes en traduction, plusieurs ont effectivement trouvé des postes à l'extérieur de la vie militaire²⁹.

Les hommes des Bannières (*qiren*) étaient donc en contact avec le monde extérieur, et la crainte des conséquences inévitables, aux yeux de la Cour, s'est traduite par l'imposition de lois réglementant tous les aspects de leur vie, tels qu'une insistance sur la nécessité de la ségrégation, l'interdiction des mariages avec les *Han*, et l'obligation réitérée de vivre à l'intérieur des villes « tartares ».

Le véritable clivage entre Mandchous et *Han*, si l'on se pose sérieusement la question, ne pouvait plus réellement s'appliquer exclusivement à la langue ou aux coutumes du Nord-Est. Il se devait d'être basé sur la filiation, les liens héréditaires qui soudaient tous les Mandchous de façon indestructible, à la fois à l'Empereur, mais aussi à tous les membres de la communauté entre eux. La force de cette cohésion est manifeste dans la description des personnages de Lao She, restés très fiers de leur identité, malgré l'état lamentable de leur situation³⁰. À l'instar des soldats vivant frugalement en garnison aux quatre coins de l'Empire, ils continuaient à se percevoir comme les héritiers d'une

²⁷ Dzengseo (Zeng-shou), *op. cit.*, p. 22.

²⁸ Rigger, *op. cit.*, p. 204.

²⁹ Rawski, *op. cit.*, p. 296.

³⁰ Rigger, *op. cit.*, p. 206.

grande épopée, avaient conscience d'appartenir à une élite (souvent en guenilles, à la fin du règne des Qing) et se sentaient personnellement liés à l'Empereur lui-même³¹.

La volonté bien ancrée de figer la culture mandchoue dans un rôle « traditionnel » était encore plus évidente à la frontière nord-est du pays. Renversant une tendance déjà amorcée sous la régence Oboi, l'empereur Kangxi décida de fermer la frontière du Nord-Est à l'émigration chinoise (1668). La région fut donc maintenue en l'état, comme « bassin de la culture mandchoue la plus pure », véritable « réservoir » (ou réserve, avec tout ce que ce terme pourrait évoquer de péjoratif)³². Les Mandchous de ce territoire frontalier furent ainsi condamnés à être les « gardiens de la culture mandchoue », à mener une vie primitive, sans accès à l'éducation ni au développement du reste de l'État, loin de la vie réelle des Mandchous (et encore plus loin de la vie à la Cour), par ordre de l'Empereur.

Ce sont les descendants de ces Mandchous que l'anthropologue russe S.M. Shirokogoroff avait eu le loisir d'étudier de 1912 à 1918, véritables prototypes de populations mandchoues que l'on croyait éteintes³³.

Cette décision de fermer la frontière pour maintenir la pureté culturelle du Nord-Est cachait peut-être d'autres motifs, qu'ils soient d'ordre mercantile (protection du lucratif commerce du ginseng, des perles d'eau douce et des fourrures) ou peut-être politique : sans doute voulait-on éviter une répétition de l'histoire. N'était-ce pas depuis cette région que les Aisin Gioro avaient défié l'autorité des Ming, avant de les renverser et de s'emparer du pouvoir?

Force est donc de constater que la dynastie Qing a dû avoir recours à des mesures extraordinaires au niveau de ses institutions, et ce, dès le XVIII^e siècle, pour préserver sa spécificité, son caractère distinct, c'est-à-dire son identité ethnique. Cette caractéristique était particulièrement évidente au sein des Bannières mandchoues. Les militaires, que leur vie en vase clos et l'octroi d'un certain nombre d'avantages isolaient de la population civile chinoise, suscitaient bien des ressentiments. Les privilèges sociaux, économiques et légaux dont ils jouissaient (ou paraissaient jouir) nourrissaient des tensions ethniques qui ne trouvaient pas à s'exprimer au grand jour.

³¹ Crossley, *The Tong in Two Worlds...*, p. 138, 273.

³² Robert H.G. Lee, *The Manchurian Frontier in Ch'ing History*. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1970, p. 22 et 26.

³³ Comme nous l'avions mentionné au début de ce chapitre, leurs sentiments identitaires étaient assez confus, mais ils avaient gardé une grande fierté de leur statut spécial, même après 1911. Cependant, ils n'avaient qu'une compréhension plutôt vague de leur histoire. Shirokogoroff, *op. cit.*, p. 148.

Le gouvernement central n'a certes jamais cessé de promouvoir l'harmonie entre tous ses sujets, mais cette égalité de façade n'était en général qu'un mythe, en totale contradiction avec la version officielle « d'une concorde ethnique fondée sur un même traitement des peuples mandchous et *han* »³⁴. Car, quels qu'aient été les propos publics des autorités, tout séparait les deux groupes. Bien au-delà de la langue et des traitements favorables, le souvenir des déprédations et des excès causés lors de la conquête, entretenus et transmis de génération en génération, nourrissait une rancœur bien ancrée, et d'autant plus viscérale qu'elle était étouffée.

Et c'est cette hostilité latente, bien que cantonnée à quelques cercles restreints, qui prendra une ampleur inattendue avec l'arrivée des Occidentaux au XIX^e siècle, et servira de véritable révélateur, à la fois d'un sentiment identitaire mandchou renouvelé, différent, mais aussi d'une conscience identitaire chinoise montante.

c) Épreuves vécues et creuset identitaire

Les frictions se manifestaient différemment selon les milieux, que ce soit sous forme de factions politiques au niveau des élites, ou par des mesures économiques au niveau du peuple.

L'impossibilité dans laquelle se trouvaient les *Han* de s'exprimer ouvertement au sujet des traitements de faveur dont jouissaient les Mandchous les portaient à extérioriser leurs ressentiments sous une autre forme.

Par exemple, ils exploitaient souvent la naïveté des Mandchous dans leurs relations commerciales, que ce soit sur les marchés, ou sous forme de prêts usuraires. De leur côté, les Mandchous terrorisaient si souvent la population, qu'il fallut mettre en place un système de médiation, en particulier dans la région de Hangzhou, où les faits reprochés aux Mandchous étaient, en fait, assez fréquemment l'œuvre de membres des Bannières chinoises, avant leur démantèlement³⁵.

Plusieurs spécialistes des Mandchous, et en particulier Crossley, Elliott et Rigger, sont d'avis que l'expérience manchoue la plus authentique était celle vécue par les Mandchous des garnisons. Séparés à vie des unités assignées au Nord-Est, isolés de leurs voisins *han* et confinés dans leurs quartiers murés, ils ont développé la culture la plus

³⁴ Elliott, *op. cit.*, p. 212-14.

³⁵ *Ibid.*, p. 225.

particulière, différente à la fois des traditions « officielles » de la Cour, et « pures » de leurs origines³⁶.

Cette expérience de la vie en caserne a été décrite de façon extraordinaire par l'écrivain Lao She, dans son roman autobiographique *Zheng hong qi xia* (*Beneath the Red Banner*, traduit en français par *L'enfant du Nouvel an*). Aux yeux des historiens cités précédemment, ce roman inachevé décrit la réalité de l'identité mandchoue. Les faits saillants en sont les références constantes à la conquête, le sentiment d'appartenir à un groupe particulier, à une élite, et la fierté d'être mandchou, le tout contrastant de façon poignante avec la misère économique vécue par la plupart d'entre eux³⁷.

Bien sûr, de nombreuses restrictions légales pesaient sur eux, mais en outre, ils avaient le sentiment bien ancré que d'autres activités étaient indignes de soldats des Bannières impériales... En conséquence de quoi, leurs seules ressources étaient les subventions gouvernementales. Or, ces dernières diminuèrent considérablement au XIX^e siècle, voire même disparurent, quand la lutte contre les différentes révoltes (dont celle des Taiping, qui dura quatorze ans) et l'éclatement des guerres de l'Opium drainèrent considérablement les ressources financières du pouvoir central.

En plus des Bannières chinoises, depuis longtemps rendues à la vie civile, un certain nombre de Bannières mandchoues furent laissées livrées à elles-mêmes, celles que l'on qualifie généralement « d'armées orphelines » et que Crossley a si justement nommées *Orphan Warriors*.

Pourtant, la notion de leur identité ethnique continuait à dominer toute leur vie : ils se voyaient comme une élite, les héritiers d'un passé glorieux, et apparentés à la caste la plus haute du pays, la dynastie mandchoue des Qing.

Cet héritage commun, cette idée de la « Voie mandchoue », de « l'Ancienne voie », se transmettait de génération en génération, acquérant dans le processus une auréole de légende. Le soutien continu de la famille impériale, les Aisin Gioro, ajouté aux effets d'une résidence prolongée en vase clos dans les garnisons urbaines, a renforcé leur perception

³⁶ Crossley, *Orphan Warriors*..., p. 47-49.

³⁷ Lao She (Qingchun Shu), 1899-1966. Célèbre écrivain chinois d'origine mandchoue, romancier et auteur dramatique. Ses œuvres les plus connues sont *Camel Xiangzi* (*Le pousse-pousse*, 1936) et *Cha guanr* (*La maison de thé*, 1957). Très impliqué dans le monde de l'éducation, fortement inspiré par le Mouvement du 4-Mai, il fut le représentant officiel de l'ethnie mandchoue. Victime de la violence des Gardes rouges pendant la Révolution culturelle, il fut assassiné (ou poussé au suicide) en 1966. *Zheng Hong Qi Xia* (*L'enfant du Nouvel an*), œuvre inachevée, est une remarquable peinture de la société pékinoise au moment charnière de la fin de l'empire, à l'époque de la révolte des Boxers.

d'une identité à part et d'une destinée hors du commun. Les troupes des Bannières ont donc internalisé un sentiment identitaire très fort, mais aussi une loyauté sans faille, un sens d'obligation envers la dynastie mandchoue et de dévouement au service de l'Empereur³⁸.

Cependant, les spécialistes des Qing ne s'accordent pas nécessairement pour déterminer avec précision quel a été le déclencheur, la véritable prise de conscience identitaire des Mandchous, la certitude qu'ils étaient différents.

Pour Crossley, cette identité s'est forgée à travers l'épreuve du feu que fut la révolte des Taiping (*Taiping panluan*)(1850-1864). Ce qui avait commencé par une série d'accrochages entre quelques groupes du sud-est de la Chine (Hakkas et Puntis), a pris une telle ampleur, qu'elle est devenue une véritable guerre civile. L'augmentation significative de la population avait, dès l'aube du XIX^e siècle, rehaussé la valeur des terres cultivables. De plus en plus de paysans pauvres se ralliaient à diverses formes de jacqueries, véritables luttes de classes contre les plus fortunés. Après 1840, s'y ajoutèrent de nouvelles idées, dont celles de l'égalitarisme et du nationalisme. Respectivement antimandchoues et anti-classes dirigeantes, ces idées s'incarnèrent dans la révolte menée par Hong Xiuquan, chez qui les échecs répétés aux examens mandarinaux avaient déclenché une haine violente envers la culture traditionnelle chinoise (et ce, dès 1844)³⁹. Son interprétation du christianisme protestant, et sa conversion subséquente, accompagnèrent son adhésion à la « Société des Adorateurs de dieu » (*Baishangdi hui*). Le mouvement des Taiping gagna en importance, contraignant la dynastie Qing à envoyer des troupes pour essayer de les disperser. Dès 1850, la vision de Hong Xiuquan se précisa, à savoir que les Mandchous, leurs fonctionnaires et leurs armées étaient des incarnations du démon, et qu'il fallait les éliminer. Quant aux Chinois, qui vivaient sous la coupe des Mandchous depuis plus de deux cents ans, ils n'étaient qu'un peuple d'esclaves, qu'il convenait de sauver⁴⁰.

En effet, dans la cosmologie Taiping, les Mandchous étaient perçus comme des créatures de Satan, et le nouveau royaume de Dieu (*Taiping Tianguo*) sur terre ne pourrait se réaliser que lorsque les Mandchous auraient été chassés de Chine⁴¹. Rappelons que les destructions matérielles et les pertes en vies humaines causées par la révolte des Taiping furent immenses (de vingt à trente millions de morts). Les garnisons mandchoues furent

³⁸ Elliott, *op. cit.*, p. 56-63.

³⁹ Fairbank, *La grande révolution chinoise...*, p. 116-117.

⁴⁰ Jonathan D. Spence, *God's Chinese Son. The Taiping Heavenly Kingdom of Hong Xiuquan*, New York, London, W.W. Norton & Company, 1996, p. 115-16.

⁴¹ Crossley, *The Manchus...*, p. 160.

particulièrement touchées, rappelant brutalement aux populations des Bannières que leur identité ethnique les distinguait réellement de la population *han*. Le professeur Crossley estime que c'est ce cataclysme qui fut le véritable creuset de la conscience identitaire des Mandchous.

Cependant, l'ethnicité n'était pas le seul élément d'importance dans l'idéologie impériale. La construction d'un empire mandchou d'une ampleur inégalée a été marquée tant par l'importance attribuée aux Bannières mandchoues, que par un modèle de gouvernance fortement empreint de ses origines non chinoises.

Que l'on songe, par exemple, au traitement particulier attribué aux femmes mandchoues. Si, dès la prise du pouvoir, les Mandchous avaient imposé un même code vestimentaire à tous les hommes de l'empire, ils ont marqué une distinction très nette dans leur attitude envers les femmes, selon qu'elles étaient chinoises ou mandchoues.

Alors que tous les hommes étaient tenus de revêtir des tenues plus appropriées à la vie nomade, tels que le port d'une veste courte à col monté et d'une robe fendue sur le côté, ils ont surtout été contraints d'adopter la coiffure habituellement exhibée par les peuples de la steppe : cheveux rasés sur le front, et tressés en une longue natte virile dans le dos. Inutile de dire que ces attributs, symboles de leur asservissement à un peuple qu'ils disaient « barbare » et affectaient de mépriser, étaient détestés des Chinois....

Par contre, il fut interdit aux femmes mandchoues d'adopter la coutume des pieds bandés (*chanzu*), pratiquée par les Chinoises depuis l'époque des Song. Pour contourner l'édit impérial et arborer ce qui ressemblait aux petits pieds des dames *han*, les Mandchoues se mirent à porter des souliers mandchous à semelle double, la partie inférieure (en forme d'enclume) étant aussi étroite que les minuscules chaussons portés par les dames chinoises. À la décharge des dirigeants mandchous, signalons qu'après la conquête, ils avaient essayé d'abolir cette coutume dans tout l'Empire, mais renoncèrent après plusieurs tentatives infructueuses. En 1902, c'est l'impératrice douairière Cixi qui réussit à interdire formellement une coutume en vogue depuis près de mille ans⁴².

La coiffure des dames mandchoues, dite « en aile de chauve-souris » (*qitou*, *dalachi*), les démarquait également de leurs consœurs chinoises. Mais c'est surtout leur

⁴² Dorothy Ko, *Teachers of the Inner Chambers: Women and Culture in Seventeenth Century China*, Stanford, California, Stanford University Press, 1994, p. 149 and note.

Also, Susan Mann, *Precious Records: Women in China's Long Eighteenth Century*, Stanford, California, Stanford University Press, 1997, p. 27 and note.

mode de vie, et les privilèges dont elles jouissaient, qui les différenciaient du reste de la population.

Par exemple, elles montaient à cheval à califourchon, et se servaient d'étriers, comme les hommes, ce que leur permettait leurs pieds intacts, évidemment, et prenaient souvent part aux expéditions de chasse. De plus, elles pouvaient étudier et bénéficiaient également de toute une série de droits légaux, incluant celui d'hériter de biens immobiliers.

Le professeur Elliott, qui a consacré une partie de ses recherches au traitement des femmes par les Mandchous, a noté la profonde différence marquée à l'égard des veuves.

Ainsi, alors que les Chinoises étaient fortement encouragées à rester chastes après le décès de leur époux (on vantait même la « vertu » des femmes qui se suicidaient, et on élevait des arches rappelant le souvenir de telles femmes, qui avaient ainsi « fait honneur » à la mémoire de leur conjoint), il fut strictement interdit aux veuves mandchoues d'adopter un tel comportement.

Au contraire, elles étaient beaucoup plus libres de se remarier, et même encouragées à le faire. Comme l'a souligné Elliott, cette attitude, surtout prévalente avant les années 1750, était certainement liée au souci de la Cour de maintenir (ou d'augmenter) le taux de natalité chez les Mandchous⁴³...

L'historienne sinologue Evelyn Rawski a souligné, quant à elle, que les politiques des Qing envers les femmes de la famille impériale, relevaient d'un plan plus large de gouvernance d'un vaste empire. Certes, les jeunes femmes qui entraient dans la famille impériale comme épouse, concubine ou consort, étaient effectivement coupées de leur famille d'origine sur le plan social et rituel, à l'instar des femmes chinoises. Mais les femmes issues de la famille impériale qui se mariaient conservaient leur identité impériale, même après la mort. De plus, leur mari était intégré dans la lignée impériale, à la façon d'un mariage uxori-local chez les *Han*⁴⁴. Leur statut était déterminé par le rang de leur épouse, c'est l'Empereur qui leur octroyait une résidence, et jusqu'à la fin de leur vie, ils étaient identifiés par l'Empereur, et dans les textes officiels, sous le terme de *efu*, ou gendre impérial.

⁴³ Elliott, *op. cit.*, p. 253.

⁴⁴ Uxorilocal (ou matrilocal) : terme employé en anthropologie pour désigner le type de résidence des couples, lorsqu'elle est déterminée par la résidence de l'épouse.

Josette Rey-Debove et Alain Rey, dir., « Uxorilocal », *Le nouveau petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Nouvelle édition, Dictionnaires le Robert, Paris, 1993, p. 2629.

Quant aux conjointes des empereurs, leur statut impérial annulait de fait leurs obligations envers leurs propres parents. Si, exceptionnellement, elles étaient autorisées à rendre visite à leurs parents âgés, par exemple, c'était à eux de s'incliner devant leur fille.

Cette coupure avec leur famille d'origine explique probablement pourquoi, devenues veuves et régentes d'un héritier mineur, elles se sont alliées aux frères de leur époux en cas de crise. L'exemple de l'impératrice douairière Cixi, le plus connu, n'est pas une situation unique. Si certains historiens ont vu en elle l'exemple type de l'impératrice usurpatrice, elle s'inscrivait parfaitement dans le contexte d'une dynastie non chinoise. Les états de la steppe ignoraient la régence, car ils requéraient la présence d'un dirigeant adulte. Ils se servaient des mariages pour sceller leurs alliances avec certains peuples conquis ou avec des dirigeants étrangers. Rappelons cependant que pour les Mandchous, le mariage avec les Han était en fait interdit.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la place des femmes dans la société mandchoue différait de celle de leurs consœurs chinoises. Si la société mandchoue était patrilinéaire et patrilocale, ses traditions reconnaissaient cependant beaucoup d'autonomie et d'autorité aux femmes⁴⁵. Elles circulaient librement, tiraient à l'arc, et certaines furent même actives dans des opérations militaires. Enfin, chez les Mandchous et les Mongols, hommes et femmes avaient le droit de divorcer.

À l'instar de nombreuses dynasties non chinoises, les Mandchous pratiquaient une sorte d'endogamie politique, choisissant, parmi un très petit nombre de clans de la noblesse mongole et de familles émérites des Bannières, les épouses des empereurs et des princes. D'une certaine façon, les femmes étaient des « biens inaliénables » : l'empereur ne « donnait » pas ses filles en mariage, mais s'en servait pour « acquérir » des gendres, neutralisant ainsi un danger potentiel et introduisant des membres importants de l'élite de la conquête dans la famille impériale élargie⁴⁶.

Elles n'apportaient pas de dot, celle-ci étant fournie par la maison impériale : la belle-famille de l'Empereur n'aurait donc plus aucune influence sur le sort de ses filles une fois qu'elles étaient entrées à la Cour. En fait, tout dépendrait de leur faculté à donner

⁴⁵ Patrilinéaire : se dit d'un type de filiation, puis, par extension, d'un type d'organisation sociale fondée sur l'ascendance paternelle.

Ibid., p. 1808.

Patrilocal : se dit d'un type de résidence du couple déterminé par la résidence du père du mari.

Ibid., p. 1808.

⁴⁶ Rawski, *The Last Emperors...*, p. 159.

naissance à un enfant, car c'est la maternité qui leur vaudrait des honneurs et, parfois, le pouvoir politique⁴⁷.

Est-ce à dire que les princesses mandchoues ne souffraient pas de discrimination à cause de leur sexe? Ce serait beaucoup s'avancer, car au palais impérial, comme dans l'ensemble de la population, les fils étaient beaucoup plus valorisés que les filles. Et si Rawski, par exemple, n'a trouvé aucune évidence d'infanticide féminin au sein de la haute société mandchoue, le taux très élevé de mortalité infantile chez les petites filles de la maison impériale suggère, à tout le moins, un biais assez typique, ce qu'elle nomme une « négligence bienveillante ».

Leur rôle, et leur importance, n'apparaissait véritablement qu'à l'âge du mariage, si elles vivaient jusque là. En effet, les princesses mandchoues ont joué un rôle vital dans la stratégie politique des Qing. Comme de bonnes relations avec les Mongols extérieurs étaient essentielles pour la paix de l'empire, un grand nombre de princesses mandchoues ont été mariées dans des familles mongoles de haut rang, et envoyées vivre en Mongolie, nanties d'une dot considérable (*zhuanglian*), dont une partie était personnelle et transmissible.

La vision de gouvernance des Empereurs mandchous comportait cependant bien d'autres facettes, destinées tout à la fois à gérer efficacement un empire qui a fini par prendre une ampleur inégalée jusque là, mais aussi marquées du sceau de leurs origines non chinoises et de leur volonté, jamais démentie, de demeurer « autres ».

Dans le paragraphe traitant des mesures antivarioliques prises par les Mandchous dès leur accession au pouvoir, nous avons relevé l'importance accordée à certains lieux d'isolement, tels que Jehol. Mais cet endroit remplissait d'autres fonctions.

D'abord conçu par l'empereur Kangxi comme résidence d'été pour fuir la chaleur moite de Beijing, Jehol a rapidement été transformée en une allégorie miniature, quoique hautement symbolique, de tous les territoires contrôlés par les Qing, en Chine, mais aussi en Asie centrale. Cette représentation a été complétée sous l'empereur Qianlong, avec des jardins à l'image de ceux de Suzhou, des paysages de steppes ornés de tentes mongoles, sans oublier temples et pagodes de style tibétain. Pendant les cinq ou six mois que l'empereur passait chaque année à Jehol, accompagné de dix à douze mille personnes, courtisans et soldats des Bannières confondus, Jehol agissait alors comme capitale de

⁴⁷ *Ibid.*, p. 156-59.

l'Asie centrale. Le style de vie qu'on y menait était tout à fait conforme aux modes traditionnels de gouvernance en Asie centrale, axé sur de nombreuses expéditions de chasse, des exercices militaires vigoureux, ainsi que la tenue d'innombrables réceptions diplomatiques en l'honneur des princes mongols ou des officiels tibétains⁴⁸. Là encore, tout témoigne de l'importance que les empereurs mandchous accordaient à leurs alliés, dignitaires qu'il fallait de plus protéger contre une contagion possible à la variole.

Un des autres aspects particuliers du gouvernement Qing est le rapport privilégié qu'il entretenait avec le bouddhisme tibétain. Rawski a relevé dans ses travaux les liens très étroits entre les campagnes victorieuses des Mandchous sur les Mongols au XVI^e siècle, d'une part, et le parrainage accordé par la Cour des Qing au bouddhisme tibétain, d'autre part. Ne perdons pas de vue que les Mongols représentaient la menace la plus sérieuse pour les Mandchous, d'où les mesures extraordinaires prises par ces derniers pour s'en faire des alliés, plutôt que des ennemis.

Bien avant le XIII^e siècle et l'avènement de la dynastie mongole des Yuan, les Mongols percevaient le bouddhisme comme « une philosophie d'opposition au confucianisme d'État de la classe dirigeante chinoise »⁴⁹. Les relations des Yuan avec le Tibet étaient du genre « lama-protecteur », au sens où le khan reconnaissait l'autorité spirituelle du lama, s'engageait à protéger les lieux de culte lamaïstes, et à encourager la propagation de la foi.

De son côté, le chef religieux reconnaissait Khubilai Khan, fondateur de la dynastie mongole des Yuan, comme protecteur de la foi. Pour la première fois, le Tibet était indirectement gouverné par des religieux⁵⁰. Et dès le XIII^e siècle, les Mongols s'étaient ralliés au bouddhisme tibétain, très présent dans la steppe.

À leur tour, les Ming avaient poursuivi cette politique, et l'empereur Yongle avait réussi à s'assurer le concours des pouvoirs régionaux tibétains pour la protection des routes commerciales vers l'Asie centrale, où les armées Ming se procuraient leurs chevaux⁵¹.

⁴⁸ Nicola Di Cosmo, « New Qing Imperial History: The Making of Inner Asian Empire at Qing Chengde », edit. By James A. Millward and als., London, Routledge Curzon, 2004. *The Journal of Asian Studies*, 26 Apr. 2007, n° 66, p. 550-52.

⁴⁹ Larry W. Moses, *The Political Role of Mongol Buddhism*, Bloomington Asian Studies Research Institute, 1977, p. 36.

Cité par Rawski, *op. cit.*, p. 244.

⁵⁰ Rawski, *op. cit.*, p. 245.

⁵¹ Yongle, 1360-1424, troisième empereur de la dynastie Ming, et l'un des plus célèbres empereurs chinois. Après avoir renversé son neveu Jianwen, il régna pendant plus de vingt ans, menant une politique centralisatrice et expansionniste. Il transféra la capitale de Nanjing à Beijing, afin de surveiller l'activité des

Pour comprendre les causes de l'attraction des Mongols, et plus tard des Mandchous, pour le bouddhisme, tournons-nous de nouveau vers le professeur Rawski. Dans une analyse assez complexe, elle a avancé la notion de « filière de réincarnation », de continuité lignagère, ce qu'elle nomme « the rosary of bodies »⁵². En étudiant le concept de « roi bouddhiste » et son évolution, Rawski a dégagé deux modèles, celui de *dharma raja*, roi qui soutenait la loi bouddhique à l'intérieur de l'État (modèle adopté par Qianlong), et celui du *cakravartin*, ou dirigeant universel et roi du monde. Ce dernier modèle s'est transformé par la suite grâce à l'ajout de la notion de lignée réincarnée, d'origine spirituelle, dans laquelle chaque supérieur religieux suprême renaissait dans la personne de son successeur. Ce concept avait fini par être adopté par les dirigeants séculiers, et c'est ainsi que les Yuan avaient inclus la lignée de Gengis Khan dans une structure bouddhique.

Et de la même façon que les Mongols déifiaient Gengis Khan (*dafu dagui pusa shengzhu*), les Mandchous répandirent des légendes au sujet de Nurhachi, mythes enchâssés par la suite dans les rituels chamaniques au palais Kunning⁵³.

Si Joseph Fletcher fut le premier sinologue moderne à insister sur l'importance de connaître le mandchou pour étudier les Qing, il fut également le premier à affirmer que le portrait de l'histoire chinoise sous la dernière dynastie ne serait pas complet si l'on omettait l'histoire de tous les peuples des marches frontalières. Qu'ils aient été Tibétains, Mongols, peuples turcophones ou Mandchous, tous ont joué un rôle clé dans l'ancrage de la Chine à l'Asie centrale.

C'est dans la perspective de cette histoire continentale de l'empire Qing que les chercheurs issus des *Cultural Studies* (Crossley, Rawski), puis, plus récemment, de la *New Qing History* (Elliott, Rhoads, entre autres), ont mis en évidence les liens étroits entre ces peuples et le pouvoir mandchou.

Les Qing avaient intégré les croyances religieuses des divers peuples faisant partie de leur empire. Eux-mêmes pratiquaient le chamanisme, croyance traditionnelle propre au nord-est de l'Asie, et qu'ils ont utilisée pour forger l'identité mandchoue.

Mongols, et fut l'initiateur de la construction de la Cité interdite. Il commandita la plupart des grands voyages d'exploration de l'amiral eunuque Zheng He; enfin, il est à l'origine de la monumentale *Encyclopédie de Yongle* (*Yongle Dadian*).

(En ligne) <http://fr.wikipedia.org/wiki/Yongle> (Page consultée le 9 avril 2009).

⁵² Rawski, *op. cit.*, p. 250.

⁵³ Palais Kunning (*Kunning Gong*, ou de la Tranquillité terrestre), situé au cœur de la Cité interdite, à Beijing. Une partie de l'édifice était un sanctuaire dédié à des divinités mandchoues auxquelles on faisait quotidiennement des offrandes carnées, préparées dans une cuisine attenante. Gilles Bégin et Dominique Morel, *La Cité interdite des Fils du ciel*, Paris, Gallimard, Découvertes, p. 52.

Le culte de la nature et la croyance aux esprits étaient fort communs parmi les peuples ouralo-altaïques. Mais ils croyaient aussi en l'existence de trois mondes, ceux des dieux, des hommes et des morts, mondes avec lesquels il était possible de communiquer grâce à une rivière ou à un « arbre de vie », mât typique que les Mandchous nommaient *somo*, ou mât des esprits (*jingshen ji*). Dans les nombreux récits folkloriques liés au mythe de la création, on retrouvait une « Mère céleste », parfois un saule (ou une femme enceinte ayant l'apparence d'un saule) qui aurait donné naissance à la race humaine. La culture des Jürchen vouait une profonde vénération aux corbeaux, souvent considérés comme leurs ancêtres, et aux pies, parfois identifiées comme les servantes de la « Mère céleste ».

Les rites étaient pratiqués par des chamans : le palais impérial en comptait cent quatre-vingt-trois, toutes des femmes. Nurhachi et ses successeurs avaient établi des rituels chamaniques d'État, transformant la croyance en trois mondes en un concept unique, celui d'un seul ciel, qui reflétait le processus de centralisation politique dans la stratégie jürchen. D'aucuns y ont vu la possibilité d'une influence chinoise⁵⁴.

Pendant toute la durée du règne des Qing, les rituels chamaniques d'État, apanage de l'élite de la conquête qu'incarnait la famille Aisin Gioro, se déroulèrent dans de nombreux temples de la capitale, et en particulier, au Temple des Lamas (Yonghegong).

Le patronage du chamanisme avait renforcé la légitimité des Qing parmi les tribus du Nord-Est, de la même façon que leur protection du bouddhisme tibétain leur avait permis de valoriser leur modèle de gouvernement aux yeux des peuples d'Asie centrale. Dans sa conquête de l'Ouest, l'empereur Kangxi s'était allié à différents peuples pour vaincre les Dzoungares (*Zhunga'er*) et s'assurer la vassalité de la Mongolie du nord (1691) et du Tibet (1720).

Son petit-fils, l'empereur Qianlong, qui endossait la notion de « lignée incarnée » dont nous venons de parler, pensait à la fois descendre de Kubilai Khan, mais aussi abriter l'âme de Fo-hi (Bouddha) dans son corps. L'appui mandchou au bouddhisme tibétain s'était manifesté de différentes façons, depuis la nomination d'un lama comme précepteur de l'État mandchou (1621), jusqu'à l'invitation du dalaï-lama à venir en grande pompe à Moukden, capitale mandchoue, mais particulièrement par l'adoption du culte Mahakala⁵⁵.

⁵⁴ Rawski, *op. cit.*, p. 244.

⁵⁵ Moukden : nom mandchou de la ville actuelle de Shenyang, capitale du Liaoning, province du nord-est de la Chine. Dès 1625, Nurhachi y avait fait construire le palais impérial de la dynastie qu'il venait de fonder, et ce, une vingtaine d'années avant la conquête de la Chine par les Mandchous.

Lorsque les Mongols orientaux, menacés par les Dzungares dans la région du Tibet, s'étaient placés sous la protection des Qing, ces derniers mirent tous leurs efforts, tant militaires que diplomatiques, pour prendre le contrôle de cette région stratégique. En effet, les Dzungares essayaient de recréer un grand empire de nomades en Asie centrale, et ce, à peu près à la même époque où Nurhachi et Hongtaiji procédaient à l'unification des peuples jürchen du Nord-Est dans leur montée au pouvoir. C'est en lançant toute une série de campagnes militaires contre les Dzungares que les Qing finirent par repousser les limites de leur empire jusqu'à sa plus grande extension⁵⁶.

Au-delà du calcul politique, les empereurs mandchous manifestèrent un intérêt religieux sincère pour le lamaïsme (Kangxi avait une grand-mère mongole). Ils construisirent de nombreux temples bouddhiques, dans la capitale bien sûr, mais aussi à Chengde et à Wutaishan, au Shanxi⁵⁷. Ils firent aussi compiler et traduire massivement des écrits bouddhiques, très populaires au sein des Bannières mandchoues. Pour faciliter la communication avec les prélats de haut rang, et témoigner de l'intérêt qu'il leur portait, l'empereur Qianlong fit l'effort d'apprendre leurs langues respectives, à savoir le mongol (1743), le ouïgour (1760), le tibétain (1776) et la langue des Tangut (1780).

De plus, les nombreuses peintures religieuses le présentant en bodhisattva Manjusri, peintes de son vivant, et qui ornent son tombeau, témoignent de son attachement à la théorie bouddhique. De nouveau, nous retrouvons l'importance que la dynastie Qing accordait à la représentation des différentes formes du pouvoir, qu'elles soient culturelles, religieuses ou militaires.

Tout au long de cette première partie, nous avons essayé de cerner le propos ethnique des Mandchous, ainsi que son rôle dans une construction identitaire mouvante, malléable.

Le discours ethnique a d'abord été un outil dans la conquête du pouvoir. Précédant d'une cinquantaine d'années la véritable installation des Mandchous en Chine, ce facteur s'est manifesté par la mise en place d'un pouvoir fort, grâce à une succession de victoires sur leurs rivaux et à un regroupement de tous les peuples jürchen sous la direction d'un chef visionnaire, Nurhachi. Il s'est concrétisé par la mise sur pied d'une structure militaire

⁵⁶ Gernet, *Le monde chinois...*, p. 416-18.

⁵⁷ Chengde : lieu choisi par les empereurs Kangxi et Qianlong, parce qu'il était assez éloigné de Beijing, mais aussi parce qu'il se trouvait placé de façon idéale, à la confluence de la Chine, de la Mandchourie et de la Mongolie : il n'avait pas été choisi au hasard. À Chengde, le temple Putuozongcheng est une réplique exacte, en modèle réduit, du palais du Potala, à Lhassa.

très particulière, les Bannières mandchoues, l'adoption d'un système d'écriture, et l'inscription de la vision de Nurhachi dans un cadre historique. Il procéda d'abord à l'édification de la légende de son clan (les Gioro) qu'il rebaptisa « Aisin Gioro » (Aisin signifiant « d'or » en mandchou) en 1612, la liant de façon mythique à l'ancienne dynastie des Jin (« d'or », en chinois, en l'honneur des gisements aurifères de leur région d'origine), pour fonder sa propre dynastie, celle des Jin postérieurs (1616).

Son fils, Hong Taiji, poursuivit l'œuvre commencée en se donnant une mission très noble, à savoir celle de « purifier » la Chine de l'héritage corrompu des Ming. Dans ce but, il changea le nom de la dynastie, prit le titre d'« Empereur des Grands Qing » en 1636 (Qing veut dire « pur » en chinois), et institutionnalisa le système des Bannières en caste militaire héréditaire.

La prise du pouvoir des Mandchous en Chine s'inscrit donc dans un contexte où ont joué des facteurs à la fois endogènes, la montée en puissance de Nurhachi et de ses successeurs, et exogènes, l'affaiblissement et le déclin de la dynastie Ming survenant de façon presque concomitante.

Le facteur ethnique a été renforcé dans le but de préserver l'héritage mandchou. De nouveau, les Bannières ont eu un rôle vital à jouer, d'abord dans la consolidation du pouvoir, une confirmation de la légitimité dynastique. Enfin, les Bannières mandchoues ont permis de préserver une intégrité culturelle chancelante, qu'il fallut renforcer par une nouvelle immatriculation, l'abandon graduel des Bannières chinoises, et une emphase de plus en plus grande sur l'hérédité et les pratiques identitaires.

En près de trois siècles à la barre du pays, la dynastie Qing a dû faire face à un certain nombre de problèmes. Elle y a répondu en mettant en place des institutions typiquement mandchoues, tout en exerçant le pouvoir de façon compartimentée, selon qu'il s'adressait à « la Chine des dix-huit provinces » ou aux peuples des marches frontalières. La vision d'un gouvernement impérial qui se voulait lié à l'Asie centrale, ajoutée aux contraintes financières qui drainèrent les coffres de l'État au dix-neuvième siècle (que ce soit pour mater les nombreuses révoltes éclatant aux quatre coins du pays, ou pour lutter contre les attaques des puissances étrangères), ont provoqué une aliénation grandissante de la population chinoise.

Mais en même temps, la constance de l'attachement inaliénable de la dynastie Qing à son identité spécifique et au fait mandchou, ne s'est jamais démentie. Cette loyauté était particulièrement évidente au sein des Bannières mandchoues, dont les membres, malgré la

dégradation des conditions politiques et économiques, se sont accrochés au souvenir de leur passé glorieux, à la conviction qu'ils avaient d'appartenir à une élite. Envers et contre tout, ils ont maintenu une fidélité indéfectible à leurs racines mandchoues (de plus en plus ténues et lointaines, ne l'oublions pas, sans compter le caractère « imposé » de leurs origines). Qu'ils aient été soldats des Bannières, hauts fonctionnaires à la Cour, artistes ou miséreux des grandes villes, les Mandchous ont fait le choix conscient de préserver leurs marqueurs identitaires, même s'ils pouvaient leur nuire, en particulier au moment de la Révolution de 1911. Leurs noms souvent polysyllabiques, leur accent caractéristique quand ils parlaient chinois, pour ne rien dire de leurs vêtements ethniques (typiques du dix-septième siècle) et, chez les femmes, la taille naturelle de leurs pieds, tout en eux attirait l'attention. Ce choix leur a coûté très cher.

Bien que la Révolution chinoise ait été fréquemment présentée comme un événement plutôt « pacifique », les Mandchous ont payé le prix fort, et il y eut des milliers de morts dans les grandes garnisons, en particulier à Xi'an (la plus importante, et qui fut complètement anéantie), à Wuchang, Nanjing et Zhenjiang, sur le grand Canal et dans la région de Shanghai. Qu'il s'agisse des soldats des Bannières, ou de leurs familles, tous ont été l'objet de la fureur populaire, assiégés, affamés, et massacrés sur place, leurs maisons pillées et brûlées⁵⁸.

S'agissait-il d'un choix conscient, voire d'une provocation? Ou peut-on plutôt parler d'un recours inconscient à d'anciennes traditions de la steppe, où la mort était préférable à la défaite, à la perte de l'honneur? En dernier lieu, nous croyons que les Mandchous ont fini par développer une identité ethnique distincte, par s'approprier et par ressentir une conscience de ce qu'ils étaient à travers leurs traditions et leur langue, mais surtout par la fierté de leur réalisation : la conquête du pouvoir en Chine. Comme l'a dit si

⁵⁸ À Wuchang, les révolutionnaires se livrèrent à une véritable « chasse aux sorcières » à l'égard des Mandchous, arrêtant dans la rue tous ceux qui avaient des caractéristiques physiques particulières, les soumettant à un « test de prononciation » rapide : ceux qui « échouaient » étaient immédiatement exécutés. Ainsi, lorsqu'on leur demandait de prononcer le nombre « 666 », *liubailiushiliu* en chinois, un Mandchou aurait spontanément répondu *niubainiushiniu*, signant ainsi sa perte. Il y eut tant de morts, et pas tous des Mandchous, qu'une importante délégation de commerçants et de notables chinois de la ville dut intervenir à plusieurs reprises auprès du gouverneur pour qu'il mette enfin un terme au massacre. Rhoads avance le chiffre de milliers de morts dans cette ville seulement. Rhoads, *Manchus & Han...*, p. 189-200.

justement l'historien sinologue R. Kent Guy, « les Mandchous se sont définis plus par leurs actions que par leur essence »⁵⁹.

Parallèlement à cette conscience ethnique affirmée chez les Mandchous, à ce choix identitaire réfléchi, un nombre croissant de Chinois *han* réalisèrent, au dix-neuvième siècle, que les difficultés politiques, économiques et financières de la Chine ne semblaient pas surmontées efficacement par le pouvoir en place. Ils en vinrent, de plus en plus, à développer une conscience ethnique propre, surtout après les guerres de l'Opium. L'échec des Cent Jours de Réforme, suivie de la défaite cuisante subie lors de la guerre sino-japonaise, favorisèrent une identification des responsables, en l'occurrence, les étrangers et leurs présumés « alliés », les Mandchous, ainsi que l'émergence d'une idée de race jaune. C'est ce que nous allons développer dans le prochain chapitre.

2.2 Construction identitaire chinoise.

Le facteur ethnique, si présent dans la construction et le renforcement de la conscience identitaire mandchoue, a-t-il joué un rôle similaire dans la prise de conscience identitaire chinoise? Encore faut-il s'arrêter à définir ce que l'on entend exactement par le concept « d'ethnicité », et ne pas le confondre avec le terme de « race ».

Comme nous l'avons déjà mentionné, le terme de « race » s'applique davantage aux différences physiques entre des individus, telles que la couleur de la peau ou les traits du visage, alors que le vocable « ethnicité » s'appliquerait beaucoup plus aux tenues vestimentaires, aux croyances et à la langue de communautés particulières, autrement dit, aux coutumes développées et partagées par un groupe donné. La « race » relève de l'hérédité, elle échappe au contrôle des individus. Le terme s'applique à des caractéristiques à la fois innées et inévitables. Si l'on s'en tient à l'étymologie, les Mandchous ne formaient donc pas une race, puisque ne pouvant pas être distingués par leurs traits physiques, quoi qu'aient pu croire leurs contemporains⁶⁰.

⁵⁹ R. Kent Guy, « Who were the Manchus? A Review Essay ». *The Journal of Asian Studies*, Vol. 61, N°1 (Feb. 2002), p. 162 (En ligne) <http://www.jstor.org/> (Page consultée le 5 avril 2006).

⁶⁰ Certains Chinois allèguent que les Mandchous avaient l'arrière de la tête aplati, référence à une coutume partagée par de nombreux peuples de la steppe, et qui consistait à enserrer étroitement la tête des bébés pour déformer leur crâne. L'empereur Qianlong prétendait que les Mandchous étaient apparentés aux anciens Sushen du Nord-Est, et qui eux aussi pratiquaient cette coutume. Crossley, « Thinking about Ethnicity... », p. 10.

De plus, le terme « ethnicité » n'a pas le même sens dans toutes les langues, et les sinologues ont noté depuis longtemps que les chercheurs russes (de l'ancienne URSS), par exemple, font une distinction marquée entre « natsiya », « narod » et « ethnos » (dans le sens de « nationalité » et « d'ethnicité »), alors que les spécialistes chinois n'utilisent que le seul terme de « minzu », traduit indifféremment en français par « nation » ou « ethnie ».

Si l'on s'en tient à l'étymologie, le terme « ethnique » viendrait du grec « ethnos », par lequel on désignait simplement autrefois ceux qui vivaient à l'extérieur, ou aux limites des régions dites « civilisées », et qui obéissaient à d'autres lois. Par extension, la notion « d'ethnos » finit par faire référence aux traits physiques héréditaires, donc à prendre un caractère racial. On peut en déduire qu'il y avait là une distinction entre le pouvoir central et les peuples vivant en marge d'une société complexe, permettant aux détenteurs d'un pouvoir culturel de contrôler ceux qui en étaient démunis⁶¹.

Enfin, « l'ethnicité » diffère du vocable plus récent de « groupe ethnique ». Pour les puristes, « ethnicité » aurait un sens péjoratif, s'appliquant davantage à un peuple vu comme faible, en constant déplacement (autrement dit, attribué à des peuples nomades et non importants), alors que « groupe ethnique » aurait quelque chose de beaucoup plus positif, faisant référence à un groupe ayant réussi à maintenir son identité grâce à sa persévérance et à la force de sa culture.

Selon ces critères, il serait donc inexact d'attribuer aux Mandchous le vocable de « race », pour les raisons invoquées plus haut. Cependant, aux yeux des Chinois *han* qui vivaient sous leur férule, ils étaient perçus comme « la race mandchoue », produits d'une construction historique dans un contexte impérialiste, celui des Qing.

Sous les Ming, le concept de l'origine ethnique était à peu près similaire à la conception en vogue en Europe à la même époque. Les dirigeants Qing, d'abord hostiles à

Autre allégation à l'égard des Mandchous: ils étaient sensés être « blancs », allusion à la thèse développée par certains étrangers au XVIII^e siècle, et qui faisait référence à une tribu perdue, prétendument d'origine mandchoue. De là à voir une connivence entre Occidentaux et Mandchous pour détruire la Chine, le pas était vite franchi...

Dernière explication possible : les dames mandchoues portaient un maquillage très blanc, et étaient beaucoup plus « visibles » dans les rues que leurs consœurs chinoises, confinées à la maison.

Mi Chu Wiens, « Anti-Manchu Thought During the Ch'ing », *Papers on China*, Volume 22A, Cambridge, Harvard East Asian Research Center, p. 19.

⁶¹ Andrew Field, « A synopsis of Pamela Crossley, « Thinking about Ethnicity in Early Modern China », in *Late Imperial China* 11:2 (June 1990): 1-36. (En ligne)

<http://shanghainjournal.squarespace.com/journal/2007/4/23/thinking-about-ethnicity-and-race-in-china.Html>

Page consultée le 23 avril 2007

la vision de cette philosophie identitaire, ont fini par adopter une notion similaire de l'identité ethnique sous Qianlong.

La notion « d'identité » s'est donc développée historiquement, passant d'un stade « culturel » à une phase « raciale », pour en arriver à une connotation « ethnique », à la fin du règne des Mandchous⁶². Le développement de la conscience ethnique parmi les Mandchous, un des cinq groupes historiques spéciaux sous la gouvernance Qing (avec les Mongols, les Tibétains, les Ouïgours et les Chinois *han*) a servi plus tard de base à la conception qu'avait Liang Qichao des peuples « historiques » et « non historiques »⁶³.

Cette identité ethnique, validée par l'Empereur, et que les Mandchous finirent par revendiquer à la fin de l'Empire, était étayée par la présence de conditions avérées, à savoir l'histoire, une langue reconnue et même une terre ancestrale. Et de la même façon que les nationalistes chinois se mirent à utiliser le terme de *minzu* (à la fois race et nation), emprunté au japonais, des Mandchous éminents commencèrent à désigner leur peuple sous le nom de *manzu* (l'ethnie mandchoue)⁶⁴. Et c'est la réunion de tous ces éléments (histoire, langue, patrie et nom) qui contribua à la formation d'une conscience ethnique mandchoue, processus formatif de l'identité mandchoue. Les pamphlétaires chinois au tournant du XX^e siècle l'ont bien compris, eux qui se sont largement servis de tous les récits raciaux qui circulaient sur l'histoire des relations hostiles entre Mandchous et *Han*, les amplifiant et les façonnant, de manière à définir à la fois une identité qui leur était propre, et à faire avancer la cause du nationalisme chinois⁶⁵. La suite de cette étude nous permettra donc de nous intéresser à la construction identitaire chinoise.

Dans un premier point, nous chercherons à comprendre la conscience que les Chinois avaient de leur identité, leur perception d'eux-mêmes, mais aussi la nature de leurs rapports avec « les autres ». Cette conscience identitaire, d'abord de nature culturelle, a été influencée par les idées neuves venues d'ailleurs, mais aussi par la perception d'un danger imminent pour la Chine, et d'un véritable sentiment de l'urgence d'agir. On est alors passé à une plus grande conscience raciale, fondée en partie sur la résurgence d'anciens préjugés,

⁶² Crossley, *op. cit.*, p. 8.

⁶³ Crossley a relevé que les peuples aborigènes, ces sous divisions à l'intérieur du peuple chinois, n'étaient pas considérés comme des peuples historiques dans la vision impériale. Ayant été soumis et conquis depuis des siècles, ils étaient simplement désignés sous le nom de « *guannei* », ce qui signifie « ceux qui vivent à l'intérieur des passes ».

Ibid., p. 9.

⁶⁴ Crossley, *Orphan Warriors...*, p. 185.

⁶⁵ Crossley, « Thinking about Ethnicity... », p. 8.

qui, bien que latents, étaient encore très présents dans la mémoire collective, pour en arriver à une connotation ethnique.

En deuxième partie, nous essaierons de cerner la manière dont on est passé du concept ethnique à la notion de nationalisme, et comment le nationalisme a été utilisé par les révolutionnaires pour se défaire de structures qu'ils jugeaient dépassées, inadéquates, afin de s'emparer du pouvoir et d'imposer leur vision d'un « plan de sauvetage » de la Chine.

a) Conscience identitaire chinoise.

Si l'étude des « voix mandchoues » (et de leurs voies) ne date guère que des années quatre-vingt-dix, les recherches portant sur la construction identitaire chinoise sont plus anciennes, et largement documentées. Citons entre autres les travaux de Benjamin Elman, Kauko Laitinen, Jonathan Spence, Loyd E. Eastman, E-tu Zen Sun ou ceux de Frank Dikötter. Ce dernier, en particulier, s'est attaché à remonter aux origines de la conscience raciale en Chine, à suivre l'évolution du discours racial et la montée du nationalisme chinois⁶⁶.

Perception identitaire.

Toutes les civilisations ont eu une vision ethnocentrique du monde. Pour les Chinois, une distinction très nette existait entre le centre (chinois, donc civilisé : *huaxia*), et la périphérie (les peuples de la steppe, les barbares : *yidi*), comme l'énonçait déjà le Livre des Rites, au III^e siècle avant notre ère. Aux yeux des Chinois, l'univers était divisé en cercles concentriques, dont la Chine constituait le cœur, le centre⁶⁷. La Chine considérait qu'elle était la plus civilisée, car elle avait pu mettre en place un système politique stable. Peuplée d'agriculteurs sédentaires, elle connaissait l'écriture, ce qui n'était pas le cas des peuples « extérieurs », vus comme plus primitifs.

⁶⁶ Frank Dikötter, *The Discourse of Race in Modern China*, Stanford, California, Stanford University Press, 1992, p. 4.

⁶⁷ La vallée du fleuve Jaune (Huang He) étant perçue comme le berceau de la civilisation chinoise, sa situation au cœur du pays justifiait donc la dénomination « d'Empire du Milieu » (Zhongguo) pour désigner la Chine.

Relations de la Chine avec les étrangers.

L'Empereur de cette entité évoluée et supérieure, la Chine, pouvait régner parce qu'il en avait l'autorité morale, qu'il détenait le Mandat du Ciel (*Tianming*). C'est en fonction de ce raisonnement que la dynastie des *Han* (-260 à 220) avait mis sur pied un système régissant les rapports de la Chine avec les autres pays, dispositif appelé par la suite « système tributaire » (*chaogong zhidu*). Bien qu'il ne soit pas de notre propos de traiter ici de l'histoire de la Chine ancienne, rappelons brièvement les grandes lignes de cette formule.

Il s'agissait en fait d'un ensemble de pratiques par lesquelles les étrangers reconnaissaient la souveraineté chinoise, en échange de quoi la Chine garantissait la sécurité de ses tributaires. Les principales formes de soumission consistaient, pour le chef tributaire, à se rendre en Chine, à se prosterner devant l'Empereur de façon rituelle, à payer tribut en offrant des produits de son pays, et à laisser en otage à la Cour un personnage de haut rang. Si la sécurité du pays tributaire était menacée, et si celui-ci représentait un enjeu d'importance pour la Chine, cette dernière lui prêtait assistance.

Il y avait donc des échanges de cadeaux, somptueux de la part de l'empereur chinois (mais cela lui revenait encore moins cher que de lever une armée pour soumettre ces pays tributaires). De plus, les étrangers étaient autorisés à faire du commerce pendant quelques jours par an (sous contrôle chinois), avant d'être reconduits à la frontière. La structure de ce système n'était certes pas parfaite, car pour qu'elle fonctionne, il fallait que tous reconnaissent la supériorité chinoise. Cela se produisait quand elle était assez puissante pour contraindre les récalcitrants à adhérer à ce système. Dans le cas contraire, la Chine s'adaptait.

Le système de tribut était cependant susceptible de provoquer un certain nombre de malentendus. En effet, pour la Chine, le fait qu'un chef étranger vienne lui rendre hommage et offre des cadeaux, était le signe de son allégeance à la souveraineté chinoise. Mais pour le pays tributaire, ce processus représentait à la fois un moyen pacifique d'obtenir des biens chinois, au lieu d'avoir à les voler à la frontière, mais aussi à augmenter le prestige du chef tributaire, en cas de litige avec ses voisins⁶⁸. Disons qu'il se faisait du capital politique en se prêtant au jeu...

⁶⁸ Joanna Waley-Cohen, *Les sextants de Pékin*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Sociétés et cultures de l'Asie, 2002, p. 22-24.

Évolution de l'identité chinoise.

Les contacts successifs avec les peuples frontaliers, mais aussi la conquête de la Chine, à plusieurs reprises, par d'autres groupes ethniques (les Jin au XII^e siècle, les Mongols, au XIII^e siècle, les Mandchous, au XVII^e siècle) avaient donné naissance à un embryon de conscience raciale et ce, bien avant l'arrivée des Européens.

Cette conscience raciale s'était souvent muée en discrimination raciale, dans laquelle la limite entre l'homme et l'animal était assez floue, et où l'on assimilait le concept de civilisation avec l'idée d'humanité. En toute logique, les groupes extérieurs, étrangers à la Chine, étaient perçus comme des sauvages. En effet, plus ils étaient loin du centre impérial, plus ils étaient incultes (au sens culturel du terme) et d'un physique « grossier ». L'intolérance culturelle envers l'étranger était liée à leur « lacune physique » qu'était la couleur de la peau : les « barbares » portaient donc l'empreinte indélébile de leur « bestialité », seuls les Chinois étant « humains »⁶⁹.

Dans la mythologie chinoise, mais aussi dans la pensée de l'élite, il y avait une réelle polarité entre les peuples au teint clair (les Chinois se rangeaient dans cette catégorie) et ceux qui avaient le teint sombre. Cette perception négative s'appliquait autant aux Chinois à la pigmentation plus foncée, tels que les paysans ou les pêcheurs (marquant ainsi une distance symbolique entre les travailleurs manuels et la classe des seigneurs) que, plus tard, aux esclaves africains (arrivés en Chine dès l'époque des Tang, apparemment). Sous les Song, ces esclaves travaillaient comme gardiens ou manœuvres sur les bateaux (les bateaux chinois ont eu des équipages noirs jusqu'au XIX^e siècle, en provenance d'Afrique ou des Philippines). Méprisés des Chinois, ils étaient affublés du sobriquet de « démons noirs »⁷⁰(*hei mogui, guinu*).

Cette conscience raciale embryonnaire avait depuis longtemps encouragé des sentiments nationalistes et une idée bien ancrée de continuité biologique, en particulier parmi les populations chinoises les plus susceptibles d'avoir des contacts avec les étrangers, point sur lequel nous reviendrons un peu plus loin. Car cette conscience d'une identité raciale particulière n'était ni nouvelle, ni spontanée, à vrai dire.

⁶⁹ Dikötter, *op. cit.*, p. VIII.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 13-14.

Idée de la race.

En effet, le développement d'une idée de la race chinoise aurait, ironiquement, sa source dans certaines politiques mises en place par les Mandchous eux-mêmes. Citant les travaux de Crossley, Dikötter a rappelé que dès le XVIII^e siècle, l'identité de la population chinoise avait été déterminée par leur origine raciale. Car c'est bien l'empereur Qianlong qui avait ordonné une classification de plus en plus rigide des races, adoptant une approche culturelle (*zu* =clan, famille, et par extension, nationalité)⁷¹. Selon le sinologue Mark Elliott, les partis pris raciaux étaient déjà présents en Chine dès le début du XIX^e siècle, à plusieurs niveaux (rivalités ethniques, préjugés) et ce, bien avant la première guerre de l'Opium. Pour lui, c'est la rébellion des Taiping qui a vraiment structuré les hostilités ethniques, incorporant au discours pseudo chrétien les thèmes antimandchous développés au XVII^e siècle par les loyalistes Ming, subissant aussi une forte influence des religions hétérodoxes relapses (surtout le bouddhisme millénariste). Les rebelles avaient traduit l'Ancien testament et relevé la notion que « les races pouvaient être classifiées selon leur couleur »⁷².

C'est aussi à partir du XIX^e siècle que la Chine est passée d'un universalisme culturel à une exclusion raciale, avec une insistance toute spéciale sur les différences biologiques entre le centre (fermé) de la population chinoise, et la périphérie, les groupes « du dehors ». Comment en était-on arrivé là? Si la Chine s'était perçue autrefois comme une grande communauté (*datong*) au centre du monde connu, dominant les autres peuples grâce à sa « supériorité culturelle », cette vision voulait aussi que « les autres » (les peuples non chinois) puissent se transformer s'ils adoptaient la manière chinoise, c'est-à-dire sa culture. Pourtant, ce n'est pas ce qui s'était produit lors des incursions étrangères à partir du XVIII^e siècle. Non seulement les Occidentaux s'étaient montrés peu disposés à se laisser culturellement assimiler, et encore moins disposés à rendre hommage à l'empereur mandchou, mais ils n'étaient même pas « devenus chinois »⁷³! Autant pour la vision chinoise du monde...

⁷¹ Crossley, *Orphan Warriors...*, p. 77-78.

⁷² Mark Elliott, « Bannerman and townsman: ethnic tension in nineteenth century Jiangnan », *Late Imperial China*, 11, n° 1 (June 1990), p. 36-74.

⁷³ Comme le démontra clairement la mission Mc Cartney de 1793.

Chauvinisme han.

Comme cela se produit parfois, ceux que l'on craint, mais qu'on ne peut affronter, sont alors vaincus d'une autre façon, par un usage accru des stéréotypes. C'est ainsi que les Occidentaux furent dénigrés en raison de leurs caractéristiques physiques : « diables étrangers » (*yangguizi*) ou « barbares aux yeux bleus », leur aspect physique « repoussant » fut rapidement interprété comme la manifestation extérieure de leur déficience morale. En fait, les préjugés raciaux qui se sont développés tout au long du XIX^e siècle se sont greffés sur l'imagerie des « barbares », notamment des Mandchous, que les Chinois avaient développée depuis longtemps. Les propos qui les désignaient comme « pas chinois » et « cruels comme des bêtes sauvages » renforçaient la cohésion du groupe, compensaient pour un amour-propre national mis à rude épreuve, consolidaient la conscience raciale et contribuaient à la défense culturelle de l'univers symbolique menacé.

Le processus de dénigrement des autres en tant que « barbares » n'était pas nouveau. On pourrait le rapprocher de l'attitude des anciens peuples chinois de la Plaine du Nord (*Zhongyuan*), qui employaient des termes très péjoratifs et anachroniques pour désigner ceux qui échappaient au contrôle politique ou à l'influence culturelle de la dynastie chinoise dominante. Les termes employés avaient une connotation beaucoup plus géographique et culturelle que raciale d'ailleurs, faisant allusion aux barbares de tous les points cardinaux. C'est ainsi que les « barbares du Sud » (*Nanman*) désignaient bien entendu les peuples du sud et du sud-ouest de la Chine, ainsi que de la péninsule indochinoise (aujourd'hui, les Cantonais et autres sous-groupes de Chinois *han*), et les « barbares du Nord (*Beidi*, les Di étant un ancien groupe ethnique) s'appliquaient à tous les groupes non *han* vivant au-delà de la Grande Muraille (aujourd'hui en Chine du Nord, en Mongolie et en Sibérie). De leur côté, les « barbares de l'Ouest » (*Xirong*, rappel de l'ancien groupe ethnique des Rong) faisaient référence à tous les groupes non *han* vivant au nord-ouest de la Chine actuelle, la plupart étant des cavaliers nomades. Enfin, les « barbares (ou archers) de l'Est (*Dongyi*, les Yi étant des populations non chinoises de l'Est) s'adressaient à d'anciens groupes ethniques vivant le long de la côte⁷⁴.

Au XIX^e siècle, une conscience raciale particulièrement vive se faisait déjà sentir dans les zones côtières, notamment dans la région de Canton. Née au sein de populations

⁷⁴ From Wikipedia, the free encyclopaedia. *Han chauvinism*. (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/Han_chauvinism (Page consultée le 8 mai 2008).

ayant eu de longue date des contacts prolongés avec des groupes de l'extérieur, elle a fini par se communiquer à tout le pays.

De leur côté, les intellectuels qui avaient été directement exposés aux étrangers, notamment au Japon, ont largement contribué à structurer et à accélérer cette réflexion. Le véritable détonateur, cependant, fut la défaite cuisante subie par la Chine lors de la guerre sino-japonaise. Le point de vue chinois sur le monde changea de façon radicale, en même temps qu'une véritable flambée de patriotisme embrasait tout le pays. Le Japon, que les Chinois désignaient de façon dédaigneuse comme le « pays des nains esclaves », et qu'ils considéraient toujours comme un tributaire de l'empire chinois, venait de porter un dur coup à la suffisance de l'élite chinoise⁷⁵. La multiplication de groupes de discussion après cet événement, ainsi que l'agitation patriotique qui s'ensuivit, mettaient au premier plan l'accent sur la survie de la Chine en tant qu'unité raciale.

Une nouvelle approche globale émergea, fondée sur les différences raciales, et prônée en particulier par Yan Fu. Connu surtout pour ses traductions d'auteurs occidentaux, il introduisit en Chine certaines idées de Darwin, telles que « la sélection naturelle » et « la survie des plus forts »⁷⁶. Pour Yan Fu, l'évolution était un processus constant de lutte entre les races (et non pas un phénomène individuel, tel que décrit par Darwin), et c'était « la cohésion du groupe qui déterminait la force de la race »⁷⁷.

Le réformateur Liang Qichao (également philosophe et journaliste) reprit les idées de Yan Fu sur les questions d'identité et de lutte raciale, alors que d'autres réformateurs, tels que Tang Caichang et Kang Youwei, aux tendances ethnocentriques, visaient surtout les Occidentaux ou les peuples à la peau plus sombre (Africains, Indiens), voués, selon eux, à une extinction prochaine, à cause de leur « médiocrité héréditaire »⁷⁸. Les écrits des réformateurs ont été portés à la connaissance d'un lectorat de plus en plus vaste, favorisé par l'urbanisation croissante de la population, la progression de l'instruction et le rôle primordial joué par la presse commerciale. Les articles publiés faisaient clairement ressortir que la race jaune était engagée dans une lutte à finir avec les Blancs pour la suprématie

⁷⁵ Dikötter, *The Discourse of Race...*, p. 62.

⁷⁶ Yan Fu a notamment traduit en chinois des auteurs tels que Thomas Huxley (*Evolution and Ethics*), Adam Smith (*Wealth of Nations*), John Stuart Mill (*On Liberty*), Herbert Spencer (*Study of Sociology*) et Montesquieu (*L'Esprit des Lois*). *Ibid.*,... p. 62.

⁷⁷ Frank Dikötter. « Group definition and the idea of « race » in modern China (1793-1949), in *Ethnic and racial Studies*, Volume 13, n° 3 (July 1990), p. 424.

⁷⁸ From Wikipedia. *Liang Qichao*. (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/Liang_Qichao (Page consultée le 15 avril 2006).

mondiale. Dikötter situe cette phase, cruciale dans l'évolution de l'idée de race en tant que « lignée », entre 1895 et 1903⁷⁹.

Après l'échec des « Cent Jours de Réforme » (1898) (*Bairi weixin, wuxu weixin*), de nombreux collaborateurs de journaux durent se réfugier dans les concessions étrangères (notamment à Shanghai) ou à l'extérieur de la Chine, particulièrement au Japon⁸⁰. Les journaux purent ainsi continuer à paraître; le fait que les réformateurs aient été proscrits ajoutait encore à leur popularité auprès des lecteurs. Dikötter est d'avis que l'année 1903 constitue véritablement « le » point tournant dans l'évolution du travail des réformateurs et dans l'émergence d'un nationalisme beaucoup plus virulent, porté par Sun Yat-sen et son groupe de révolutionnaires⁸¹.

Ainsi donc, un certain nombre de facteurs sont apparus, comme un long fil conducteur, dans les différentes étapes de la construction identitaire chinoise. À la vision très ancienne que les Chinois avaient du monde et d'eux-mêmes, se sont ajoutés successivement l'impact des idées occidentales, ainsi qu'une perception grandissante de la faiblesse du pays et la crainte de son extinction imminente, donc de la nécessité d'agir au plus vite. À l'abri (relatif) des concessions étrangères ou du Japon, la presse d'opposition a permis à la dissidence d'exprimer des idées de plus en plus audacieuses, allant même jusqu'à en appeler à la Révolution et au renversement de la dynastie mandchoue. Cette dernière occupait une place à part dans cette construction identitaire chinoise, que ce soit par les conséquences à long terme des politiques de classification raciale initiées par Qianlong, la faiblesse du gouvernement impérial face aux exigences des étrangers ou l'incapacité presque suicidaire de la Cour à guider la Chine sur la voie d'une modernisation inévitable autant qu'essentielle, et telle que déjà entreprise par le Japon. Il apparaît clairement que ce dernier a joué un rôle non négligeable dans l'histoire chinoise au tournant du XX^e siècle, ce dont nous allons maintenant traiter.

⁷⁹ 1895 : défaite militaire de la Chine face au Japon

1903 : parution d'un libelle virulent de Zou Rong dans le journal *Su-pao*, article violemment antimandchou, et qui eut un impact décisif sur l'éclosion des idées révolutionnaires

⁸⁰ Dikötter, *The Discourse of Race...*, p. 63.

⁸¹ Sun Yat-sen (1866-1925) : leader révolutionnaire et homme d'état chinois, connu comme le fondateur de la Chine moderne. Il a joué un grand rôle dans le renversement de la dynastie mandchoue des Qing, et l'émergence de la République de Chine. L'un des fondateurs du Guomindang, il a été le premier président de la République de Chine (1915). Sa philosophie politique est connue sous le nom des *Trois principes du peuple*, ou *Triple déisme* : nationalisme, démocratie et bien-être du peuple. (En ligne) <http://wsu.edu/~dee/MODCHINA/SUN.HTM> (Page consultée le 13 janvier 2009).

Le Japon et la construction identitaire chinoise.

De façon directe ou indirecte, le Japon a exercé une influence certaine sur la construction identitaire chinoise. La réaction qu'il a opposée à la présence occidentale, aussi bien que sa quête de modernité et sa propre recherche identitaire, toutes ont pu servir de véritable rôle modèle : n'avait-il pas renouvelé de fond en comble ses structures politiques et sociales avec la réforme Meiji, et réussi son entrée dans la modernisation⁸²? N'avait-il pas vaincu la Chine, battu les forces navales russes, et annexé Taiwan et la Corée en l'espace de quinze ans?

Comme la Chine, le Japon avait été obligé de s'ouvrir à la présence étrangère. Mais alors qu'en Chine, l'ouverture s'était étalée sur plusieurs années et s'était accompagnée de guerres aussi humiliantes qu'onéreuses, le Japon avait réagi de façon beaucoup plus rapide et efficace. Ainsi, entre l'arrivée du Commodore Perry et de ses « vaisseaux noirs » (1853), et l'adoption par le Japon de techniques militaires modernes, il ne s'était écoulé que sept ans. Il est vrai qu'après deux siècles et demi d'isolement forcé et une pacification réussie par le *bakufu*, le tissu ethnoculturel du Japon était très homogène⁸³.

Très vite, l'idée s'était imposée que le Japon devait se moderniser pour être une grande puissance, et que sa modernisation devait commencer par l'éducation. On sut y mettre le prix. Et puisqu'il n'avait pas su, ou pas pu, faire face à l'agression étrangère, le shogunat des Tokugawa fut renversé, et remplacé par une oligarchie qui, se cherchant une légitimité politique, restaura l'autorité du *tennô* (empereur) en 1868⁸⁴.

D'une certaine façon, le Japon a bénéficié des circonstances sur le continent. La situation chinoise était connue, les contraintes exercées par les puissances occidentales, étudiées : il fallait à tout prix éviter une répétition de cette situation dans l'archipel nippon. Les oligarques Meiji lancèrent une forme de « nationalisme officiel » autour de la personne

⁸² Ère Meiji (ou restauration) : période historique du Japon, entre 1868 et 1912. Elle symbolise la fin de l'isolement volontaire (*Sakoku*) et le début de la politique de modernisation du Japon.

(En ligne) http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88re_Meiji (Page consultée le 12 juin 2009).

⁸³ Bakufu (littéralement, gouvernement sous la tente) : gouvernement militaire (ou shogunat) au Japon, depuis la fin du XII^e siècle jusqu'à la Révolution de l'ère Meiji (1868).

(En ligne) <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bakufu> (Page consultée le 25 avril 2006).

⁸⁴ Shogunat des Tokugawa (1603-1868) : régime féodal du Japon, établi par les shoguns de la famille Tokugawa. Cette période est connue sous le nom de période Edo, du nom de la capitale de l'époque (aujourd'hui, Tokyo). Le shogunat des Tokugawa reposait sur une hiérarchie de classes, très stricte, et constituée, du sommet vers la base, de la caste militaire des samourai, puis des fermiers, des artisans, et enfin, des commerçants. L'inégalité de la taxation et la rigidité absolue du système mena à de nombreuses rébellions, jusqu'à l'arrivée des puissances étrangères au XIX^e siècle. Plusieurs des plus puissants *daimyo* (propriétaires terriens féodaux) scellèrent une alliance avec l'empereur *de jure* et renversèrent le shogunat, ce qui mena à la restauration Meiji.

(En ligne). http://en.wikipedia.org/wiki/Tokugawa_shogunate (Page consultée le 25 avril 2006).

de l'Empereur, emblème japonais par excellence. En effet, la maison impériale était très ancienne (et par conséquent, le Japon aussi), et il était naturel que l'Empereur soit le point de ralliement légitime dans l'effort d'autodéfense nationale. Ce qui avait fait le succès de l'entreprise de renouveau au Japon à l'ère Meiji, pouvait difficilement se produire en Chine, ne serait-ce qu'en raison du caractère mandchou de la dynastie : l'Empereur n'était même pas chinois⁸⁵.

De plus, l'immensité du territoire chinois et la tâche dantesque de changer des mentalités figées (dont l'exemple venait des plus hauts sommets de la hiérarchie impériale) afin de renouveler des structures administratives et légales sclérosées, s'étaient révélées des obstacles infranchissables.

Deux événements avaient favorisé la promotion du Japon dans le domaine des rapports internationaux et augmenté son prestige de façon considérable sur la scène asiatique. L'alliance militaire de 1902 avec la Grande-Bretagne, suivie de (et favorisant) la victoire du Japon sur la Russie (1904), avaient causé une forte impression en Asie, mélange de crainte face à la nouvelle puissance japonaise, mais aussi de stimulation. Cette victoire, suivie d'une politique d'intervention financière du Japon envers les nationalismes asiatiques et de l'accueil de nombreux opposants politiques sur son territoire, avait renforcé, aux yeux de l'opinion japonaise, le sentiment que le Japon était devenu un véritable chef de file en Asie.

Mais son influence se faisait sentir de bien d'autres façons sur le continent. Suite au traité de Portsmouth (1905), le courant d'émigration japonaise s'était intensifié⁸⁶. Un certain nombre d'aventuriers, mais aussi d'intellectuels (médecins, journalistes, enseignants) avaient quitté le Japon (de gré ou de force, d'ailleurs) pour le continent (les *shina-ronin*, ou aventuriers en Chine)⁸⁷. Ils n'étaient pas tous là pour s'enrichir. Ayant eux-mêmes vécu des échecs sociaux ou politiques au Japon, ils eurent souvent des comportements d'activistes, en Corée d'abord, en Chine ensuite, où ils se lièrent avec les mécontents du régime. Tous n'étaient pas des « têtes brûlées », et ils contribuèrent de façon

⁸⁵ Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. de l'anglais « Imagined Communities » par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Éditions La Découverte/poche, 1996, p. 104-106.

⁸⁶ Traité de Portsmouth (5 septembre 1905) : signé aux États-Unis, ce traité mettait fin au conflit russo-japonais, accord aux termes duquel la Russie cédait au Japon, entre autres, la concession du Liaodong ainsi que le chemin de fer sud mandchourien.

Edwin O. Reischauer, *Histoire du Japon et des Japonais. 1. Des origines à 1945*, trad. de l'américain et annoté par Richard Dubreuil, 3^{ème} édition revue et corrigée, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 173-174.

⁸⁷ Reischauer, *op. cit.*, p. 116.

notable au courant panasiatique⁸⁸. Beaucoup avaient également été attirés par la politique de modernisation accélérée, tentée par le gouvernement chinois dès 1900, après la Guerre des Boxers (*Yihetuan Yundong*), mais surtout à partir de 1905.

Il est à remarquer que des mouvements de populations s'étaient produits en sens inverse, également. C'est ainsi que le nombre d'étudiants chinois au Japon augmenta de façon extraordinaire au début du XX^e siècle, passant de mille trois cents en 1904, à plus de vingt mille en 1908. L'arrivée massive de tous ces jeunes étrangers (incluant quelques étudiants coréens) causa un certain nombre de problèmes « logistiques », mais surtout politiques, aux autorités japonaises. En effet, bien que la moitié d'entre eux aient été boursiers de leur gouvernement, les étudiants chinois étaient, pour la plupart, particulièrement opposés à la dynastie mandchoue, qu'ils jugeaient incapable de moderniser la Chine. Bien involontairement, le gouvernement japonais hébergeait donc des révolutionnaires en puissance... Il pouvait, soit réprimer leurs activités, cédant en cela aux demandes des autorités chinoises, soit les cautionner pour, éventuellement, tirer partie des mécontents en faveur de ses propres visées en Chine. Les autorités japonaises décidèrent donc de « ménager la chèvre et le chou » en augmentant les exigences académiques pour les étudiants chinois à partir de 1907 : leur nombre ne tarda pas à décroître de façon spectaculaire⁸⁹.

La défaite amère infligée par le Japon à la Chine, ainsi que la vague de ressentiment antijaponais qui s'ensuivit après la guerre sino japonaise, ne pouvaient donc plus occulter le fait que le Japon était devenu une puissance moderne, avec laquelle il faudrait désormais compter⁹⁰. Les étudiants chinois de tous bords ont trouvé au Japon un terrain propice aux échanges d'idées, une plus grande liberté de presse (jusqu'à un certain point), permettant la publication de revues dites subversives dans leur pays, mais aussi, et surtout, ils pouvaient prendre connaissance des grands courants de pensée dans le monde, à travers le filtre des traductions, plus libres d'accès dans l'archipel.

⁸⁸ Courant panasiatique : courant ultranationaliste japonais, commencé sous l'ère Meiji. Il s'est développé en deux temps, d'abord en accordant son soutien à tous les mouvements révolutionnaires qui dénonçaient la domination occidentale dans les autres pays d'Asie, puis en promouvant l'idée d'une expansion coloniale qui devait desserrer l'emprise européenne en Asie.

Reischauer, *op. cit.*, p. 211-212.

⁸⁹ Michel Vié, *Le Japon et le monde au XX^e siècle*, Paris, Masson Éditeur, Collection « Histoire contemporaine générale », 1995, p. 7-16.

⁹⁰ Ssu-yü Teng & John K. Fairbank, *China's Response to the West...*, p. 197.

Le Japon a donc servi d'intermédiaire et d'agent de diffusion de la pensée occidentale, et permis aux jeunes étrangers d'être exposés aux sciences nouvelles, telles que l'ethnologie ou l'anthropologie (*renleixue*). Les mêmes théories exposées dans ces domaines dits « scientifiques », ont été reprises et utilisées à des fins politiques, à la fois par les réformateurs, mais aussi, paradoxalement, par les partisans de thèses opposées, les révolutionnaires. Et, dans un curieux chassé-croisé, les militaristes japonais reprendront, une dizaine d'années plus tard, les théories avancées par les révolutionnaires chinois... dans la poursuite de leurs propres intérêts.

Parmi les sciences nouvelles, l'ethnologie (*renzhongxue*) a joué un grand rôle dans la Chine moderne, à la fois dans l'utilisation qu'en ont faite les révolutionnaires contre les Mandchous, mais aussi parce qu'elle ouvrit la porte à l'anthropologie.

Certes, l'anthropologie n'était pas ce que l'on pourrait qualifier de science nouvelle en Chine, puisque les intellectuels chinois connaissaient l'existence d'autres races ou tribus à l'extérieur du pays, comme il a déjà été mentionné. Ainsi que l'a noté le professeur Ishikawa Yoshihiro, de l'université de Kyoto, dès le XVI^e siècle, les textes chinois faisaient état de termes comme « Folanji » et « Hongmaofan », pour désigner les Occidentaux⁹¹. La Cour avait fait publier un certain nombre d'albums illustrés décrivant les ethnies du monde connu, dont le plus célèbre fut le *Huang Qing zhigong tu* (Ethnographie illustrée des peuples de l'empire des Qing), sous l'égide de l'empereur Qianlong (1751)⁹².

Une forme moderne d'anthropologie ne fit véritablement son apparition en Chine qu'à la fin du XIX^e siècle, dans le cadre des tentatives de modernisation de l'enseignement, mais aussi en lien étroit avec les efforts de prosélytisme des missionnaires chrétiens. Ishikawa affirme avoir retracé la première publication anthropologique en langue chinoise dans un périodique édité par des missionnaires, le *Gezhi Huibian* (Le magazine scientifique chinois) en 1892⁹³. Un article sur les classifications raciales de l'humanité y distinguait cinq classes, auxquelles il attribuait des caractéristiques physiques particulières. Cette nomenclature trouvait sa source dans les travaux d'un anatomiste allemand, Johann

⁹¹ *Folanji* : les Francs. Sous les Ming, ce terme désignait les étrangers, comme, curieusement, les Portugais et les Espagnols, ainsi que leurs armes à feu. Institut Ricci, *Dictionnaire français de la langue chinoise*, Institut Ricci, Centre d'études chinoises, Taipei, Paris, 1976, p. 304.

Hongmaofan : littéralement, barbares aux cheveux rouges.

⁹² Yoshihiro Ishikawa, « Anti-Manchu Racism and the Rise of Anthropology in Early 20th Century China », p.9. (En ligne). <http://chinajapan.org/articles/15/15ishikawa7-26.pdf> (Page consultée le 13 janvier 2009).

⁹³ *Ibid.*, p. 9.

Blumenbach⁹⁴. Ses résultats ont été repris, et acceptés par les Japonais dès 1874, quand le premier livre d'anthropologie qui soit paru au Japon, *Jinshu hen* (Aperçus concernant la race humaine) attribuait à chaque race des caractères physiques spécifiques, dont le plus important était la forme du crâne⁹⁵. Le Japon, lui-même en route vers une modernisation accélérée de ses méthodes d'enseignement, tablait sur des sources occidentales « scientifiques », dès le début de l'ère Meiji. À cette époque, l'anthropologie occidentale était fortement marquée par la théorie de l'évolution raciale, la race blanche étant placée au sommet de la hiérarchie et la race noire à l'échelon le plus bas. Enfin, aux caractères physiques correspondaient des attributs moraux, stéréotypes qui seraient entièrement rejetés comme raciaux, et racistes, aujourd'hui, mais étaient largement acceptés à l'époque. Dans sa marche vers une modernisation de ses institutions, le Japon ouvrait la première académie d'anthropologie à Tokyo (1884). L'un des professeurs les plus éminents, Torii Ryuzo, ethnologue se spécialisant dans l'étude des races sibériennes et mongoles, avait conduit des travaux pratiques en Mandchourie, après son projet sur la péninsule du Liaodong (1895)⁹⁶. Son rapport, publié en 1904, fourmillait d'informations sur les mesures physiques, les langues parlées et les modes de vie. Ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il avait recueilli une profusion de données sur les Mandchous, car il essayait d'éclaircir le mystère de leurs origines et de trouver leurs points communs avec une autre race sibérienne, les Tougouses. Les intellectuels chinois s'intéressaient de très près aux travaux du professeur Torii, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle ses innombrables articles étaient traduits en chinois, souvent moins d'un an après leur parution en japonais. Ses publications ont eu un impact énorme sur le développement du racisme antimandchou en Chine à l'aube du XX^e siècle⁹⁷.

Les révolutionnaires chinois ne furent pas longs à saisir l'importance de cette révélation, à savoir que les Mandchous n'étaient pas de race jaune, mais appartenaient à la

⁹⁴ Johann Blumenbach (1752-1840) : biologiste allemand, considéré comme l'un des pères de l'anthropologie moderne (il a défini la notion de race, dans le cas de l'espèce humaine). (En ligne) http://fr.wikipedia.org/wiki/Johann_Friedrich_Blumenbach (Page consultée le 16 juin 2009).

⁹⁵ Rappelons que cette théorie avait déjà été émise en 1842, par l'anatomisme suédois Anders Retzius (1796-1860)

Ishikawa, *op. cit.*, p. 10.

⁹⁶ Torii Ryuzo (1870-1953) : ethnologue, anthropologue et folkloriste japonais. Ses travaux ont porté, entre autres, sur des recherches à Taiwan et des fouilles archéologiques, pour essayer de comprendre la préhistoire de l'Asie du Nord-Est. Il a pris parti pour ceux qui justifiaient l'annexion de la Corée par le Japon, sur le fait que ces deux peuples ne formaient qu'un, basé sur des critères « reconnus mondialement » de communauté linguistique, archéologique et anthropologique. (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/Torii_RyC5%ABz%C5%8D (Page consultée le 16 juin 2009).

⁹⁷ Ishikawa, *op. cit.*, p. 11.

même branche que les Toungouses, et ils en vinrent rapidement à les traiter de « races sibériennes » pour les singulariser, première étape de leur aliénation.

Les réformateurs chinois s'étaient inspirés, eux aussi, de la pensée occidentale et japonaise, en particulier Tang Caichang, mais aussi Yan Fu, Kang Youwei et Liang Qichao⁹⁸. Dès 1897, Tang Caichang avait publié un article sur les races du monde, reprenant certains écrits japonais au sujet de la classification des races. Son but était de construire une société pacifique, une fusion de toutes les religions et d'en arriver à une véritable égalité universelle⁹⁹. Liang Qichao était, lui aussi, un lecteur assidu du *Gezhi Huibian*, mais pour lui, les différences entre les races s'expliquaient par la « présence de microbes dans le sang »¹⁰⁰. Réfugié au Japon après l'échec du Mouvement de Réforme, Liang fut fortement influencé par l'extraordinaire brassage d'idées amené par la Restauration Meiji. Il en vint à expliquer l'histoire complète de l'humanité sous l'angle de la race. Cependant, son point de vue différait grandement de celui de certains auteurs japonais en ce qui concerne les liens entre l'histoire et la race. Ainsi, alors que le professeur Ukita Kazutami (professeur d'histoire à la future université Waseda), par exemple, avançait que les races historiques étaient un effet de l'histoire, car elles devaient leur existence à des facteurs tels que la langue et la culture, Liang affirmait, quant à lui, que les races historiques sont celles « qui font l'histoire ». L'histoire ne serait alors que la raison du développement et des conflits entre les races humaines¹⁰¹.

Liang Qichao et Tang Caichang ne sont pourtant pas allés jusqu'à avancer une interprétation raciale de l'histoire chinoise au niveau national : en tant que royalistes à l'époque, ils ne pouvaient pas lancer un débat qui aurait pu mener à du racisme contre les Mandchous. Pourtant, avant la période du Mouvement de Réforme en Chine, Liang s'était intéressé à l'antimandchouisme. Ainsi, il aurait distribué des libelles antimandchous, dont le fameux *Yangzhou shiriji* (Récit des dix jours de Yangzhou), à ses étudiants quand il était

⁹⁸ Tang Caichang (1867-1900) : ardent partisan des Réformes (1898). Avec Tan Sitong, il fut le fondateur de la Société de Mathématiques. Il a contribué à l'établissement de l'École de Shiwu et de la Société des Érudits (*Shehui xuezh*), dans le sud de la Chine. Favorable aux théories de Darwin, il s'est fait l'avocat du renforcement de la race jaune par des croisements génétiques avec la race blanche. (En ligne). <http://dm.hnu.cn/english/05people/0503st/st.html> (Page consultée le 17 juin 2009).

⁹⁹ Ishikawa, *op. cit.*, p. 11.

¹⁰⁰ Liang Qichao (1873-1929) : philosophe et homme politique chinois. Disciple de Kang Youwei, il participa avec ce dernier au Mouvement de Réforme (*Wuxu weixin*). Obligé de fuir au Japon, il fonda la revue *Xinmin Congbao* (New Citizen Journal), qui contribua beaucoup à ouvrir la jeunesse universitaire chinoise aux idées occidentales. Plus tard, convaincu de la décadence de l'Occident, il se rallia au nationalisme chinois. (En ligne).

http://www.chine-informations.com/guide/chine-liang-qichao_2907.html (Page consultée le 17 juin 2009).

¹⁰¹ Ishikawa, *op. cit.*, p. 15.

directeur de « l'Académie du Hunan pour les questions actuelles » (*Hunan Shiwu xuetang*), libelles dans lesquels étaient accentuées les différences raciales entre Mandchous et Han. Jusqu'en 1902, dans une lettre à son maître à penser, Kang Youwei, il exprimait des sentiments antimandchous, mettant l'accent sur la nécessité de recourir aux attaques contre les Mandchous pour soulever les idées nationalistes, à la manière dont les sentiments anti-Tokugawa avaient été utilisés au Japon¹⁰².

Cependant, dès l'instant où les révolutionnaires se sont montrés, et de façon très virulente, partisans d'un racisme antimandchou, les réformateurs ont choisi de se démarquer de leurs opposants et de prendre leurs distances, du moins en public. Les deux mouvements politiques avaient cependant en commun le fait de faire appel aux sciences nouvelles de l'anthropologie et de l'ethnologie pour défendre leurs idées respectives, les uns en faveur des Mandchous, les autres féroceement contre... Ainsi, le sujet de la race jaune avait fait l'objet de nombreux débats, par articles interposés, en particulier sur la question de décider qui en faisait partie ou non. En 1902, Liang Qichao avait déterminé que la race jaune se divisait en trois groupes, à savoir les Asiatiques de l'Est, les Asiatiques du Nord et les Peuples du Proche-Orient et d'Europe, classification dans laquelle il plaçait ensemble Mandchous et Chinois¹⁰³. La même année, son mentor, Kang Youwei, affirmait que les Mandchous avaient « adopté la culture confucéenne et se conformaient au système social des dynasties chinoises antérieures »¹⁰⁴. En d'autres mots, les Mandchous avaient été assimilés en Chine depuis si longtemps qu'il n'y avait pas de différences sociologiques entre Mandchous et *Han*¹⁰⁵.

Mais l'année suivante, le révolutionnaire Zou Rong avançait, quant à lui, que la race jaune comprenait deux groupes bien distincts, les races de Chine (incluant les *Han*) et les « races de Sibérie », lesquelles comprenaient les peuples turcs, les Mongols et les Tougouses, groupe auquel appartenait les Mandchous¹⁰⁶. À l'origine de cette affirmation,

¹⁰² *Ibid.*, p. 16.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰⁴ **Kang Youwei** (1828-1927) : philosophe et homme politique chinois. Bien que formé de façon traditionnelle, il s'est intéressé très jeune à l'histoire et aux sciences de l'Occident. Il a cherché à guider la Chine vers une rénovation de ses institutions légales, à l'instar du Japon sous l'empereur Meiji. Aidé de son disciple Liang Qichao, il rallia l'empereur Guangxu à ses idées pendant la brève période des « Cent jours de Réforme », soit de juin à septembre 1898. En raison de l'opposition de l'impératrice Cixi, il dut prendre la fuite au Japon. (En ligne).

http://www.chine-informations.com/guide/chine-kang-youwei_2869.html (Page consultée le 17 juin 2009).

¹⁰⁵ Ishikawa, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁶ Zou Rong, *Geming Jun*, in John Lust, trans., *The Revolutionary Army: A Chinese Nationalist Tract of 1903*. The Hague and Paris, Mouton & Co., 1968, p. 106, cité dans Ishikawa, p. 16.

on peut sans doute retrouver les idées avancées par l'un des fondateurs des Études orientales modernes au Japon, Kuwabara Jitsuzo (1898)¹⁰⁷.

Révolutionnaires et réformateurs s'opposaient donc sur la question de l'appartenance raciale des Mandchous, mais leurs revendications ne pouvaient qu'être tronquées, puisqu'ils ne s'appuyaient pas sur les mêmes critères. En effet, les réformateurs favorisaient l'angle de l'anthropologie culturelle pour déterminer que les Mandchous avaient été assimilés en Chine, effaçant toute différence avec les *Han*, alors que les révolutionnaires se tournaient vers l'anthropologie physique, dont les critères leur permettaient d'affirmer que Mandchous et *Han* étaient deux races différentes. Selon les termes du plus passionné de leurs chantres, Zou Rong, « il importait peu de chasser ou de tuer les Mandchous pour se venger »¹⁰⁸. D'autres révolutionnaires faisaient appel aux sciences humaines pour prouver la non-appartenance des Mandchous à la race chinoise. Ainsi, Liu Shipei, célèbre militant révolutionnaire et anarchiste, prétendit que la région d'origine des Mandchous (Jianzhou wei) ne faisait pas partie du territoire des Ming, et n'avait jamais appartenu à la Chine¹⁰⁹. Quant à Tao Chengzhang, autre activiste, il publia dans le journal révolutionnaire *Minbao* (1908) un article proclamant que la Mandchourie était déjà l'ennemie de la Chine à la fin de la dynastie Ming. Ces arguments seront repris, avec empressement, par les militaristes japonais, pour justifier leur mainmise sur la Mandchourie en 1931 : l'histoire ne leur donnait-elle pas raison par la voix (ou la plume) des Chinois eux-mêmes?

b) De la conscience ethnique et raciale au nationalisme chinois.

Tous ces débats sur la race invitaient, inévitablement, à remonter aux origines de la race chinoise. Une idée très ancienne voulait que les *Han* soient les descendants d'un

¹⁰⁷ Ishikawa, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁸ Zou Rong (1885-1905) : nationaliste et révolutionnaire chinois. Issu d'un milieu aisé, il reçut une éducation classique, mais refusa de se présenter aux examens de la fonction publique. Il poursuivit ses études à titre individuel, s'intéressa aux idées venues d'Occident, et se rendit au Japon (1901), où il fut exposé aux idées antimandchoues et à la pensée révolutionnaire la plus radicale. De retour à Shanghai en 1903 et associé de près à Zhang Binglin, il publia dans le journal *Supao* (1903) un article enflammé qui lui valut la prison. C'est là qu'il mourut de tuberculose quelques mois plus tard.

¹⁰⁹ Liu Shipei (1884-1920) : érudit chinois qui, avec sa femme He Zhen, fonda la « Société pour l'étude du Socialisme » à Tokyo (1907). Le journal publié par cette association (Natural Justice), promouvait une sorte d'anarchisme agraire inspiré à la fois des idées de Xu Xing pour en arriver à une société égalitaire et agraire, et du sage taoïste Lao Zi. Liu puisait aussi son inspiration de l'anarchisme paysan pacifique de Léon Tolstoï. Son livre, « Anarchist Revolution and Peasant Revolution », servit de modèle à Mao Zedong dans sa prise de contrôle ultime de la Chine.

Liu Shipei. « On Equal Human Ability », in *Natural Justice*, Volume 3, July 10, 1907. (En ligne). <http://robertgraham.wordpress.com/category/liu-shipei> (Page consultée le 18 juin 2009).

personnage mythique de l'Antiquité chinoise, l'Empereur Jaune (*Huangdi*)¹¹⁰. Si l'on se rapporte au culte rendu à l'Empereur Jaune au fil des siècles, on ne peut manquer de constater que la figure de Huangdi a pris différentes significations selon les époques et les objectifs visés. Ainsi, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, l'hommage à Huangdi a été un outil de légitimation du pouvoir impérial, une justification du politique par le passé¹¹¹.

Mais pour les nationalistes, Huangdi aurait jeté les bases du premier État chinois, et en reconnaissance pour toutes ses innovations, son peuple lui aurait donné le titre « d'ancêtre de la civilisation humaine », ou *Renwen shizu*. Pour Zhang Binglin, il ne serait nul autre que « le père de la race chinoise », et, partant de là, de la nation *han*. Ce faisant, Zhang « récupérait » la vénération portée à Huangdi pour « instiller un sentiment national et rejeter la tradition impériale »¹¹².

C'est au tournant du siècle surtout que le culte de l'Empereur Jaune s'est le plus transformé, pour devenir un instrument de mobilisation nationaliste, comme le prouve la présence d'une importante délégation de la Ligue jurée (*Tongmenghui*) lors de l'hommage rendu en 1908. Au cours de cette cérémonie, lecture fut faite des grands événements survenus dans la vie des « descendants de Huangdi » (*Huangdi zisun*), depuis l'occupation de la Chine par les « Tartares mandchous » en 1644, le récit de toutes leurs exactions et des crimes qu'on leur imputait, par un rappel des « Dix jours de Yangzhou » ou *Yangzhou shiri ji*, et des « Trois massacres consécutifs de Jiading » (*Jiading tucheng jilue*), jusqu'à la peinture des humiliations subies par le peuple chinois depuis plus de deux cents ans. La litanie s'achevait sur la description des incursions occidentales en Chine et de l'incapacité

¹¹⁰ Empereur Jaune (*Huangdi*) : selon les *Mémoires historiques* (Shiji) de Sima Qian (II^e siècle avant notre ère), il serait l'un des Cinq empereurs mythiques de l'Antiquité chinoise et aurait régné de -2697 à -2598. Considéré comme le père de la civilisation chinoise, il aurait vécu sur le Mont Kunlun et serait enterré dans l'actuel comté de Huangling, au Shaanxi. Il aurait vaincu différentes ethnies qui occupaient le nord de la Chine. Huangdi fait partie des héros civilisateurs de l'antiquité, comme Yu le Grand, par exemple. Les Chinois lui attribuent de nombreuses inventions, comme le *feng shui*, la monnaie, le cycle sexagésimal... Il aurait enseigné aux hommes la culture des cinq aliments de base, aurait écrit le premier traité de médecine, etc... Considéré, avec Lao Zi, comme le co-fondateur du taoïsme, il a dû être divinisé assez tôt. Dès la période des Printemps et des Automnes (*Chunqiu*), des cérémonies avaient lieu à l'emplacement de son tumulus. Son culte était alors réservé à l'Empereur ou à ses délégués. Sous les Tang, les cérémonies au temple de Huangling furent inscrites dans le registre des cultes impériaux. Le fondateur des Ming, Zhu Yuanzhang, fit restaurer le temple en 1371. C'est sous les Qing qu'il y eut le plus grand nombre de cérémonies. (En ligne).

http://fr.wikipedia.org/wiki/Empereur_Jaune (Page consultée le 12 avril 2006).

¹¹¹ Sébastien Billioud, « TERENCE BILLETER, L'Empereur Jaune », in *Perspectives chinoises*, n°101, 2007/4, page 118.

(En ligne). http://www.cefc.com.hk/fr/pc/articles/art_ligne.php.php?num_art_ligne=10113 (Page consultée le 13 janvier 2009).

¹¹² *Ibid.*, p. 3.

du pouvoir mandchou à y faire face. Les délégués nationalistes avaient terminé leur harangue par un engagement solennel à restaurer la Chine dans sa splendeur ancienne en la débarrassant de la « souillure des Mandchous »¹¹³.

Bien des siècles avaient passé, et de nombreux personnages étaient déjà venus rendre hommage au mythique Empereur Jaune, mais la « vocation » de cet endroit avait changé, une fois de plus. Le tumulus de Huangling était alors devenu la tribune où pouvaient s'exprimer les aspirations nationalistes des révolutionnaires chinois, un endroit de mémoire : la patrie chinoise était en danger, et il était vital de renforcer l'unité intérieure du peuple chinois, de préserver la « race des *Han* » (*Han baozhong*), pour faire face au péril extérieur.

Pour Zhang Binglin, la filiation était réelle entre Huangdi et les Han du XX^e siècle, ce que révélait très clairement son utilisation des termes de *Hua* (groupe issu d'un même ancêtre), *Xia* (la race) et *Han* (la race, le groupe ethnique) pour désigner les différents aspects de la sinité¹¹⁴. Si l'on adhérait à l'idée nationaliste que la nation était formée d'une seule et unique race, les *Han*, il était logique d'en déduire que « les autres » n'avaient pas leur place dans cette nation racialisée. Comme l'a si bien défini par ailleurs Chow Kai-wing, le concept de *Hanzu* (la nationalité Han), à connotation raciale, se voulait une réponse aux nouveaux défis politiques et méthodologiques que représentaient les impérialismes, qu'ils soient de type occidental ou japonais. Il était une définition collective, homogène et intemporelle du « moi » chinois¹¹⁵.

Le rapprochement (ou la confusion) entre les termes de « race » et de « nation », qui finirent par être employés indifféremment l'un pour l'autre par les nationalistes chinois, tient peut-être à deux causes. Tout d'abord, le terme chinois de *minzuzhuyi* (nationalisme), qui a sans doute été emprunté au japonais *minzokushugi* (racisme), a fini par signifier à la fois « race » et « nation ». D'autre part, les traductions de Yan Fu (Huxley, Spencer),

¹¹³ TERENCE BILLETER, « Un ancêtre légendaire au service du nationalisme chinois », in *Perspectives chinoises* n°47, mai-juin 1998, page 46. (En ligne).

http://www.cefc.com.hk/fr/pc/articles/art_ligne.php.php?num_art_ligne=4702 (Page consultée le 13 janvier 2009).

¹¹⁴ Chow Kai-wing, cité dans Billeter, *Ibid.*, p. 5 (note 26).

¹¹⁵ Kai-wing Chow, « Narrating Nation, Race, and National Culture : Imagining the Hanzu Identity in Modern China », dans Kai-wing Chow, Kevin M. Doak, Poshek Fu, eds., *Constructing Nationhood in Modern East Asia*, Ann Arbor, U. of Michigan, 2001, p. 48-49.

Chow Kai-wing est professeur à l'Université de l'Illinois (Champaign-Urbana), au département d'Histoire, Langues et Cultures de l'Asie de l'Est. Ses intérêts de recherche ont porté sur les aspects politiques et les formes de savoir, la formation identitaire, ainsi que les facettes du pouvoir. Actuellement, il concentre son attention sur l'impact de l'imprimerie dans la Chine des Ming et des Qing, ainsi qu'en Europe. (En ligne). <http://www.ealc.uiuc.edu/ealc/people/faculty/chow.htm> (Page consultée le 24 juin 2009).

ouvrages dans lesquels il mêlait ses propres interprétations de la science occidentale à la traduction proprement dite, eurent un impact considérable¹¹⁶. Il utilisait sans distinction « groupe » pour « race », affirmait l'origine simiesque de la race humaine et l'extinction prochaine des races au teint plus sombre, ceux qu'il qualifiait de « Noirs » et « Rouges ». D'autres écrivains radicaux, comme Qian Xiaoqiu, se servirent de ses remarques pour valider leurs propres théories, inciter les Chinois à prendre leurs distances avec les races dites « inférieures » (*jianzhong*), à savoir les « nomades mandchous », et à joindre les « nations civilisées » dans leur marche en avant vers la « Terre Pure »¹¹⁷. Des formules toutes faites virent le jour, dans lesquelles on juxtaposait souvent *guo* (pays) et *zhong* (race). Citons, par exemple, les expressions *guojiezhongjie* (frontières nationales, frontières raciales).

Zhang Binglin, à son tour, s'intéressa aux écrits de Yan Fu, et en particulier, à leur côté racial. Se basant sur les textes anciens, dont les *Annales des Printemps et des Automnes*, à l'instar de Lacouperie, il déduisit qu'il y avait une différence entre les peuples « civilisés » (les Han) et les peuples « incultes » (les Rong), alliant de la sorte la terminologie occidentale à l'imagerie traditionnelle. Ce faisant, un lien facile s'établissait entre les animaux et les barbares : les tribus « barbares » étaient les descendants biologiques d'espèces inférieures, voire animales. Zhang liait de façon formelle la notion de *qun* (groupe, mais aussi harde de bêtes sauvages) à celle d'une vigueur de la race : la puissance d'une race était proportionnelle à son aptitude à se grouper, ou *hequn*. L'idée d'un regroupement racial était renforcée par l'influence des valeurs confucéennes traditionnelles, comme la piété filiale (*xiaoshun*) et le culte des ancêtres. On en vint à concevoir la loyauté raciale comme étant le prolongement de l'allégeance familiale, les termes de parenté fournissant les liens nécessaires pour exprimer la fidélité au groupe.

Il est clair que les révolutionnaires chinois se montraient de plus en plus fiers de leur race. Le thème de « l'humiliation » revenait constamment dans les écrits nationalistes, comme un véritable catalyseur du patriotisme, de la solidarité et d'un sens de responsabilité

¹¹⁶ Yan Fu (1853-1921) : érudit chinois, il est surtout connu pour avoir introduit les idées occidentales en Chine à la fin du XIX^e siècle, dont les théories de Darwin de la « sélection naturelle » et de la « survie des plus forts ». Après avoir étudié à l'Institut naval de Fuzhou, puis à Greenwich (Angleterre), il traduisit un grand nombre d'auteurs occidentaux, dont Thomas Huxley (*Evolution and Ethics*), Adam Smith (*Wealth of Nations*) et John Stuart Mill (*On Liberty*). (En ligne). http://en.wikipedia.org/wiki/Yan_Fu (Page consultée le 25 avril 2006).

¹¹⁷ Frank Dikötter, *The Discourse of race in Modern China*, Stanford, California, Stanford University Press, 1992, p. 103.

collective : c'était par manque d'efforts et de volonté de résistance que les Chinois subissaient les humiliations des Occidentaux, et même les insultes et les quolibets... des enfants japonais (ces derniers se moquaient ouvertement de la tenue vestimentaire des étudiants chinois, avec leur longue tunique et leur natte virile, symbole haï de leur asservissement aux Mandchous)¹¹⁸.

Conscience raciale chinoise.

Le rôle du Japon ne s'est pas arrêté à celui de « vivier d'idées nouvelles » et de « cuve de fermentation », où pouvaient se développer des notions de modernisation, de renouveau ou de renforcement. Les nombreux débats sur la race, et en particulier, sur la race jaune, celle à laquelle appartenaient ceux qui se définissaient comme les *Han*, ces discussions donc, portaient également sur leur nature même, sur leurs origines, à la fois géographiques, historiques et culturelles.

Influencés à la fois par le développement d'une conscience nationale moderne au Japon, mais pressés par la menace grandissante que les puissances occidentales faisaient peser sur la Chine, les intellectuels chinois se mirent à considérer sérieusement certaines théories relatives à leurs origines raciales, dont celles développées par un historien français controversé, **Jean-Baptiste Terrien de Lacoupérie**. Spécialiste de la philologie des langues préchinoises, il avait étudié les textes anciens des *Printemps et des Automnes*, et en avait conclu qu'à cette époque (-551 à -479), le territoire « chinois » était parsemé de peuples et d'états non sinitiques. Sa théorie, présentée dans de nombreux articles et développée dans son œuvre principale, *Western Origin of the Early Chinese Civilization*, voulait que les Chinois soient les descendants de tribus babyloniennes, les « Bak Sing », qui seraient venues de Mésopotamie jusqu'au sud du Gansu actuel, guidées par l'Empereur Jaune. Lacoupérie alléguait que le titre des rois de Babylone, Kudur Kakhunti, était à rapprocher du chinois *Huangdi*, et que les premiers Chinois, qui se nommaient eux-mêmes

¹¹⁸ Les motifs d'humiliation ne manquaient pas, pour les Chinois au Japon, comme le montre l'exemple suivant. Lors de l'exposition industrielle d'Osaka (1903), le Japon avait prévu une « Exposition des races humaines », avec un kiosque consacré... aux « Races inférieures » (*jianzhong*), où devaient figurer la Chine, la Corée, les Îles Ryukyu, l'Inde, Hawaï, Taiwan et Java, sous l'étiquette « Races barbares ». Les étudiants chinois s'y opposèrent vigoureusement, et ce projet fut abandonné. *Ibid.*, p. 113-14.

« baixing », étaient probablement ces « Bak Sing »¹¹⁹. En fait, *baixing* fait référence au peuple, à la population. Curieusement, un grand nombre de Chinois, dont le réformateur Jiang Zhiyou, endossèrent la théorie de Lacoupérie, bien qu'elle présentât la culture chinoise comme un dérivé d'une autre civilisation. En fait, ils mettaient davantage l'accent sur le fait que ces groupes avaient réussi l'exploit de parcourir un si long périple en terrain hostile, et à vaincre les autres tribus de la plaine centrale de la Chine du Nord au cours de campagnes militaires successives, et ce, grâce à la supériorité de la race *han*, ainsi que l'analysait le nationaliste révolutionnaire Liu Shiwei lui-même¹²⁰. D'abord en faveur de cette théorie de Lacoupérie, Zhang Binglin s'était ravisé par la suite (1908), rejetant l'idée que l'Empereur Jaune ait pu être un immigrant¹²¹.

Dès leur parution au Japon, les théories de Lacoupérie avaient été sujettes à controverse. En effet, un développement inattendu s'était produit en 1900, après la publication d'une « Histoire de la civilisation chinoise » (*Shina bunmei shi*) par deux historiens japonais amateurs. Ils consacraient tout un chapitre à la théorie de Lacoupérie, l'exposant et la commentant, mais sans préciser qu'il s'agissait là de leur propre adaptation, sous le nom de Lacoupérie. Cette interprétation déformée a eu un impact immense sur de nombreux intellectuels chinois, les persuadant que leur civilisation la plus ancienne avait

¹¹⁹ Terrien de Lacoupérie, *Western Origin of the Early Chinese Civilization*, London, Asher, 1894, cité par Ishikawa, *op. cit.*, p. 20.

¹²⁰ Ishikawa, *loc. cit.*, p. 20.

¹²¹ Zhang Binglin (1868-1936) : érudit chinois, activiste et révolutionnaire, il est connu pour ses sentiments violemment antimandchous. Il a fait de nombreuses contributions à l'étymologie et à l'histoire de la linguistique chinoise. Après avoir étudié avec le linguiste Yu Yue pendant plusieurs années, il vint s'établir à Shanghai, juste après la première guerre sino-japonaise. Devenu membre de l'*Association pour la régénération de la Chine (Xingzhonghui)*, fondée par Sun Yat-sen, il écrivit de nombreux articles pour plusieurs journaux, dont le *Shi Wu Bao* de Liang Qichao. Son franc-parler lui valut d'être emprisonné à diverses reprises, que ce soit par le gouvernement impérial mandchou ou par Yuan Shikai. Entre 1900 et 1901, il est passé des idées favorables à la Réforme, pour en arriver à prôner ouvertement la Révolution. Réfugié au Japon, il joignit la « Ligue Jurée » (*Tongmenghui*) et devint le rédacteur en chef du « Journal du peuple » (*Minbao*), qui critiquait avec virulence la corruption de l'Empire mandchou, tout en enseignant la littérature chinoise aux étudiants chinois au Japon (dont le futur écrivain Lu Xun). On lui doit la mise au point d'un système phonétique pour la transcription du chinois (*zhuyin*), adopté à Taiwan sous le nom de « bopomofo », abandonné en Chine continentale au profit du pinyin. Zhang avait le sentiment aigu de vivre en pays occupé par l'ennemi. Très attaché à la mémoire historique pour faire naître un sentiment d'identité nationale, il évoquait sans cesse dans ses articles la mémoire d'événements anciens, qui rappelaient aux Chinois leur situation de « victimes des Mandchous » et engageaient à la vengeance, conclusion logique à laquelle menait une mémoire raciale traumatisée. Dans une lettre à Kang Youwei, publiée dans le *Supao*, il a réfuté les allégations de ce dernier voulant que Mandchous et Han aient appartenu à un même peuple. L'antimandchouisme de Zhang était basé sur son interprétation raciale de l'histoire, mais aussi sur un profond sentiment de justice morale. Bien qu'on puisse débattre de la nature de ses sentiments antimandchous (caractère racial ou opinion politique?), il est indéniable que ses opinions témoignaient d'une très grande sensibilité historique.

Peter Zarrow, « Historical Trauma. Anti-Manchuism and Memories of Atrocity in Late Qing China », *History & Memory* 16.2, Indiana University Press, p. 67-107.

débuté en Mésopotamie, berceau de toutes les civilisations, théorie qui fut complètement abandonnée par la suite¹²².

On peut se demander comment des intellectuels, chinois ou japonais, avaient pu accorder crédit à des théories aussi douteuses. Mais en réalité, tout ce qui démontrait la supériorité des *Han* était accepté par les révolutionnaires, et nourrissait leur propagande antimandchoue. Quant aux expansionnistes japonais, tels que Sasaki Yasugoro, une thèse voulant que les Chinois n'aient été qu'un peuple immigrant venu d'Occident justifiait tout à fait leurs visées impérialistes sur le continent¹²³. Il n'est pas certain que même Song Jiaoren, l'un des dirigeants révolutionnaires chinois les plus connus, ait été conscient des implications possibles des théories de Lacouperie pour le Japon¹²⁴.

Outils de la construction identitaire chinoise.

Un certain nombre d'éléments ont ainsi joué un rôle non négligeable dans la construction identitaire chinoise, d'où ils ont été récupérés à cette fin. Les principaux semblent avoir été le recours au mythe des origines, ainsi qu'il en a déjà été question, l'utilisation des thèmes liés à la race (recouvrant xénophobie et antimandchouisme) et à la nation, ainsi que la montée du nationalisme chinois.

Symbolique de l'Empereur Jaune.

Qu'il ait réellement existé, ou qu'il ne soit que l'un des nombreux mythes issus du long passé chinois, l'Empereur Jaune a rempli un rôle symbolique de premier plan dans la construction raciale chinoise. Tout d'abord, il évoquait une idée de continuité, de « longue durée » : les nationalistes de 1908, par exemple, trouvait la confirmation que leur « lignée » plongeait ses racines dans un très lointain passé, qu'elle était donc des plus anciennes (on remontait ainsi à plus de quatre mille ans d'histoire).

De la même façon, la figure de l'Empereur Jaune était une idée rassembleuse, puisque tous les Chinois *han* pouvaient se reconnaître en lui, se prévaloir d'une « parenté », même lointaine, et retrouver à travers lui un peu de cette gloire ancienne qu'on lui

¹²² Shirakawa Jiro and Kokubu Tanenori, *Shina bunmei shi*. Tokyo, Hakubunkan, 1900, cité par Ishikawa, p. 22.

¹²³ Sasaki Yasugoro (1872-1934) : spécialiste de la Mongolie et partisan de l'expansionnisme. Au début du XX^e siècle, il a développé la théorie d'une origine commune aux peuples mongols et japonais, ainsi que des racines hébraïques de la race japonaise. Souvent surnommé « Roi de la Mongolie » par ses camarades, les *Tairiku ronin* (Aventuriers continentaux).

Ishikawa, loc. cit., p. 25.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 24.

attribuait. En effet, le rappel des grandes réalisations de ce héros fondateur, et « père » de la race jaune, prouvait à la fois que la Chine avait déjà été à l'avant-garde des grandes civilisations du monde, tout en représentant un symbole de la créativité et de l'ingéniosité du peuple *han*¹²⁵.

Le rôle symbolique rempli par Huangdi, l'Empereur Jaune, a été perçu à la fois par l'État impérial et par les nationalistes. Son importance était reconnue par le nombre de cérémonies par lesquelles les empereurs successifs, ou leur représentant, venaient lui rendre hommage. Ainsi, alors que les Ming l'ont honoré à sept reprises, les Qing ont multiplié les marques d'honneur (vingt-quatre, en tout) envers Huangdi, témoignant de son importance comme outil de légitimation de l'État impérial¹²⁶.

Mais le rôle national symbolique qu'on lui reconnaissait a été repris, et amplifié, au tournant du vingtième siècle, pour devenir un instrument de mobilisation nationaliste, ainsi que nous l'avons déjà mentionné. Devant la nécessité de faire face au danger d'extinction qui menaçait la Chine, les envoyés du *Tongmenghui* de Sun Yat-sen ont ressenti le besoin de faire appel à l'unité de la nation, à prendre l'engagement officiel de la restaurer dans sa gloire ancienne et de la « débarrasser de la souillure des Mandchous »¹²⁷.

Utilisation des concepts de « race » et de « nation »

Cet engagement solennel des révolutionnaires à sauver la race des *Han* se voulait une réponse aux défis des impérialismes de tout bord, mais surtout occidentaux et japonais. La communauté chinoise était donc définie, par les révolutionnaires, en termes raciaux plutôt que culturels. On y retrouve différentes influences, bien sûr, qu'il s'agisse de théories développées en Occident ou de l'essor d'une conscience nationale moderne au Japon¹²⁸. Mais cette réponse était aussi chinoise, d'abord et avant tout, avec l'attribution du titre de « père de la race des *Han* » décerné à Huangdi. Zhang Binglin l'avait bien compris, lui qui a su articuler le thème rassembleur et exclusif de la nation chinoise basée sur la race des *Han*, autour de l'image de l'Empereur Jaune, instillant un sentiment national détaché

¹²⁵ Le célèbre biochimiste Joseph Needham (1900-1995) s'est intéressé de très près au passé technologique et scientifique de la Chine. Devenu directeur du Bureau de Coopération scientifique sino-britannique à Chongqing pendant la deuxième guerre mondiale, il rassembla une importante masse de documents, base de sa série monumentale, *Science and Civilization in China*. Commencée en 1954 et poursuivie après la mort de Needham, la publication, aux Presses de l'Université Cambridge, comprend maintenant vingt-quatre volumes...

¹²⁶ Billeter, *op. cit.*, p. 3.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 3.

¹²⁸ Kai-wing Chow, *op. cit.*, p. 48-49.

du confucianisme, et rejetant la tradition impériale¹²⁹. Le concept de « race des *Han* » excluait tous ceux qui n'en faisaient pas partie, et en tout premier lieu, les Mandchous. L'étiquetage de ces derniers comme « barbares, race corrompue » et autres attributs, faisaient partie d'un mécanisme d'isolement et de rejet, première étape d'ostracisation dans une structure de violence sociale¹³⁰. Le processus était similaire à ceux que l'on a pu observer dans de nombreux cas de persécutions raciales, comme à l'égard des Juifs dans les pogroms russes, par exemple¹³¹.

La vision exclusive des révolutionnaires s'opposait au caractère inclusif envisagé par les monarchistes constitutionnels. C'est ainsi que Kang Youwei ne voyait pas la nécessité de « se débarrasser » des Mandchous pour construire la nouvelle nation chinoise : celle-ci se voulait ouverte à tous ses groupes minoritaires, tels que Mandchous, Mongols, Tibétains, Ouïgours et autres. Les révolutionnaires ont intégré les valeurs de « lignée chinoise » à l'ancienne notion d'ethnocentrisme, à laquelle ils ont intégré les idées d'évolution de Wang Fuzhi et la conception nouvelle du darwinisme social : les races les plus fortes seraient les seules à survivre. Ils sont donc passés de l'idée de lignée à celle de la race comme une seule et même grande famille, dont l'ancêtre commun n'était nul autre que l'Empereur Jaune. Comme nous l'avons déjà relevé dans le chapitre intitulé « *Chauvinisme han* », l'attribution de stéréotypes et le processus de diffamation ne s'adressaient pas exclusivement aux Mandchous, puisqu'ils visaient également les Occidentaux, ces étrangers qui morcelaient et humiliaient la Chine. À défaut de pouvoir les combattre physiquement, on avait donc recours à des attaques sur le plan moral, puisqu'il était entendu que leur « laideur physique » n'était que la manifestation extérieure de leur absence de moralité, aux yeux des révolutionnaires.

Le recours à la propagande n'était pas quelque chose de nouveau, et les campagnes de salissage n'excluaient pas une certaine manipulation de la vérité au début du XX^e siècle, comme l'a démontré l'exemple très connu du panneau interdisant l'accès de certains parcs de Shanghai aux « Chinois et aux chiens ». Rappelons brièvement les faits.

À l'époque des « Territoires à bail », un jardin public avait été installé dans la Concession internationale, financé par le Conseil Municipal de Shanghai en 1868,

¹²⁹ Billioud, *op. cit.*, p. 3.

¹³⁰ À une autre époque et en d'autres lieux, faut-il rappeler le souvenir de la princesse Marie-Antoinette d'Autriche, adulée d'abord comme future reine de France, et devenue « l'Autrichienne » à l'écclatement de la Révolution française ?

¹³¹ Pamela K. Crossley, « Thinking about Ethnicity in Early Modern China », in *Late Imperial China* 11, n°1 (June 1990), p. 25-26.

organisme où ne siégeaient que les propriétaires étrangers établis dans la Concession internationale. De 1881 à 1917, divers arrêtés du Conseil municipal avaient stipulé les conditions d'accès à ce parc, connu sous le nom de « Jardin Huangpu ». En 1928, le régime du Guomindang, poussé par une nouvelle vague nationaliste, décréta les parcs de Shanghai ouverts à tous, et mit fin aux interdictions. Une enseigne qui aurait stipulé de telles restrictions, assimilant dans un même article les Chinois à des chiens, aurait certes eu de quoi soulever l'indignation générale et susciter la colère légitime des Chinois : qui aurait pu les blâmer? L'inscription outrageante était d'autant plus crédible que plusieurs révolutionnaires, et en tout premier lieu, Sun Yat-sen, ont affirmé que c'est la lecture de ce texte infamant qui avait été l'élément déclencheur dans leur prise de conscience politique. Cette « révélation » aurait été partagée, et renforcée, par Mao Zedong, Cai Heshen et Guo Moruo. Elle se retrouve encore dans un certain nombre de publications dites sérieuses, y compris sur le site informatique « Chine informations ».

La vérité était toute autre, comme l'a révélé un article du *China Quarterly* en 1995. À l'époque des « Territoires à bail », et en particulier dans la Concession internationale, la tradition anglaise voulait que l'accès aux parcs, à tous les parcs, soit réservée aux copropriétaires qui en payaient l'entretien. Ils étaient les seuls à en posséder les clés, et le règlement stipulait que l'accès en était réservé aux « étrangers, aux seuls Chinois respectables et bien habillés (donc vêtus à l'occidentale), ainsi qu'aux Chinois au service des étrangers ». Et ni les chiens, ni les vélos n'étaient admis (jusqu'en 1917) : on était donc très loin de l'interdiction insultante faite « aux Chinois et aux chiens »¹³². C'est après 1949 que la légende prit forme, avec l'appropriation des dires de Sun Yat-sen par le Parti Communiste chinois dans un courant d'incitation à la xénophobie. Ou : de l'art de manipuler l'opinion publique...

Le recours à la passion au niveau populaire, et à la raison au niveau de l'élite cultivée, visaient un seul et même but : faire prendre conscience aux Chinois qu'ils appartenaient à une même race et qu'ils formaient une véritable communauté ayant pour nom « la nation chinoise » (*Zhonghua*). L'appartenance à une même communauté supposait le partage d'un certain nombre de caractéristiques, qu'il s'agisse de la langue, de la religion ou d'une même expérience historique. Ces points communs renforcent la

¹³² Christian Henriot et Alain Roux, *Shanghai années 30. Plaisirs et violences*, Paris, les Éditions Autrement, Collection Mémoires 1998, p. 13-16, citant l'article de Robert A. Bickers et Jeffrey N. Wasserstrom, « Shanghai's " Dogs and Chinese Not Admitted " », *The China Quarterly*, n°142, juin 1995, p. 444-466.

conscience qu'un groupe a de lui-même et permettent de privilégier ce qui unit la communauté, considérée comme un être vivant, et bien réel. Cette collectivité, la nation chinoise, a posé ses limites par rapport aux communautés qu'elle considérait comme extérieures, elle a recherché ce qui la différenciait des autres et a privilégié ce qui unissait ses seuls membres, c'est-à-dire les *Han*¹³³.

Le nationalisme chinois a évolué en un nationalisme ethnique, étroit et exclusif, réservé aux Han. Les révolutionnaires ont su faire appel aux émotions profondes que leur inspiraient les événements traumatisants du passé chinois. Leurs descriptions répétées des torts causés par les Occidentaux au XIX^e siècle, leur évocation constante de la grandeur ancienne de la Chine, de sa supériorité dans de nombreux domaines, mais aussi des humiliations de la conquête mandchoue au XVII^e siècle, ressassées *ad nauseam*, permettaient de rendre actuels des traumatismes anciens et, toujours, d'en appeler à la vengeance de ces crimes¹³⁴. Cette véritable mobilisation fut entendue et trouva son actualisation dans des sentiments antimandchous de plus en plus virulents.

Antimandchouisme et construction identitaire chinoise

Il est remarquable, mais pas vraiment surprenant, de constater qu'après la période difficile et prolongée de la prise du pouvoir par les Mandchous au XVII^e siècle, l'intelligentsia chinoise semblait, dans son ensemble, avoir plutôt bien accepté la nouvelle gouvernance, en apparence du moins. Il est vrai que le contrôle impérial très serré sur tous les aspects de la vie chinoise et la répression du moindre mouvement d'opposition, obligeaient tout le monde à « rentrer dans le rang », volontairement ou non. Il ne faut pas perdre de vue cependant que la longue durée des règnes (soixante ans, pour chacun d'eux) et la grande sagesse politique de ceux que l'on considère comme les deux plus grands empereurs Qing, Kangxi et son petit-fils Qianlong, avaient permis à la Chine de connaître une exceptionnelle période de stabilité et de prospérité, dont le peuple avait, en général, pu bénéficier.

Mais les conséquences démographiques (la population avait plus que doublé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle), liées à la paix intérieure, l'essor du commerce national et

¹³³ Prasenjit Duara, « In the footsteps of Xuanzang : Tan Yun-Shan and India. On Theories of Nationalism for India and China », p.9. (En ligne).
http://www.ignca.nic.in/ks_40032.htm (Page consultée le 24 juin 2009).

¹³⁴ Zarrow, *op. cit.*, p. 4.

l'accroissement de la production agricole (due à l'introduction de nouvelles cultures, comme le maïs, et à l'extension des surfaces cultivées, grâce à la colonisation des terres), auxquelles se sont ajoutées une litanie de catastrophes naturelles, avaient accru les tensions sociales dès la fin du XVIII^e siècle¹³⁵. Une série de révoltes et la corruption du régime des Qing, le tout sur fond d'intrusions étrangères (culminant avec les guerres de l'Opium et leurs désastreuses conséquences), avaient vu renaître des sentiments hostiles à la dynastie au pouvoir, puis à l'ensemble des Mandchous.

Indirectement, certaines des politiques de Qianlong ont pu constituer un des éléments déclencheurs. En effet, la montée de la conscience ethnique des *Han* (pendant la rébellion des Taiping, particulièrement) répondait au renforcement d'une identité mandchoue distincte, telle que voulue et imposée par Qianlong. Cette recherche identitaire privilégiait « la race » comme principal paramètre de la définition d'une communauté. Un certain nombre de Mandchous avaient déjà adopté bien des traits culturels chinois, même si c'était de façon incomplète. L'identité mandchoue a donc retrouvé une certaine vigueur, forçant une population à suspendre un processus déjà bien amorcé et à « tourner le dos à ce qui était devenu, en fait, leur culture »¹³⁶.

À cette ambivalence mandchoue correspondait une résurgence de sentiments antimandchous demeurés latents, mais bien vivants, en particulier dans les régions côtières du sud de la Chine. Comme le révèle la lecture des biographies de nombreux révolutionnaires, dont Zhang Binglin, Sun Yat-sen, et même Liang Qichao, la mémoire des événements du passé avait été maintenue et transmise de génération en génération, sous diverses formes, orales et écrites. Le rappel de ces incidents avait pour but de renforcer d'anciens préjugés qui traçaient la limite entre civilisation et barbarie, de garder le souvenir des torts subis, et d'entretenir une idée de revanche¹³⁷. Des écrits antimandchous du XVII^e siècle (Wang Fuzhi, et d'autres penseurs de cette époque) avaient été exhumés et réimprimés. Une collection de « témoignages de la conquête », dont le très célèbre « Yangzhou shiriji » (Compte-rendu des dix jours de Yangzhou), par Wang Xiuchu, refit surface au milieu du XIX^e siècle. Cette relation des événements violents de 1645, lors de la prise de Yangzhou, avait été étouffée par les Qing lors de sa première parution. Bien que les scènes décrites aient été typiques en temps de guerre, ce témoignage n'était pas

¹³⁵ Jean Sellier, *Atlas des peuples d'Asie méridionale et orientale*, Paris, La Découverte, 2001, p. 147-49.

¹³⁶ Duara, *op. cit.*, p. 10.

¹³⁷ Zarrow, *op. cit.*, p. 6.

particulièrement antimandchou. De plus, il révélait que la plupart des excès commis n'avaient pas été le fait de soldats mandchous, mais chinois, auxquels s'étaient joints des brigands chinois locaux, pour qui toutes les occasions de pillage étaient bonnes à prendre. La nouvelle édition omettait également de mentionner que les officiers mandchous étaient intervenus pour imposer la discipline et faire cesser les massacres¹³⁸.

Les tensions n'avaient fait que grandir entre Mandchous et *Han* après les mesures de renforcement identitaire. Dès 1840, avant les attaques britanniques contre la ville de Zhenjiang, pendant la première guerre de l'Opium, l'hostilité avait persisté entre soldats de la garnison mandchoue et population civile chinoise, les soldats accusant les *Han* de collaborer avec les Britanniques (ils faisaient du commerce avec eux). Le manque de communication et la méfiance mutuelle aidant, la situation s'était envenimée à un point tel que les soldats mandchous, persuadés d'avoir été trahis, avaient massacré de nombreux habitants chinois de Zhenjiang. L'événement avait été entièrement interprété comme un conflit ethnique, à la fois par les rescapés et par les historiens locaux¹³⁹.

Les relations avaient continué à se détériorer entre les deux communautés, jusqu'à la révolte des Taiping, au cours de laquelle la garnison mandchoue avait subi de très lourdes pertes, tant en matériel qu'en vies humaines. La Révolution de 1911 a vu la haine populaire s'acharner sur ce qui restait de la garnison, pillant et détruisant les habitations, pour finalement massacrer sauvagement tout le monde, aussi bien les soldats que leurs familles.

La reprise des sentiments antimandchous à la fin du XIX^e siècle était donc née, à la fois du rappel des souvenirs de la conquête et d'un renforcement des ressentiments, mais aussi d'une impression d'impuissance face aux dangers de l'heure, c'est-à-dire aux agressions étrangères et à l'incapacité de la dynastie Qing à réagir de façon adéquate.

Mais ce n'est qu'après la défaite chinoise lors de la guerre sino-japonaise et l'échec des Réformes de 1898 que le discours s'était fait de plus en plus racial, et que la circulation des libelles antimandchous s'était accélérée, amplifiée. Le fait de ressasser les anciens traumatismes avait pour but de tabler sur les émotions populaires et d'attiser la haine à l'égard des responsables, ou de leurs descendants.

¹³⁸ Lynn A. Struve, *The Ming-Qing Conflict, 1619-1683: A Historiography and Source guide*, Association for Asian Studies Monographs, n° 56, Ann Arbor, 1998, p. 242-43 and 251, respectively. Cité dans Zarrow, *Ibid.*, p. 7.

¹³⁹ Mark Elliott. « Bannermen and Townsmen: Ethnic Tension in Nineteenth Century Jiangnan », *Late Imperial China* 11, n° 1, p. 64.

La structure de ces récits était très claire, « binaire », pourrait-on dire : les auteurs de tout ce qui accablait la Chine (au passé comme au présent) représentaient le mal, et ils étaient de race étrangère, Occidentaux et Mandchous confondus, alors que toutes leurs victimes, images du bien, étaient des Chinois *han* (passés et présents)¹⁴⁰.

L'antimandchouisme a éclaté, de façon beaucoup plus évidente, après 1902-1903 (articles de Zou Rong et rééditions des poèmes de Tan Sitong, exécuté pour sa participation aux Cent Jours de Réforme), pour atteindre sa phase la plus aiguë entre 1905 et 1907. Le discours des innombrables libelles en circulation véhiculait l'idée que les Mandchous avaient eux-mêmes eu recours à une véritable discrimination raciale, puisqu'ils s'étaient volontairement maintenus à l'écart des Han. Il n'était donc pas surprenant qu'ils abandonnent le pays à la convoitise des puissances étrangères¹⁴¹. N'avaient-ils pas, comble de l'humiliation, procédé à la classification de la population dans un ordre tel, que les Chinois ordinaires n'apparaissaient qu'au tout dernier degré de l'échelle sociale, après les Mandchous, Mongols et Chinois des Bannières?

Le vocabulaire utilisé jouait sur toute la gamme des émotions, allant de la colère à l'indignation, en passant par la honte que les ancêtres aient été vaincus par une « race inférieure » (*lie zhong*) et, inévitablement, faisant appel à « l'union sacrée de la race chinoise » (*xing Han fuchou*) des Han pour se venger.

Les sentiments antimandchous ont donc joué un rôle mobilisateur en faveur de la Révolution. Certains, dont Zhang Kaiyuan, sont d'avis qu'il était nécessaire de mettre l'accent sur l'émotivité dans ce discours nationaliste, afin d'attirer les masses populaires qu'un propos plus mesuré aurait pu laisser indifférentes, ne convainquant que la tranche la plus éduquée de la société¹⁴². Le professeur Zarrow, quant à lui, est d'avis que, bien au contraire, raison et émotions étaient intimement liées dans les plaidoyers en faveur du nationalisme et d'un changement complet, c'est-à-dire favorable à la Révolution. Les sinologues de langue anglaise, tels que Rhoads, Dikötter et Crossley, s'accordent pour dire que l'antimandchouisme mis de l'avant par les plus radicaux des révolutionnaires, était

¹⁴⁰ Zarrow, *op. cit.*, p. 7 et 18.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴² Zhang Kaiyuan : spécialiste taïwanais, ancien président de la *Central China Normal University* de Wuhan (Hubei), fondateur et directeur de l'Institut de Recherche sur la Révolution de 1911.
Ibid., p. 3.

irrationnel, corrosif, raciste et dangereux, mais efficace dans le développement des idées nationalistes¹⁴³.

Les termes choisis reflétaient l'intensité des émotions dans les attaques contre les Mandchous, les expressions de « scélérats tartares » (*jiangutou, lu Dada*), de « barbares » (*yeman*) et de « race étrangère » (*yizhong*) n'étant qu'un pâle reflet de tout ce dont ils étaient apparemment coupables. Comme nous l'avons déjà soulevé, la violence des sentiments antimandchous, certes d'ordre stratégique, cachait peut-être autre chose, à savoir la honte pour les Chinois d'avoir été trop faibles pour résister à des forces infiniment moindres, et « de race inférieure » (*liezhong*), qui plus est, qu'il s'agisse de la résistance face aux Mandchous de 1644 ou aux puissances occidentales au XVIII^e siècle. Ces deux catégories d'agresseurs servaient-elles de boucs émissaires pour pallier à l'incapacité des Han à accepter le fait qu'ils n'avaient pas pu se montrer à la hauteur, bref, de prendre leurs propres responsabilités¹⁴⁴?

Se débarrasser des Mandchous, les « anéantir », selon les termes mêmes des révolutionnaires, permettait à la fois de garantir la survie de la race des *Han*, race purifiée d'avoir « lavé » son honneur, et de démontrer enfin, à la face du monde, que les *Han* étaient redevenus un peuple puissant¹⁴⁵.

Il ne fait guère de doute, à nos yeux, qu'il y avait un lien direct entre la violence des sentiments antimandchous exprimés dans la période prérévolutionnaire, et l'acharnement, voire la cruauté dont les Mandchous ont été victimes pendant la Révolution de 1911. Rhoads s'est estimé incapable de donner le chiffre exact ou un pourcentage précis du nombre des victimes mandchoues, mais il n'a pas hésité à qualifier les massacres (à Wuchang, Xi'an, Taiyuan, Zhenjiang, Fuzhou, Nanjing...) de « véritable génocide »¹⁴⁶. Le sinologue réputé Mark Elliott a d'ailleurs abondé dans le même sens : il ne s'agissait pas de tuer des soldats ennemis au cours d'un combat, mais d'éradiquer un peuple dans son entier, en raison surtout, et essentiellement, de sa race¹⁴⁷.

Sun Yat-sen a joué un rôle de plus en plus important dans la formation et le développement des sentiments antimandchous, surtout à partir de 1904, quand il s'est démarqué des réformateurs, favorables à une monarchie constitutionnelle, pour prendre la

¹⁴³ Rhoads, *Manchus & Han...*, p. 173-230.

¹⁴⁴ Zarrow, *op. cit.*, p.4.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 18.

¹⁴⁶ Rhoads, *op. cit.*, p. 187-205.

¹⁴⁷ Elliott, « Bannermen and Townsmen... », p. 36-74.

tête du mouvement révolutionnaire des étudiants radicaux. C'est parce qu'il était vu comme un homme d'action, capable de mener la Révolution à son terme, qu'il avait de nombreux contacts personnels et une grande expérience du monde, que son leadership a été accepté par les intellectuels¹⁴⁸. Il leur offrait une vision plus large du nationalisme, comme en témoignent les liens qu'il établissait avec des événements internationaux, comme les soulèvements de 1905 en Russie (accompagnés de nombreux pogroms, en particulier à Odessa), qui furent examinés, discutés, et par la suite, imités.

Une fois la Révolution terminée et les structures d'une nouvelle forme de gouvernement mises en place, il semblerait que les sentiments antimandchous se soient rapidement résorbés. Issus de préjugés anciens, et vus comme des outils de propagande, ils n'avaient apparemment plus de raison d'être.

Mais étaient-ils vraiment morts? Ou bien était-il important pour certains révolutionnaires, dont Sun lui-même, ainsi que Zhang Binglin, de sembler « civilisés » aux yeux du monde extérieur? C'est ce que semblait dire le célèbre écrivain Lu Xun¹⁴⁹. Cette modération nouvelle était peut-être une autre expression d'un calcul politique à long terme.

D'autre part, l'orientation raciale du discours prérévolutionnaire pouvait se révéler une arme à double tranchant. En effet, continuer sur cette lancée pouvait nourrir les prétentions indépendantistes de certains groupes aux marches frontalières : Mongols, Ouïgours, Tibétains, prétentions basées sur les mêmes idées de race utilisées par les révolutionnaires chinois.

C'est pour contrer ces mouvements indépendantistes, et refermer la boîte de Pandore, que Sun Yat-sen enrichit le discours racial pour passer à une idée culturelle de la nation (ce que favorisait autrefois les réformateurs et la Cour). Il affirma que dorénavant, la nation chinoise comprenait « les cinq races », c'est-à-dire les Mandchous, Mongols, Tibétains, Musulmans et *Han*, et que les frontières de la nation chinoise suivraient les mêmes contours que ceux de l'ancien empire des Qing. Il importait de maintenir l'intégralité du pays.

¹⁴⁸ Chris Hess. *Harold Schiffrin: Sun Yat-sen and the Origins of the Chinese Revolution*. Berkeley, University of California Press, 1968. A Review. (En ligne). <http://orpheus.ucsd.edu/chinesehistory/pgp/schiffri.htm> (Page consultée le 12 juin 2008).

¹⁴⁹ Zarrow, *op. cit.*, p. 16.

Plus tard, la notion de race disparut du discours officiel, pour faire place à une notion nationaliste plus large, celle d'une expérience historique partagée et d'une lutte commune contre l'impérialisme¹⁵⁰.

Conclusion

Tout au long de ce chapitre, nous avons vu comment deux communautés, à la fois liées et séparées par l'histoire, ont pu se définir, puis se développer et se renforcer. Quand on analyse leurs parcours respectifs, il est intéressant de constater l'existence de nombreux points communs dans leur démarche, au point où il est parfois difficile de déterminer qui a initié une politique particulière, et qui s'en est servi pour mieux combattre l'autre. Les deux entités en question, Mandchous et *Han*, ont eu recours aux mythes pour attester de leurs origines anciennes, et donc de la validité de leurs prétentions, et se sont cru investies d'une mission justificative de leur quête du pouvoir. Enfin, le discours racial a joué une place prépondérante dans la formation de leur conscience identitaire.

Le mythe des origines divines de Nurhachi, chef brillant de la confédération des Jürchen, dont le regroupement a permis, quarante ans plus tard, de s'emparer du pouvoir en Chine, ainsi que le récit de ses hauts faits, impossibles à prouver sur le plan historique, lui ont conféré une *aura* indiscutable, renforçant son autorité de manière absolue. Il a su faire appel au passé pour lier ses tribus jürchen à peine sédentarisées à des « ancêtres » lointains, presque mythiques, les fondateurs de la dynastie des Jin, dont il pouvait espérer recueillir un peu de la gloire passée.

Un autre mythe, celui de l'Empereur Jaune, a joué un rôle à peu près similaire dans la construction identitaire chinoise. Personnage réel ou fictif, ce père universel a permis à la race jaune des *Han* de faire remonter ses origines encore plus loin, de plonger dans un passé toujours plus éloigné. Les nombreuses réalisations et les exploits qu'on lui prêtait, l'avaient, lui aussi, auréolé d'une gloire qui rejaillissait sur ses descendants putatifs, cinq mille ans plus tard.

Les deux groupes se sont sentis investis d'une mission sacrée. Pour Hong Taiji, fils de Nurhachi, le choix qu'il fit du nom de Qing, « purs », pour la dynastie qu'il venait de fonder, témoignait de sa volonté de « purifier la Chine de l'héritage décadent des

¹⁵⁰ Duara, *op. cit.*, p. 13.

Ming »¹⁵¹. Quant aux révolutionnaires chinois, il va sans dire que leur héritage, leur devoir filial envers *Huangdi*, voulait qu'ils s'unissent et fassent tout en leur pouvoir pour laver leur honneur en se débarrassant de la race honnie des Mandchous, et restaurer la gloire ancienne de leur race enfin purifiée¹⁵².

Le contexte politique a permis aux Mandchous de prendre le pouvoir au XVII^e siècle, grâce à des facteurs endogènes, la montée en puissance de Nurhachi à la tête d'un important regroupement jürchen, et à des facteurs extérieurs, c'est-à-dire l'affaiblissement des Ming et le mécontentement grandissant de l'élite chinoise.

Les révolutionnaires chinois ont pu, à leur tour, bénéficier du contexte politique au tournant du XX^e siècle, tirant profit de facteurs endogènes, comme le mécontentement grandissant de l'élite chinoise face à la pusillanimité des Qing, une succession de défaites militaires et la conscience aiguë d'un danger d'extinction imminent pour la Chine d'une part, et exogènes, tels que l'influence des idées occidentales et la vision d'une modernisation réussie au Japon (à la fois modèle et repoussoir, d'ailleurs), d'autre part.

Enfin, le discours racial a été un élément vital de la construction identitaire, aussi bien des Mandchous que des *Han*.

Les Mandchous ont d'abord été définis par leur appartenance à l'institution militaire des Bannières, incarnation du nouveau pouvoir. C'est leur affiliation politique qui les unissait, création du clan Aisin Gioro, et non leur identité originelle. Dès leur installation au pouvoir, les dirigeants ont soigneusement veillé au maintien d'une démarcation très nette entre les Mandchous et la population chinoise. Au XVIII^e siècle, les empereurs mandchous (Qianlong, en particulier) ont compris la nécessité de consolider leur autorité et de renforcer leur légitimité dynastique. C'est à ce moment-là que l'on procéda à une refonte de la structure des Bannières, mettant l'accent sur l'hérédité et la culture, par une codification de la généalogie et de l'histoire des clans, une standardisation de la mythologie mandchoue et des pratiques chamaniques et, enfin, à élever au rang de dogme officiel le lien très ténu qui existait entre les dynasties Jin et Qing. Ce processus avait pour buts, à la fois de consolider le pouvoir impérial et de confirmer la légitimité dynastique des Qing, de préserver l'intégrité culturelle des Bannières en mettant l'emphasis sur l'hérédité et les pratiques identitaires, mais surtout, de maintenir vivant le souvenir d'un passé glorieux,

¹⁵¹ Oxnam, *Ruling from Horseback...*, p. 35.

¹⁵² Zarrow, *op. cit.*, p. 18.

entretenant chez les Mandchous le sentiment d'appartenir à une élite, la race des Mandchous.

Les révolutionnaires chinois ont également choisi de réaffirmer leurs liens identitaires grâce à la généalogie qui les liait tous à un seul et même « père fondateur » (*Kaiguo yuanxun*), l'Empereur Jaune. Ils ont senti la nécessité de se démarquer des « autres », de tous ceux qui n'étaient pas chinois, à commencer par les Mandchous, et à rappeler les souvenirs d'un passé glorieux. Le recours à la science (liens entre les races et leurs vertus morales) a permis à la notion de « race jaune » d'émerger, et à la conscience raciale chinoise de se développer. Enfin, la désignation des Mandchous comme « ennemis publics », véritables boucs émissaires (*tisigui*) pour tous les maux de la Chine, a été l'élément rassembleur qui a mobilisé toutes les énergies et mené à la Révolution de 1911.

Constructions identitaires : une image miroir?

Le parallèle dressé entre les deux constructions identitaires permet donc de déceler un certain nombre de similitudes, que ce soit dans les circonstances qui ont permis leur développement, ou dans le choix « d'outils » utilisés pour parvenir à leurs fins.

Mandchous et *Han*, ou plus exactement, les conceptions visionnaires de leurs fondateurs respectifs, ont bénéficié du contexte d'agitation politique et d'effervescence populaire d'une fin de règne. Ils ont su faire appel aux mythes de leurs origines et à un concept de mission sacrée, celle de purifier la Chine de la souillure du passé, pour légitimer leur prise du pouvoir. Les deux entités ont cherché à se démarquer l'une de l'autre, et à remodeler l'histoire en leur faveur. De plus, un discours racial omniprésent a accompagné, et même précédé, leur prise de conscience identitaire.

Enfin, il ne faut pas perdre de vue que cette construction identitaire n'a pas été un « isolat », mais peut se rattacher à des mouvements que l'on pourrait qualifier de multinationaux, ou plutôt de transnationaux. À la stratégie politique des Qing, liée à la gouvernance d'un empire multiethnique, soutenue par la dynamique économique des régions frontières colonisées, dont les marches frontalières avec l'Asie centrale, correspond un contexte de liens internationaux dans la montée du nationalisme chinois. Forgé par des forces à la fois politiques et sociales, ce dernier s'est renforcé par le soutien qu'il a accordé à des nations aux prises, elles aussi, aux problèmes liés à la colonisation par les puissances occidentales : le panasiatisme vient alors à l'esprit.

La recherche historique sur la Chine est passée, quant à elle, d'un intérêt pour des aspects très spécifiques de l'histoire chinoise, à une sorte de « décloisonnement », pour en arriver à un portrait à la fois pluridisciplinaire et transnational d'une histoire chinoise totale.

Conclusion.

Ce travail avait pour but de s'interroger sur l'identité mandchoue, réelle ou perçue, et sur le rôle que son évolution avait pu jouer dans la construction identitaire chinoise jusqu'en 1911. Notre réflexion s'est structurée le long de deux axes. La première partie a consisté en une analyse historiographique des sources secondaires, principalement de langue anglaise, alors que la seconde a voulu étudier plus spécifiquement la façon dont Mandchous et Chinois se sont perçus, et comment ils ont procédé au développement de leur identité respective.

Analyse historiographique

L'analyse historiographique des sources secondaires sur l'histoire chinoise récente a permis de constater qu'une lente évolution s'était produite quant au regard porté sur la dernière dynastie au pouvoir, la dynastie mandchoue des Qing. Longtemps considérés comme profondément marqués par les valeurs confucéennes de la Chine traditionnelle, voire même comme étant pratiquement sinisés pour expliquer leur longue durée à la barre du pays, les Mandchous ont été vus sous un éclairage nouveau, grâce au déplacement complet de perspective proposé par les *Cultural Studies* et leur tournant ethnographique dans les années quatre-vingt. Certains sinologues ont alors porté leur attention sur les pratiques identitaires, redécouvrant les travaux déjà réalisés en anthropologie, ainsi que l'importance d'être à l'écoute des voix mandchoues. Influencée par les recherches sur l'Asie centrale, la réflexion sur les Mandchous s'est encore élargie, allant au-delà des facteurs culturels pour se porter sur d'autres forces, sous-jacentes à la formation identitaire, tel que proposé par ce qu'il est convenu d'appeler la *New Qing History*. Cette analyse historiographique a représenté la première étape de notre travail.

Les premiers qui se soient intéressés à la Chine ont été les Européens, et en particulier, les Jésuites. Ce que l'on avait coutume d'appeler « les études chinoises » a longtemps été leur fief. En plus des raisons religieuses de leur présence en Chine, ils se sont beaucoup intéressés aux Classiques chinois, à la langue et à la littérature. Ils ont été les premiers à reconnaître l'importance de posséder la langue mandchoue au XVII^e siècle dans le but de faciliter les communications avec le nouveau pouvoir en place. D'autres

Européens ont suivi, dont les champs d'intérêt ont porté, en grande partie, sur la linguistique et l'ethnologie, l'histoire et la sociologie. Cet éclatement des recherches a changé sous l'influence de l'École des Annales et de l'interdisciplinarité après la Deuxième guerre mondiale.

C'est à partir de cette période que les Américains ont essentiellement pris la place des Européens, déterminés qu'ils étaient à neutraliser la solidarité française envers le communisme, grâce au lancement de nombreux programmes culturels. Poussés à la fois par des motifs politiques et stratégiques, les États-Unis ont alors favorisé le développement rapide des études sur l'Asie de l'Est dans les universités américaines. Les grandes figures émergentes ont été John K. Fairbank d'abord, suivi de ce qu'il appelait « l'École de Harvard », des chercheurs qu'il avait formés, et particulièrement, Mary C. Wright. Leurs recherches, fondées sur les documents chinois alors accessibles, c'est-à-dire essentiellement les écrits des réformateurs et des révolutionnaires au tournant du siècle, se sont surtout orientées sur les relations des Chinois avec les étrangers, et en particulier, de la vision qu'ils avaient d'une Chine transformée grâce (ou à cause) du contact avec l'Occident, et d'une dynastie sinisée, dont la corruption et l'incompétence avaient mené directement à la Révolution de 1911.

Le portrait, tel que dressé par cette première vague de chercheurs, reflétait les idées de l'époque, à savoir que l'association des réformateurs *han* et des princes mandchous (ou plutôt, la convergence de leurs intérêts) pour essayer de moderniser la Chine à l'image du Japon, avait été un échec. Jusque dans les années soixante, les études sur la Chine, particulièrement au niveau des chercheurs anglo-saxons, ont surtout porté sur son histoire idéologique et politique.

Peu à peu, l'intérêt s'est éveillé pour les aspects sociaux et économiques de l'histoire chinoise, essentiellement chez Ho Ping-ti, pour qui le règne des Qing a été perçu dans la continuité des autres dynasties chinoises, avec ses grandes réalisations, mais aussi son incapacité à se moderniser, et à sa corruption, modèle classique du cycle dynastique d'une Chine vue comme monolithique et figée dans le passé, par opposition à la modernité de l'Occident.

Cette perception a perduré jusque dans les années soixante-dix dans la recherche occidentale. Le tournant ethnographique, favorisé par les Cultural Studies, a mis l'accent sur l'importance des pratiques identitaires dans la recherche en histoire. À la suite de Fletcher, Bartlett et Spence, Pamela K. Crossley a été l'une des premières à reconnaître

l'impact de l'histoire du nord-est de l'Asie et de la Mongolie sur l'histoire chinoise. Se basant sur les travaux effectués en anthropologie au début du XX^e siècle, elle a démontré la nécessité d'étudier les Mandchous comme un « ethnos » distinct, s'arrêtant en particulier à un groupe minoritaire très spécifique, en période de transition. Grâce à des documents écrits en mandchou, elle a pu jeter un éclairage inédit sur tous les aspects de la culture des Bannières mandchoues. Rejetant totalement la théorie de leur sinisation, elle a, au contraire, établi une distinction très nette entre « la race », liée à des facteurs physiques héréditaires, et « l'ethnicité », cet ensemble de coutumes développées et partagées par un groupe spécifique.

De l'importance des pratiques identitaires d'une communauté particulière, on est ensuite passé à l'étude des relations existant entre l'identité ethnique et la construction d'un empire multiethnique, avec Evelyn S. Rawski. Un meilleur accès à des sources chinoises, et surtout mandchoues, lui ont permis de proposer un déplacement de perspectives vers les périphéries de l'Empire, et de s'attacher aux liens entre les peuples non *han* de l'Asie centrale et l'empire chinois, ainsi qu'à une forme « décloisonnée » de gouvernance, propre aux peuples nomades du Nord-Est et de l'Asie centrale. En rejetant définitivement l'idée d'une sinisation des Mandchous, elle prenait alors le contre-pied d'un article écrit trente ans plus tôt par Ho Ping-ti, ouvrant ainsi la porte à une très intéressante controverse.

Elle avançait l'argument que la notion de sinisation était le produit d'une idéologie contemporaine, celle du nationalisme, et non pas l'aboutissement d'un long processus historique. Quant à la réplique passionnée de Ho, elle révélait qu'il faisait davantage référence à l'acculturation des Mandchous, plutôt qu'à leur sinisation.

La gouvernance d'un empire multiethnique suscitait des questionnements très particuliers, auxquels les Mandchous avaient apporté des solutions originales, comme le montrent les exemples subséquents. C'est ainsi que la difficulté des relations entre le pouvoir sino-mandchou et le Turkestan oriental avait été aplanie, en partie, par la signature, en 1835, de ce qu'il faut bien considérer comme le premier des « Traités inégaux ». Le second exemple concerne la politique des Qing à l'égard des Britanniques, à partir de 1842. Le traitement de cet événement par Fairbank et Teng Ssu-yü, à savoir la méconnaissance supposée de la Cour mandchoue à l'égard de l'Occident et son insistance à placer cette relation dans le cadre traditionnel du système tributaire, a fait ressortir l'importance d'explorer d'autres avenues. Les recherches sur l'Asie centrale ont permis de mettre en lumière les très grandes difficultés financières de la Chine, causées à la fois par une

explosion démographique extraordinaire, la tension continue entre intérêts stratégiques et sentiments religieux ou identitaires aux frontières ouest de l'Empire (dans le khanat de Kokand) et les coûts associés à la répression des nombreux soulèvements populaires. Et ce sont également des intérêts stratégiques, beaucoup plus que commerciaux, qui motivaient les Britanniques à pénétrer le marché chinois. Rawski et Crossley ont également démontré l'importance primordiale qu'avait eue l'utilisation de la langue mandchoue dans la montée au pouvoir des Qing et dans la formation de l'État. Un examen attentif de textes mandchous, volontairement non traduits en chinois à l'époque, révèle des dessous politiques méconnus, notamment en ce qui concerne les relations que les Mandchous avaient avec les Mongols, les Ouïgours et les Tibétains. C'est ainsi que les Mandchous se sont toujours efforcés de maintenir intactes la culture et les réalisations de ces peuples, en particulier les Mongols, mais en prenant bien soin de restreindre leur autonomie politique et économique. L'étude de la Chine sous les Mandchous ne saurait être complète si on ne tenait pas compte également des sources écrites dans les autres langues de l'empire (mandchoues, bien sûr, mais aussi des sources mongoles, tibétaines, ouïgoures), donc d'en arriver à une histoire totale, et à un portrait plus objectif de l'histoire chinoise dans son ensemble, dans la *longue durée*, à l'instar de ce que préconisait déjà l'École des Annales dans les années trente.

Et c'est grâce à l'étude de documents mandchous encore non traités, manne ouverte à la recherche en 1990 seulement, qu'un des spécialistes de l'École altaïque, Mark C. Elliott, a pu mettre en application les théories de Joseph Fletcher sur l'importance de l'Asie centrale dans la politique impériale des Qing. Conscient de l'impact que ces documents pouvaient avoir dans une comparaison avec les sources chinoises, il s'est attaché à « écouter la voix des sujets traités, dans leur propre langue ». Il choisissait l'approche préconisée par un nouveau mouvement dans la recherche historique, ce qu'il appelle la *New Qing History*. Le but premier de cette école était d'examiner le passé sous d'autres angles, et en particulier, de prêter attention à des groupes jusque là marginalisés en histoire, tels que les minorités non *han*, les femmes, le colonialisme et, pourquoi pas, le crime. Cet intérêt pour la dynamique de forces sous-jacentes dans une société multiethnique, permettait d'aller au-delà des facteurs culturels pour essayer de comprendre la formation identitaire et, de là, de remettre en question la nature même du nationalisme chinois.

Cette évolution dans l'approche de l'histoire chinoise contemporaine a pu se produire grâce à la convergence de plusieurs mouvements intellectuels. Elle répondait aussi

au désir des chercheurs de la *New Qing History* d'établir des comparaisons avec ce qui s'était passé ailleurs dans le monde, d'en arriver à une historiographie comparative des autres empires multiethniques avec celui des Qing.

Le fait de pouvoir travailler sur des documents écrits en mandchou, donc dans une écriture « syllabique », permettait d'établir une relation directe avec nombre d'empires centrasiatiques, dont ceux des Mongols et des Ouïgours, et d'offrir une vision plus complète, plus historique, de la gouvernance mandchoue des Qing. Ces sources révélaient de plus que les Mandchous n'avaient jamais perdu de vue le sens de leur identité, qu'ils avaient toujours cherché à maintenir le clivage avec les *Han*, tout en gardant un équilibre délicat entre les traditions politiques chinoises, et leur propre vision d'une gestion des affaires de l'État. D'autres chercheurs de cette même école de pensée (le nom d'Edward J. M. Rhoads vient à l'esprit) en sont arrivés à remettre en question les causes de la révolution chinoise, dont l'importance de la représentation, et de mettre en lumière le rôle joué par les relations raciales (et leur déséquilibre) dans les événements de 1911.

L'analyse historiographique du regard porté sur la dernière dynastie au pouvoir en Chine pourrait se comparer à un cours d'eau, si nous pouvons nous permettre une « adaptation » de l'image utilisée par Fernand Braudel¹.

En surface, les Mandchous ne semblaient pas vraiment distincts des Chinois *han*, et les seules sources disponibles à l'époque ont pu dresser un portrait politique d'une dynastie restée longtemps au pouvoir, malgré une évidente disproportion numérique, en raison de sa sinisation.

Sous cette image lisse et uniforme, d'autres courants étaient à l'œuvre, cependant. L'accès aux sources mandchoues a permis de révéler un portrait sous-jacent beaucoup plus complexe, celui d'une identité mandchoue maintenue volontairement séparée, voire construite, et qui devait autant au recours à certaines valeurs confucéennes chinoises, qu'au maintien de traditions beaucoup plus en lien avec les peuples du Nord-Est et de l'Asie centrale qu'avec la Chine proprement dite.

De l'histoire des groupes et des communautés, la recherche s'est élargie pour atteindre un véritable courant de fond, et réaliser que l'histoire chinoise sous les Mandchous s'étendait bien au-delà de ses frontières. Des recherches sur l'Asie centrale a émergé une vaste fresque, celle des institutions complexes propres à un empire

¹ Guy Bourdé et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Paris, Éditions du Seuil, nouvelle édition, juin 1983 et janvier 1997, collection «Points Histoire », p. 229-232.

multiethnique, et dont les populations composites l'ancraient autant à l'Asie centrale et aux steppes du Nord, qu'à la « Chine des dix-huit provinces ».

À cette pluralité historiographique répond une égale diversité dans les constructions identitaires qui se sont modelées en Chine, et ce, depuis l'aube du XVII^e siècle jusqu'à la Révolution de 1911.

Constructions identitaires

En deuxième partie, nous nous sommes arrêtés à l'étude des constructions identitaires dans l'histoire chinoise sous les Mandchous. Une identité se définissant, généralement, dans une relation avec d'autres, voire même en opposition, nous avons, en premier lieu, examiné les différentes étapes de la construction identitaire mandchoue, et en particulier, comment le discours ethnique a été utilisé par les empereurs Qing, d'abord comme outil du pouvoir, puis dans la préservation de l'héritage mandchou. Enfin, nous avons vu comment les épreuves vécues, mais aussi les effets d'une conscience identitaire chinoise grandissante, ont pu servir à la fois de creuset identitaire et de révélateur. Les Mandchous se sont alors véritablement approprié une identité spécifique, qui leur avait été autrefois imposée.

Notre seconde réflexion a traité de la construction identitaire chinoise, en commençant par la perception que les Chinois avaient d'eux-mêmes, puis se poursuivant par leurs relations avec les autres, et enfin, en examinant comment cette conscience identitaire a évolué sous l'influence à la fois des idées occidentales de « race », et de la perception d'un danger imminent pour la Chine. Cette conscience raciale de plus en plus aigüe, s'est nourrie des idées modernes de « nation » et du modèle de modernisation réussie par le Japon.

Le propos ethnique a tenu une place de premier plan dans la construction identitaire mandchoue. Il fut, d'abord et avant tout, un outil dans la conquête du pouvoir entre les mains d'un chef jürchen visionnaire, Nurhachi, déterminé à s'emparer de l'empire des Ming en perte de vitesse. Cette entreprise fut menée avec la précision d'une campagne militaire, d'abord par l'institutionnalisation des compagnies de chasse traditionnelles en Bannières militaires, la réorganisation des tribus jürchen en fédération et la décision de restaurer la gloire déjà ancienne d'une « parenté » éloignée, les Jin. Ce grand œuvre (dans

le sens de fondation) fut repris et poursuivi par son fils, Hong Taiji. C'est lui qui attribua le nom de « Mandchous » à ses troupes pour bien marquer le début d'une ère entièrement nouvelle. Ce faisant, il les incluait dans l'épopée légendaire de son clan, les Aisin Gioro, avec ses mythes de création, son lieu d'origine sacrée et son totem, attributs d'une lignée d'autant plus noble qu'elle était ancienne, et chargée de la mission historique de purifier la Chine. C'est Hong Taiji qui centralisa réellement le pouvoir, utilisant ses Bannières comme représentation de son autorité, mais aussi par mesure de ségrégation ethnique et légale. Si les Bannières chinoises ont joué un rôle vital pendant les années de transition, elles ne furent jamais à parité entière avec les Bannières mandchoues et mongoles, bien que clairement liées à l'expérience de la conquête.

Une fois au pouvoir, les premiers dirigeants mandchous ont eu à cœur de préserver les structures administratives chinoises, tout en maintenant des institutions héritées du Nord-Est, dans un délicat exercice d'équilibre. La stabilité et l'efficacité des structures administratives permettaient à l'empereur mandchou d'affirmer une légitimité toute confucéenne, tout en essaimant le symbole de son pouvoir partout dans l'Empire, à travers le système de garnisons militaires qu'étaient les Bannières. À la fois bastions militaires, centres administratifs, mais aussi ghettos ethniques, les Bannières étaient la tête de pont d'une stratégie d'occupation du territoire chinois par les Mandchous. La cohabitation avec les populations civiles s'étant avérée difficile, la partition et la séparation des deux groupes ethniques furent alors jugées comme étant la meilleure solution.

Pendant des années, le discours ethnique a continué à jouer un grand rôle dans la préservation de l'héritage mandchou. Le maintien d'une vie en vase clos de ceux qu'il faut bien considérer pour ce qu'ils étaient, c'est-à-dire des esclaves militaires à vie, avait pour but à la fois d'entretenir un esprit de corps parmi les soldats, mais aussi de les garder comme mécanisme de contrôle, sur un pied d'alerte constant, et ce, au moins jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Cet état de service permanent, avec manœuvres et exercices paramilitaires, doublés d'une interdiction d'exercer une autre profession que le métier des armes, avait certes ses avantages.

En effet, les soldats des Bannières et leurs familles jouissaient d'un grand nombre de privilèges, dont le moindre n'était pas d'être totalement pris en charge, à vie, par l'État mandchou, ou d'être régis par d'autres lois (en leur faveur) que la population civile chinoise. Les garnisons militaires, véritables microcosmes ethniques, avaient maintenu la langue de leurs ancêtres, partageaient les mêmes croyances chamaniques et pratiquaient, à

cœur de jour, des arts traditionnels de la guerre. Un tel état de faits n'avait pas empêché cette identité ethnique de se diluer avec le temps, ni les contacts avec les populations civiles environnantes de se multiplier. Les changements survenus finirent par inquiéter suffisamment la Cour pour que l'empereur Qianlong décide d'y remédier sans attendre. Il prit donc un certain nombre de mesures pour renforcer les pratiques identitaires mandchoues, telles que l'intensification des cours de langue (sanctionnés par des examens périodiques) et des arts guerriers, une nouvelle immatriculation des soldats des Bannières (dont le parrainage pesait de plus en plus lourd sur les finances impériales), ce qui mena à l'exclusion des membres *han* des Bannières. L'emphase mise sur la généalogie et l'histoire des clans, ainsi qu'une certaine standardisation de la mythologie et des pratiques chamaniques mandchoues, révélaient la gravité de la situation.

Ces mesures étaient essentielles, puisque les souvenirs précis de la conquête s'estompaient. De plus, les Mandchous adoptaient, de façon alarmante, de nombreuses traditions chinoises. Ne pouvant plus se réclamer d'un héritage culturel spécifique, la Cour avait alors mis l'accent sur l'ascendance et les liens héréditaires avec Hong Taiji et Nurhachi, et affecté, de façon permanente, les Bannières mandchoues aux quatre coins de l'empire, témoins omniprésents, et craints, d'une tradition mandchoue stéréotypée. Un grand nombre de lois renforçant leur spécificité furent promulguées, telles que la nécessité de la ségrégation, l'interdiction réitérée des mariages avec les *Han*, de façon à maintenir la cohésion entre tous les membres de la communauté mandchoue et l'Empereur. La dynastie Qing avait donc dû prendre des dispositions exceptionnelles pour préserver son caractère particulier, c'est-à-dire son identité ethnique. L'institution la plus représentative du pouvoir mandchou, les Bannières omniprésentes, suscitait des sentiments très vifs parmi la population chinoise. Les nombreux privilèges, même s'ils étaient depuis longtemps amoindris, ainsi que les souvenirs amers de la conquête, nourrissaient tensions et rancœurs, encore exacerbées par les intrusions occidentales.

La dernière phase de la construction identitaire mandchoue a été l'étape d'une acceptation et de l'intégration d'une conscience identitaire forgée par les épreuves. Malgré la dégradation de leurs conditions économiques et l'abandon progressif de la Cour, la fidélité des Mandchous à la dynastie Qing ne s'est jamais démentie, en particulier au sein des Bannières. Ils se sont accrochés au souvenir d'exploits lointains et à la conviction qu'ils appartenaient à une élite. Les effets d'une résidence prolongée en vase clos, ajoutés à leur

perception identitaire de plus en plus forte, ont cimenté la conscience ethnique des Mandchous.

Ce sentiment identitaire, ce qui les distinguait de la population civile chinoise, en faisait des cibles toutes désignées lors des nombreuses jacqueries qui ont émaillé le XIX^e siècle, et en particulier, la révolte des Taiping. En effet, dans la cosmologie pseudo chrétienne de ces derniers, les Mandchous étaient perçus comme des créatures du démon, et le nouveau royaume de Dieu sur terre ne pourrait se réaliser que lorsque les Mandchous auraient été chassés de Chine. L'exaltation et l'effet d'entraînement, la misère économique et sociale, mais aussi les nouvelles idées d'égalitarisme et de nationalisme naissant, firent de ce mouvement un véritable cataclysme, qui toucha particulièrement les Mandchous. Mais malgré les risques, ces derniers sont restés fidèles à leur héritage, à leur identité ethnique, et ce, jusqu'à la fin du règne des Qing. Ils ont fait le choix délibéré de préserver leurs marqueurs identitaires, même au moment de la Révolution de 1911, et en ont payé le prix. Ils avaient fini par s'approprier leur identité ethnique, imposée et construite, et à la fin, forgée dans le creuset des épreuves partagées.

La construction identitaire chinoise s'est effectuée, elle aussi, en plusieurs étapes, la notion d'identité passant d'un stade culturel à une phase raciale, puis acquérant une connotation plus ethnique à la fin de l'Empire, étape cruciale dans sa montée vers le nationalisme chinois.

De tout temps, les Chinois avaient perçu leur civilisation comme culturellement supérieure. L'homme le plus puissant du pays, l'Empereur, détenait le Mandat du Ciel parce qu'il en avait l'autorité morale. Les rapports avec les étrangers, considérés comme inférieurs, reposaient sur un système tributaire. Les conquêtes successives de la Chine par d'autres groupes ethniques avaient donné naissance à un embryon de conscience raciale qui s'était souvent exprimée sous forme de discrimination. Le recours aux stéréotypes mettait l'accent à la fois sur les caractéristiques physiques des étrangers, mais aussi sur l'infériorité morale que « révélait » leur aspect extérieur.

Jusqu'au XVIII^e siècle, les partis pris raciaux, les rivalités ethniques et les préjugés étaient certes présents, bien que latents, dans les rapports entre Chinois et étrangers. Ces sentiments, assez diffus, n'ont été réellement structurés qu'avec le discours pseudo chrétien des Taiping. C'est à ce moment-là qu'on en est arrivé à une véritable exclusion raciale. Les clichés dégradants à l'égard des Occidentaux et des Mandchous, insistant sur les différences biologiques, se sont amplifiés, renforçant la cohésion des Chinois et

compensant pour leur amour-propre national blessé. Une conscience raciale de plus en plus vive se manifestait, au moment même où les contacts avec l'étranger, en particulier le Japon, se multipliaient. La défaite de la Chine lors de la première guerre sino-japonaise fut un choc énorme, et donna naissance à une flambée de patriotisme à travers tout le pays, mais aussi à une structuration de la réflexion : la Chine était en danger, et sa survie passait par un renforcement de l'unité raciale. Les efforts de modernisation de la Chine se traduisirent par une refonte de certaines institutions, notamment des forces militaires et de l'enseignement. L'urbanisation plus grande et les progrès de l'instruction favorisèrent une montée extraordinaire du nombre de publications et de traductions, permettant ainsi l'introduction d'idées nouvelles venues d'Occident. L'échec d'un mouvement de Réforme plus audacieux, en 1898, dû à la résistance des éléments conservateurs à la Cour de l'impératrice douairière Cixi, provoqua une accélération des départs pour le Japon.

Les étudiants et les opposants politiques chinois réfugiés dans ce pays y ont trouvé un terrain propice aux échanges, un plus grand accès à des publications plus ou moins contestataires, mais aussi un modèle de modernisation réussie. En effet, la restauration Meiji avait permis de procéder à une refonte totale du système sociopolitique, à un renouveau des méthodes d'enseignement, à l'envoi de missions d'observation en Occident (ce que fit la Chine aussi, d'ailleurs) et à une transformation complète de ses structures militaires.

Au-delà de son rôle de « mentor » à l'égard de nombreux nationalismes asiatiques, le Japon s'est également révélé être un intermédiaire et un agent de diffusion de la pensée occidentale. Citons ici l'impact considérable qu'avait eu la traduction des théories de l'évolution de Darwin, basées sur la survie de la race grâce à la sélection naturelle et la cohésion du groupe, c'est-à-dire de la race jaune, engagée dans une lutte à finir avec les Blancs. Les travaux effectués en anthropologie et en ethnologie par des chercheurs japonais ont permis d'approfondir l'idée des origines raciales, notamment celles des Mandchous, et de déterminer qu'ils n'auraient pas été de race jaune, mais sibérienne.

Les débats sur la race se sont élargis pour s'étendre à la recherche des origines des *Han*, sujet d'un très grand intérêt pour les révolutionnaires chinois. À l'instar de l'empereur Qianlong au XVIII^e siècle, ils se sont servis de légendes anciennes, voire de mythes, pour réécrire l'histoire chinoise. Zhang Binglin, en particulier, a repris l'idée que les *Han* seraient tous membres d'une seule et même race, descendant d'un ancêtre mythique,

l'Empereur Jaune et qu'il leur fallait se mobiliser pour défendre cette nouvelle notion d'une Chine racialisée.

Le renforcement identitaire mandchou, initié par Qianlong, s'était poursuivi au XIX^e siècle, et avait favorisé une montée de la conscience ethnique chinoise, notamment lors de l'épisode dévastateur de la révolte des Taiping. L'antimandchouisme qui s'était manifesté à cette époque refit surface à partir de 1903, agissant cette fois comme agent mobilisateur en faveur d'une Révolution. Ces sentiments étaient attisés par la publication d'articles enflammés (sous la plume de Zou Rong, surtout), mais aussi par la réimpression de récits tronqués de la conquête mandchoue et de ses excès. Cette stratégie, dangereuse, mais efficace, révélait peut-être l'incapacité des Chinois à faire face à leurs propres responsabilités dans les épreuves du passé. Sun Yat-sen avait joué un rôle important dans le développement des sentiments antimandchous, avec un seul but en tête, celui de renverser les Mandchous, et d'instaurer une nouvelle forme de gouvernement, la République chinoise.

La violence antimandchoue qui accompagna la Révolution de 1911 a été vue par les spécialistes comme un véritable génocide. Après la Révolution, le discours de Sun changea de ton, passant à une idée plus culturelle de la nation (et non plus raciale), pour en arriver à la notion d'une expérience commune, celle de la lutte contre l'impérialisme.

Rétrospection.

La prise de conscience ethnique est un produit du contact entre des groupes, et la recherche identitaire, un processus d'inclusion ou d'exclusion. Notre première hypothèse avait trait aux liens existant entre la construction identitaire mandchoue et la montée de la conscience ethnique chinoise. Après avoir établi un parallèle entre ces deux phénomènes, nous sommes arrivés à la conclusion qu'ils se sont à la fois influencés, de façon réciproque, qu'ils ont emprunté certaines des valeurs spécifiques à l'autre groupe et s'en sont servis pour mieux se définir et arriver à leurs propres fins. Sans « l'expérience chinoise », ceux à qui l'on attribua le nom de « Mandchous », n'auraient probablement jamais vu le jour comme entité. Le projet de conquête et d'occupation du territoire chinois avait été le but de quelques-uns, le cercle rapproché de Nurhachi et de ses descendants. Pour les soldats ordinaires des Bannières, à toutes fins pratiques, des esclaves militaires, l'arrivée en Chine

avait représenté une véritable rupture avec les liens sociaux et territoriaux de leurs origines. Leur sentiment d'appartenance s'est transféré, s'étendant à un groupe social spécifique, les Mandchous, se cristallisant en une fidélité exemplaire à l'Empereur et à la nouvelle dynastie.

Sans « l'étape mandchoue » de l'histoire chinoise, nous croyons que les Chinois auraient sans doute pris conscience de leur identité ethnique, mais beaucoup plus tard. Les mesures de renforcement identitaire prises par les empereurs mandchous dès le dix-huitième siècle, ont été reprises, à leur compte, par les révolutionnaires. L'hostilité sourde, qui couvait dans certains milieux à l'égard des Mandchous, a ressurgi au grand jour lorsque les attentes créées par la mise en place des différentes réformes ont été déçues, en particulier les réformes Xinzhen². Le ressentiment causé par la persistance des inégalités entre Mandchous et Han, mais aussi les effets d'une modernisation de l'éducation, ont mené à une politisation croissante de l'élite urbaine, la brouillant de plus en plus avec le régime impérial. Les révolutionnaires chinois, quant à eux, ont concentré leurs efforts sur la mise au pilori de ceux qui, à leurs yeux, se montraient incapables d'éloigner les dangers qui pesaient sur la Chine, les Mandchous. Leur discours antimandchou et la virulence de leurs attaques ont contribué à l'élaboration de cette dichotomie et à la rupture d'un équilibre fragile entre « eux » et « nous », les « Mandchous » par opposition aux « Chinois ». Ces derniers ont alors pris de plus en plus conscience de ce qui faisait leur spécificité, à savoir leur identité ethnique : ils étaient des *Han*.

Notre seconde supposition voulait que la Chine ait été bénéficiaire de l'expérience mandchoue, au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce qui expliquerait leur longue durée

² Réformes Xinzhen : réformes entreprises par le gouvernement chinois entre 1898 et 1912, et fortement influencées par le modèle japonais. Elles visaient à transformer les différentes agences gouvernementales, ainsi que les lois et les institutions. Cependant, les tensions persistantes entre partisans gouvernementaux d'une modernisation, et réformateurs non gouvernementaux, ainsi que l'agitation politique et sociale de l'époque n'ont pas vraiment permis au projet d'arriver à sa pleine maturité. Si le modèle japonais plaisait à la tendance réformatrice du gouvernement par son côté graduel (il se serait étalé sur une vingtaine d'années), la prédominance accordée à l'empereur (dont les décrets auraient été au-dessus des lois) et la diminution des pouvoirs de la Diète, cette formule a fini par être rejetée par les réformateurs moins modérés. À partir de 1908, ils se sont montrés beaucoup plus favorables à une constitution nationale, et à l'instauration d'un parlement. Il leur semblait évident que la Chine ne pouvait pas adopter le modèle japonais à la lettre, pour trois raisons essentielles. Tout d'abord, une seule lignée impériale avait régné au Japon depuis plus de « dix mille générations ». De plus, avant l'abolition du shogunat et la mise en place d'un nouveau gouvernement, le pays n'avait pas dû faire face à la pléthore de problèmes qui accablaient la Chine et enfin (surtout, pourrait-on dire), les Japonais formaient une race homogène (en apparence), ce qui n'était pas le cas des Chinois. Joan Judge, "Revolution? A Review Essay on *China, 1898-1912 : The Xinzhen Revolution and Japan*", by Douglas R. Reynolds. (En ligne). <http://www.chinajapan.org/articles/06.2/06.2judge7-12.pdf> (Page consultée le 20 août 2009).

au pouvoir. Les grands spécialistes des Qing sur lesquels nous nous sommes appuyés, tels que Crossley, Elliott, Rawski, ou Guy, par exemple, n'ont pas manqué de relever les nombreux aspects positifs de leur gouvernance, tant au point de vue culturel, économique, social ou géopolitique. Les noms des empereurs Kangxi, Yongzheng et Qianlong viennent alors à l'esprit. La Chine a pu bénéficier d'une administration intelligente, et son prestige rétabli de façon extraordinaire. Les Mandchous sont cependant toujours restés conscients de leurs origines étrangères, d'être des « autres », aux yeux des Chinois. Cette hypersensitivité à leur essence non chinoise s'est transformée en conservatisme peureux au XIX^e siècle. Là où il aurait fallu apporter des réponses intelligentes et adéquates aux nombreux défis de l'époque, ils ont le plus souvent adopté un mode de survie, véritable suicide politique³. La combinaison de nombreux facteurs, dont plusieurs étaient hors du contrôle des Qing, a précipité le déclin de la dynastie mandchoue. Et c'est à ce moment-là que son appartenance ethnique a causé problème, au point de devenir le principal chef d'accusation. Les Mandchous se sont alors vu accusés d'être responsables de la déchéance nationale et de la honte publique des Chinois.

Nous en déduisons que c'est le manque de leadership et les maladresses répétées de la cour en réponse aux nombreuses difficultés affrontées par la Chine au XIX^e siècle qui ont le plus nui à leur réputation, effaçant d'un seul coup tous les bénéfices que le pays avait pu retirer des règnes mandchous précédents.

Le troisième postulat avançait que la gestion des relations interraciales avait été la clé du succès dans la gouvernance de l'empire Qing. Le tournant ethnographique privilégié par les chercheurs des *Cultural Studies* a révélé l'importance accordée par les Qing aux pratiques identitaires et la place occupée par la race dans l'édification et l'expansion d'un immense empire multiethnique. Dans la longue durée de l'histoire chinoise, les Mandchous ont repris à leur compte un certain nombre de caractéristiques de la gestion mongole (deux cent cinquante ans plus tôt), au point où Hong Taiji s'est présenté comme le successeur de Gengis Khan. Dans la tradition des régimes de conquête, les Mandchous ont maintenu des capitales secondaires (Chengde et Moukden, aujourd'hui Shenyang), ont opté pour une gouvernance « décroisée », selon celui de leurs peuples auquel elle s'adressait. Ils ont su ne jamais sous-estimer leurs opposants, en ce qui concerne les peuples de la steppe du moins. Les problèmes relationnels avec certains groupes ethniques, notamment les

³ Elliott, *The Manchu Way...*, p. 356.

Dzoungars et les Mongols de l'Est, ont été parfois résolus par la force, et souvent aplanis par des solutions originales (traités particuliers avec le Turkestan oriental, politique des mariages entre Mandchous et Mongols de haut rang).

Il nous semble que le facteur ethnique, ainsi que sa représentativité et son inclusion dans un état multiracial restent, plus que jamais, d'une importance cruciale (comme en témoignent les événements très récents au Xinjiang)⁴. Et qui sait si ces réflexions ne pourraient pas ouvrir la voie à d'autres possibilités de recherches? C'est ce que nous souhaitons....

Nouvelles avenues de recherche

La gouvernance d'un empire immense, à la fois multiethnique, multiracial et d'une ampleur jusque là inégalée, entité ancrée au bloc centrasiatique, était porteuse de problèmes relationnels particuliers, auxquels les Mandchous avaient tenté d'apporter une réponse spécifique et originale. La versatilité de leur gestion et une approche pluraliste avaient caractérisé l'administration de cette entité nommée « empire mandchou », qui s'étendait bien au-delà de la Chine proprement dite. Leurs préoccupations portaient essentiellement sur les marches frontalières, d'où pouvaient venir d'éventuels rivaux, dont les Mongols, pivots du jeu international entre la Russie tsariste et l'empire Qing, n'étaient pas les moindres. Ce vaste projet historique s'était poursuivi pendant plus de deux cents ans, avec un certain succès, grâce à la capacité des Mandchous à représenter les éléments vitaux des traditions religieuses et culturelles de tous leurs peuples. Ils se sont toujours efforcés de maintenir intactes la culture et les réalisations de leurs sujets, tout en restreignant leur autonomie politique et économique.

Ce qui ressort principalement de notre étude, c'est l'importance accordée à l'ethnicité, la nécessité d'aborder l'étude de l'empire Qing dans une perspective continentale et transfrontalière, ainsi que la priorité accordée maintenant aux sources écrites en langue vernaculaire, afin d'obtenir une vision plus juste de l'histoire chinoise,

⁴ Le 5 juillet 2009, des émeutes raciales à Urumqi et Kashgar causèrent de nombreux morts. Le président de la République populaire de Chine, Hu Jintao, décida d'annuler sa participation à une rencontre internationale du G8 en Italie, preuve de la gravité de la situation (et peut-être d'une lutte sourde à l'intérieur même du parti, où sa gestion de la crise serait analysée au plus près); le 18 juillet, dans une déclaration rarissime, le gouverneur de la région autonome du Xinjiang, Nuer Baikeli, reconnaissait la responsabilité de la police chinoise, coupable d'avoir abattu, de sang-froid, douze manifestants ouïgours. *The Gazette*, Montreal, July 19, 2009, page A8.

tant présente que passée, peinture qui dépasse ses frontières nationales. Il importe de garder à l'esprit, aujourd'hui plus que jamais, que l'Asie centrale demeure un élément clé de la politique chinoise sur l'échiquier mondial. Les tensions chroniques entre intérêts stratégiques et sentiments religieux ou identitaires, sporadiques à l'époque de Qianlong, tant au Turkestan oriental qu'aux frontières ouest de l'Empire, sont toujours d'actualité, en particulier au Xinjiang et au Tibet.

Ces constatations nous amènent à proposer quatre pistes de réflexion pour de nouvelles recherches. Il s'agirait d'abord d'identifier les causes qui sous-tendent ces tensions, de réfléchir aux solutions susceptibles d'y remédier, de découvrir l'identité des forces ayant intérêt à maintenir l'agitation dans la région, et de tirer au clair leurs raisons d'agir.

Au XVIII^e siècle, les réponses à ces questions auraient probablement été que le khanat de Kokand, désireux d'étendre son hégémonie, à la fois religieuse et commerciale, travaillait à saper tous les efforts de pacification des Qing, jusqu'à la signature de ce que Fletcher avait nommé « le premier des traités inégaux ». Au XIX^e siècle, la même région était devenue un pion important dans le « Grand jeu » entre Britanniques et Russes en Ouzbékistan, carrefour stratégique d'anciennes, et nouvelles, voies de communication, ainsi que le centre religieux le plus important de la région⁵. À la fin du XX^e siècle, l'ouverture de la Chine et sa participation croissante au commerce international l'ont amenée à vouloir y jouer un rôle de premier plan, vocation qu'elle justifiait par l'étendue de son territoire, l'importance de sa population, l'ancienneté et les accomplissements de sa civilisation, sans oublier son poids grandissant dans l'économie mondiale⁶.

La prépondérance de la Chine sur le continent apparaissait à l'Occident comme un fondement acceptable de la stabilité régionale, et à la plupart de ses voisins immédiats, comme une évolution inévitable. La Chine faisait face à un défi considérable cependant, celui de présenter un front uni, de bâtir un État fort pour favoriser sa croissance économique, d'autant plus que la disparition de l'URSS en 1991 avait laissé un formidable *vacuum* en Asie centrale. Or, l'Asie centrale est une région fabuleusement riche, devenue, une fois de plus, le champ de manœuvre d'un nouveau « Grand jeu » entre plusieurs

⁵ C'est d'ailleurs cet intérêt, à la fois politique et stratégique, qui avait motivé la présence d'un certain nombre « d'expéditions scientifiques » de toutes nationalités en Asie centrale et au Xinjiang, sources d'importantes découvertes archéologiques et historiques le long de l'antique et légendaire route de la Soie.

⁶ Marie-Claire Bergère, *La Chine de 1949 à nos jours*, Paris, Armand Colin, 3^{ème} édition revue et augmentée, janvier 2000, p. 284.

puissances, telles que la Russie, la Turquie, l'Iran, les nouvelles Républiques régionales, les États-Unis, l'Inde et enfin, la Chine. C'est une lutte sans merci pour prendre la main, détenir une influence politique visant à contrôler les richesses locales (gaz, pétrole), mais surtout, le choix des itinéraires d'évacuation vers les marchés mondiaux⁷... Qu'ils partent de l'une ou l'autre des exploitations de la mer Caspienne, les débouchés vers l'Océan passent par l'Afghanistan et, de là, le Pakistan. Les pétrolières américaines (Unocal, qui a racheté les parts de la compagnie russe Gazprom, et surtout la compagnie Chevron, qui contrôle près de la moitié des consortiums de l'Azerbaïdjan et du Kazakhstan) sont devenues des acteurs politiques qui discutent d'égal à égal avec les États (ou plus exactement, avec leurs présidents), et jouent un rôle de plus en plus important dans la région.

Les États-Unis ont toujours considéré leur alliance avec l'islamisme sunnite comme le premier vecteur d'influence politique dans cette région. La Turquie a, elle aussi, de puissants intérêts économiques en Asie centrale. Quant à l'Iran et à la Russie, ils se considèrent mutuellement comme des contrepoids indispensables à la présence américaine dans ce coin du monde. Téhéran ne cache pas que ses objectifs principaux sont la stabilité de la zone, l'exploitation et le transport des réserves énergétiques de la Caspienne et, pour ce faire, le rétablissement des anciennes voies commerciales de la route de la Soie, en direction de la Chine.

Celle-ci aurait alors, effectivement, la meilleure carte du nouveau « Grand jeu », de par ses longues frontières communes avec les Républiques d'Asie centrale, la principale ouverture de ces réseaux s'organisant autour des gisements pétroliers du Xinjiang. Or ce dernier est surtout peuplé de musulmans sunnites, les Ouïgours, que Beijing contrôle de fort près, bien que de plus en plus difficilement, malgré un renforcement considérable de son dispositif militaire dans la région. De plus, les États indépendants d'Asie centrale dépendent de la Russie de façon croissante, et la Chine tient à être un partenaire de premier plan, notamment en contrant toute tentative d'hégémonie des États-Unis ou d'impérialisme de la Russie.

La Chine a donc signé de nombreuses ententes bilatérales avec ses voisins, accords qui visent surtout à lutter contre les forces déstabilisatrices de l'islam politique, ainsi qu'à

⁷ Richard Labévière, « La course aux richesses pétrolières », *Le Monde*, 20 octobre 2001, tiré de *Les dollars de la terreur*, Grasset, 1999, réédition 2001, chapitre : *Les Talibans, mercenaires des pétroliers américains*. (En ligne) www.lemonde.fr (Page consultée le 31 mai 2002).

freiner un regain de l'activité séparatiste de certains groupements ouïgours réfugiés de l'autre côté de la frontière.

L'islam intégriste serait donc véritablement le principal courant d'agitation dans cette région du monde. Autrefois principal enjeu des rivalités entre les États-Unis, la Russie et la Chine, la donne a changé en Asie centrale depuis le onze septembre 2001. En effet, ce coin du monde est en train de devenir le point de convergence de leurs intérêts, donc le gage d'un équilibre fragile dans une aire géographique profondément déstabilisée.

Mais les voisins de la Chine pourraient se montrer désireux de limiter une trop grande domination chinoise dans cette partie du monde, et vouloir exacerber le régionalisme chinois pour limiter sa puissance. Attiser les tensions ethniques et réveiller des haines anciennes sont des outils bien tentants, et bien rôdés, et cela, depuis plus de douze siècles : la situation n'est pas nouvelle...

Il serait du plus haut intérêt, selon nous, de poursuivre les recherches selon ces avenues, en se basant sur des sources écrites en langues locales, particulièrement en ouïgour, non seulement pour avoir une compréhension plus complète des problèmes et des enjeux, mais pour tenter d'y apporter des solutions qui satisfassent le plus grand nombre des acteurs concernés. Jusqu'à présent, le gouvernement chinois « règle » le problème en menant une campagne de lutte contre la criminalité et en misant sur le développement économique de l'Ouest. Il a investi massivement dans les infrastructures, mais malheureusement, le piètre degré de compétence des cadres, et, surtout, l'inégalité des chances entre Chinois et Ouïgours, n'ont encore rien pu régler. Au contraire, les liens sont de plus en plus étroits entre militants islamistes ouïgours et leurs congénères en ex-URSS, au Pakistan, en Arabie saoudite, ainsi qu'avec les rebelles afghans (depuis 1986). Une autre conséquence, qui n'est pas nouvelle non plus, est l'accélération de l'arrivée d'héroïne à bon marché par l'étroit corridor du Wakhan, qui relie l'Afghanistan à la Chine.

Si elle veut garder la stabilité au sein de ses populations, renouveler les valeurs de sa civilisation, la Chine devra tôt ou tard adopter une stratégie de plus grande intégration internationale. L'occasion se présente peut-être à l'aube de ce XXI^e siècle d'adopter une nouvelle approche dans ces régions « sensibles », arrimées à l'Asie centrale, sur les lieux mêmes de l'antique route de la Soie... C'est dans ce contexte qu'il serait sans doute très révélateur de découvrir, grâce à des sources jusque là ignorées, les tenants et les aboutissants du maintien d'un équilibre plus que jamais essentiel entre culture et économie. Sortir d'une spirale de confrontation et de répression est, plus que jamais, indispensable à

la stabilité d'une région clé, si la Chine veut maintenir un rôle de premier plan sur la scène mondiale.

Bibliographie

OUVRAGES GÉNÉRAUX :

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

COHEN, Paul. *Discovering History in China*. New York, Columbia University Press, 243 pages.

DUARA, Prasenjit. *Rescuing History from the Nation : Questioning Narratives of Modern China*. Chicago, University of Chicago Press, 1996. 288 pages.

FAIRBANK, John King. *La Grande Révolution chinoise. 1800-1989*. Traduit de l'anglais par Sylvie Dreyfus. Paris, Flammarion, 1989. Titre anglais : *The Great Chinese Revolution. 1800-1985*. New York, Harper and Row Inc., 1986. 548 pages.

GERNET, Jacques. *Le monde chinois*. Paris, Armand Colin, 1972 (1999). 699 pages.

LE BLANC, Charles. *Profession : sinologue*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2007. 70 pages.

MILLWARD, James A. et als., eds. *New Qing Imperial History*, New York, Routledge, 245 pages.

OLLONE (D'), Henri. *Recherches sur les musulmans chinois*. Études de A. Vissières, notes de E. Blochet et de divers savants. Paris, Ernest Leroux, 1911. 360 pages.

TENG, Ssu-yü and John K. FAIRBANK. *China's response to the West. A Documentary Survey. 1839-1923*. Prepared in Cooperation with the International Secretariat of the Institute of Pacific Relations. Cambridge, Harvard University Press, 1954. 296 pages.

WRIGHT, Mary Clabaugh. *The Last Stand of Chinese Conservatism : The T'ung-Chih Restoration, 1862-1874*. Stanford, Stanford University Press, 1957. 430 pages.

WRIGHT, Mary Clabaugh, ed. *China in Revolution : The First Phase, 1900-1913*. New Haven, Yale University Press, 1968. 505 pages.

Sur les constructions identitaires :

BÉGIN, Gilles et Dominique MOREL. *La Cité interdite des Fils du Ciel*. Paris, Découvertes Gallimard / Paris-Musées, 1996. 144 pages.

BERGÈRE, Marie-Claire. *La bourgeoisie chinoise et la révolution de 1911*. La Haye, Mouton, 1968. 155 pages.

ENATSU, Yoshiki. *Banner Legacy : The Rise of the Fengtian Local Elite at the End of the Qing*. Ann Arbor, The University of Michigan, Center for Chinese Studies, 166 pages.

HENRIOT, Christian et Alain ROUX. *Shanghai années 30. Plaisirs et violences*. Paris, les Éditions Autrement, Collection Mémoires 1998. 190 pages.

STRUVE, Lynn A., editor. *The Qing Formation in World – Historical Time*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 2004. 412 pages.

Conclusion :

BOURDÉ, Guy et Hervé MARTIN. *Les écoles historiques*. Paris, Éditions du Seuil, Collection Points Histoire, nouvelle édition, juin 1983 et janvier 1997. 422 pages.

MONOGRAPHIES

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

CROSSLEY, Pamela. *Orphan Warriors. Three Manchu Generations and the End of the Qing World*. Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1990. 305 pages.

CROSSLEY, Pamela. *A Translucent Mirror. History and Identity in Qing Imperial Ideology*. Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1999. 403 pages.

CROSSLEY, Pamela. *The Manchus. The Peoples of Asia*. Blackwell Publishing company, 2002. 239 pages.

ELLIOTT, Mark C. *The Manchu Way. The Eight Banners and Ethnic Identity in Late Imperial China*. Stanford, California, Stanford University Press, 2001. 580 pages.

EVANS, Paul M. *John Fairbank and The American Understanding of Modern China*. New York, Basil Blackwell, 1988. 366 pages.

RAWSKI, Evelyn S. *The Last Emperors. A Social History of Qing Imperial Institutions*. Berkeley and Los Angeles, California, University of California Press, 1998. 481 pages.

RHOADS, Edward J. M. *Manchus and Han. Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928*. University of Washington Press, Stevan Harrell, Editor, 2000. 394 pages.

SPENCE, Jonathan D. *The search for Modern China*. New York. London. W.W. Norton & Company, 1990. 876 pages.

Sur les constructions identitaires :

ANDERSON, Benedict. *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*. Traduit de l'anglais « *Imagined Communities* » par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, Éditions La Découverte / Poche, 1996. 213 pages.

DIKÖTTER, Frank. *The discourse of race in modern China*. Stanford, CA, Stanford University Press, 1992. 251 pages.

HENRIOT, Christian et Alain ROUX. *Shanghai années 30. Plaisirs et violences*. Paris, les Éditions Autrement, Collection Mémoires 1998, p. 13-16, citant l'article de Robert A. Bickers et Jeffrey N. Wasserstrom, « *Shanghai's Dogs and Chinese Not Admitted* », THE CHINA QUARTERLY n° 122, juin 1995, pp. 444-466, 190 pages.

LAITINEN, Kauko. *Chinese nationalism in the late Qing Dynasty : Zhang Binglin as an anti-Manchu propagandist*. London Curzon Press, Scandinavian Institute of Asian Studies, monograph series 57, 1990. 209 pages.

OXNAM, Robert B. *Ruling from Horseback : Manchu Politics in the Oboi Regency (1661-1669)*. Chicago, University of Chicago Press, 1975. 250 pages.

REISCHAUER, Edwin O. *Histoire du Japon et des Japonais* 1. Des origines à 1945. Traduit de l'américain et annoté par Richard Dubreuil, 3ème édition revue et corrigée. Paris, Éditions du Seuil, 1997. 251 pages.

SHIROKOGOROFF, S.M. *Social Organization of the Manchus*. Shanghai, Royal Asiatic Society (North China Branch), 1924. Reprinted from a 1924 original copy in the collections of the Newark Public Library. First AMS edition published in 1973. New York, AMS Press Inc. 194 pages.

SPENCE, Jonathan D. *God's Chinese Son. The Taiping Heavenly Kingdom of Hong Xiuquan*, New York London, W.W. Norton & Company, 1996, 400 pages.

VIÉ, Michel. *Le Japon et le monde au 20ème siècle*. Paris, Masson Éditeur, Collection « Histoire contemporaine générale », 1995. 303 pages.

WALEY-COHEN, Joanna. *Les sextants de Pékin*. Traduit de l'anglais par Clémence Ma. Les Presses de l'Université de Montréal, 2002. 343 pages.

CHAPITRES D'OUVRAGES

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

BONAVIA, Judy. *Route de la Soie, de Xi'an à Kashgar*. Genève, Éditions Olizane, 2006. Pages 82 et 154.

- DE BARRY, Wm Theodore et al. *Han-min Hu. The Six Principles of the People's Report. Sources of Chinese Tradition. Columbia University Press, 1964, vol.2. Pages 763-764.*
- FLETCHER, Joseph. « Les "voies" (turuq) soufies en Chine », in A. Popovic & G. Veinstein, eds., *Les ordres mystiques dans l'Islam : Cheminements et situation actuelle. Recherches d'histoire et de sciences sociales / Studies in History and the Social Sciences 13.* Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Pages 13-26.
- LEVENSON, Joseph R. *Liang Ch'i-chao and the Mind of Modern China.* Cambridge, Massachusetts, 1953. Pages 60-61.
- ROTH LI, Gertraude. *Manchu : A Textbook for Reading Documents.* Honolulu, University of Hawai'i Press, 2000. Pages 1-3.
- WITTFOGEL, Karl A. and Chia-sheng FENG. *History of Chinese Society : Liao, 907-1125.* Philadelphia, American Philosophical Society, 1949. Pages 10-15.

Sur les constructions identitaires :

- CHOW, Kai-wing. « Narrating Nation, Race, and National Culture : Imagining the Hanzu Identity in Modern China » dans Kai-wing Chow, Kevin M. Doak, Poshek Fu, eds, *Constructing Nationhood in Modern East Asia.* Ann Harbor, University of Michigan, 2001. Pages 47-83.
- KO, Dorothy. *Teachers of the Inner Chambers : Women and Culture in Seventeenth-Century China.* Stanford, California, Stanford University Press, 1994. Page 149 and note.
- LEE, Robert H. G. *The Manchurian Frontier in Ch'ing History.* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1970. Pages 22 et 66.
- MANN, Susan. *Precious Record : Women in China's Long Eighteenth Century.* Stanford, California, Stanford University Press, 1997. Page 27 and note.
- MOSES, Larry W. *The Political Role of Mongol Buddhism.* Bloomington Asian Studies Research Institute, 1977. Page 36.
- RIGGER, Shelley. « Voices of Manchu Identity, 1635-1935 » in Stevan Harrell, ed. *Cultural Encounters on China's Ethnic Frontier.* Seattle and London, University of Washington Press, 1995. Pages 187-188.
- TAO, Jing-shen. *The Jurchen in Twelfth-Century China : A Study of Sinicization.* Seattle, University of Washington Press, 1977. Pages 121, 153-154.

Pour de nouvelles avenues de recherche :

BERGÈRE, Marie-Claire. *La Chine de 1949 à nos jours*. Paris, Armand Colin, 3ème édition revue et augmentée, janvier 2000. Pages 227-258.

ARTICLES D'ENCYCLOPÉDIE

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

COLE, James H. « China since 1644 ». *Guide to Historical literature*. Third edition. MaryBeth Norton, ed. And Pamela Gerardi, ass. Ed. *The American Historical Association's*, Volume one, New York, Oxford, Oxford University Press, 1995. Page 309.

FLETCHER, Joseph. « Ch'ing Inner Asia c. 1800 ». *The Cambridge History of China*. Cambridge, Cambridge University Press, 1978, vol.10 : *Late Ch'ing, 1800-1911, Part 1*. Page 376.

HU Shih. "Preface". *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912)*. Edited by Arthur W.Hummel, The Library of Congress, Ch'eng Wen Publishing Company, Taipei, 1975. Page VI.

HUMMEL, A. W. ed., *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912)*, 2 vols., Washington, 1943-44; Taipei reprint, 1964.

PERKINS, Dorothy. « Sun Yat-sen ». *Encyclopedia of China. The Essential Reference to China, It's History and Culture*. A Roundtable Press Book, New York, Checkmark Books, 2000 (1999). Page 494.

SELLIER, Jean. « Haute Asie ». *Atlas des Peuples d'Asie méridionale et orientale*. Paris, La Découverte, 2001. Page 129.

Sur les constructions identitaires :

Institut Ricci. « Folanji ». *Dictionnaire français de la langue chinoise*. Centre d'études chinoises. Taipei, Paris, 1976. Page 304.

SELLIER, Jean. *Atlas des Peuples d'Asie méridionale et orientale*. Paris, Éditions La Découverte, 2001. Pages 147-49.

ARTICLES DE REVUES SCIENTIFIQUES

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

AYMES, Marc et Stéphane PÉQUIGNOT. « Questions d'identité : l'apport de Fredrik Barth ». *Labyrinthe* n°7, automne 2000, pages 43-47.

- BEAL, Edwin G. and Janet F. BEAL. « Obituary : Arthur W. Hummel (1884-1975) ». *Journal of Asian Studies*, vol.35, n°2, February 1976, pages 265-276.
- BOURDÉ, Guy et Hervé MARTIN. *Les écoles historiques*. Paris, Éditions du Seuil, juin 1983 et janvier 1997, pages 229-232.
- CHESNEAUX, Jean. « China in the Eyes of French Intellectuals ». *East Asian History*, XII, 1996, pages 60-61.
- CHIA, Ning. « Edward J.M. Rhoads. Manchus and Han : Ethnic Relations and Political Power in Late Qing and Early Republican China, 1861-1928 ». *China Review International*, vol.10, n°1, Spring 2003.
- CROSSLEY, Pamela K. « Thinking about Ethnicity in Early Modern China », *Late Imperial China* 11, n°1, June 1990, pages 16-17.
- CROSSLEY, Pamela K. *A Translucent Mirror* and « The Rulership of China », *American Historical Review* 97.5, December 1992, pages 1468-1483.
- CROSSLEY, Pamela Kyle et Evelyn S. RAWSKI. « A Profile of the Manchu Language in Ch'ing History », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol.53, n°1, June 1993, pages 63-102.
- FAIRBANK, John King and Ssu-yü TENG. «On the Transmission of Ch'ing Documents», *Harvard Journal of Asiatic Studies* 4, n°1, May 1939; idem, « On the Types and Uses of Ch'ing Documents », *HJAS* 5, n°1, January 1940; idem, «On the Ch'ing Tributary System», *HJAS* 6, n°2, June 1941.
- GUY, Kent A. « Who Were the Manchus? A Review Essay ». *Journal of Asian Studies* 60, n°1, February 2002, page 154.
- HO, Ping-ti. «The Significance of the Ch'ing Period in Chinese History », *The Journal of Asian Studies*, vol.26, n°2, February 1967, pages 189-195.
- HO, Ping-ti. «In Defense of Sinicization : A Rebuttal of Evelyn Rawski's "Reenvisioning the Qing" », *The Journal of Asian Studies* 57, n°1, February 1998, pages 123-155.
- RAWSKI, Evelyn. « Presidential Address : Reenvisioning the Qing. The Significance of the Qing Period in Chinese History », *The Journal of Asian Studies* 55, n°4, November 1996, pages 829-850.
- REVEL, Jacques et Nathan WACHTEL. « Une école pour les sciences sociales », in Revel and Wachtel (eds), *Une école pour les sciences sociales*, page 14.
- SEN, Sudipta. « The New Frontiers of Manchu China and the Historiography of Asian Empires : A Review Essay », *The Journal of Asian Studies* 61, n°1, February 2002, page 165.

VAN DAMME, Stéphane. « Comprendre les “Cultural Studies” : une approche d’histoire des savoirs », *Revue d’Histoire Moderne et Contemporaine*, 54-4 bis, supplément 2004.

WU, Eugene. « Mary Clabaugh Wright : A Memorial », *The China Quarterly* 43, July – September 1970, pages 134-135.

YANG, C.K. “Book Reviews: Eminent Chinese of the Ch’ing Period (1644-1912)”. *Pacific Affairs*, Seattle, UBC, December 1945, pages 109-112.

ZURNDORFER, Harriet T. « Not bound to China : Étienne Balazs, Fernand Braudel and the politics of the Study of Chinese History in Post-War France ». *Past & Present* 185, November 2004, pages 119, 189-221.

Sur les constructions identitaires :

CROSSLEY, Pamela K. « The Tong in Two Worlds : Cultural Identities in Liaodong and Nurgan During the 13th – 17th Centuries ». *Ch’ing shih wen-t’I*, 4 (9), 1983, page 38.

CROSSLEY, Pamela K. « Manzhou Yuanliu Kao and the Formalization of the Manchu Heritage ». *Journal of Asian Studies* 46 (4), 1987, page 768.

CROSSLEY, Pamela K. « Thinking about Ethnicity in Early Modern China », *Late Imperial China* 11, n°1, June 1990, pages 1-34.

DI COSMO, Nicola. « New Qing Imperial History : The Making of Inner Asian Empire at Qing Chengde », James A. Millward and als., edit., London, Routledge Curzon, *The Journal of Asian Studies*, April 26th 2007, n°66, page 550-552.

DIKÖTTER, Frank. « Group definition and the idea of “race” in modern China (1793-1949) », in *Ethnic and Racial Studies*, volume 13, n°3, July 1990, page 420-431.

ELLIOTT, Mark C. « Bannermen and Townsmen : Ethnic Tension in Nineteenth Century Jiangnan », *Late Imperial China* 11, n°1, June 1990, page 36-74.

WIENS, Mi Chu. « Anti-Manchu Thought During the Ch’ing ». *Papers on China*, vol.22A. Cambridge, Harvard East Asian Research Center, 1969.

ZARROW, Peter. « Historical Trauma – Anti-Manchuism and Memories of Atrocity in Late Qing China ». *History & Memory* 16.2 (2004), Indiana University Press, pages 67-107.

ARTICLES DE JOURNAUX

Sur les constructions identitaires :

SUN, Yat-sen. «Third Lecture on Nationalism », *San Min Chu I; The Three Principles of the People* , translated by F.W. Price, Shanghai, 1929, pages 55-59.

DOCUMENTS ÉLECTRONIQUES

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

AUBIN, Françoise. *The 2006 Joseph Fletcher Memorial Lecture : Reflections on the Fletcher Legacy*. (en ligne) [www.fas.harvard.edu/~iaas/Aubin%20lect%](http://www.fas.harvard.edu/~iaas/Aubin%20lect%20) , Harvard University, Graduate School of Arts and Sciences, 2006, page 1-34 (consulté le 22 mai 2008).

BROOKS, E. Bruce. « Sinologists : Derk Bode (1909-2003) ». (en ligne). <http://www.umass.edu/wsp/sinology/persons/bodde.html> (consulté le 13 août 2009).

CACHEUR, Paul et Romain LEBAS. « Fernand Braudel : La dynamique du capitalisme ». Les Fiches De lecture de la Chaire D.S.O., 18 pages. (en ligne). <http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/braudel.html> (consulté le 30 janvier 2009).

Dartmouth History Departement. *Pamela K. Crossley* (en ligne). <http://www.dartmouth.edu/~history/faculty/crossley.html> (consulté le 1er mai 2008).

ELLIOTT, Mark C. «The Manchu – Language Archives of the Qing Dynasty and the origins of the Palace Memorial System ». *Late Imperial China* vol.22, n°1, June 2001, pages 1-70.

ELLIOTT, Mark C. *Manchu – Language Archives and the New Qing History* (en ligne) <http://nphost.npm.gov.tw/tts/ching/0510all.pdf> (consulté le 20 octobre 2008).

FARMER, Edward L. «Fairbank's contribution», in H. Asia, *The Fairbank School and Method*, 1-5 May 1995 (en ligne) <http://www.h-net.org/~asia/threads/Fairbank.html>

FIELD, Andrew. «Thinking about Ethnicity and Race in China ». *Shanghai Journal* (en ligne) <http://shanghaijournal.squarespace.com/journal/2007/4/23/thinking-about-ethnicity-and-race-in-china.html> (consulté le 09 mai 2008).

FLETCHER, Joseph. « Manchu Books in London : A Union Catalogue, by W. Simon and Howard G.H. Nelson », A Review. *Harvard Journal of Asiatic Studies* , vol.41, n°2, December 1981, pages 653-663 (en ligne) <http://www.jstor.org/stable/2719060> (consulté le 29 mai 2008).

FURTH, Charlotte. « David M. Farquhar (1927-1985) », *The Journal of Asian Studies*, vol.45, n°5, November 1986, pages 1127-1128 (en ligne) <http://www.jstor.org/stable/206657> (consulté le 02 août 2008).

- Le *Grand Jeu* (En ligne) http://en.wikipedia.org/wiki/The_Great_Game (consulté le 11 novembre 2009).
- Harvard University Gazette. *Memorial Minute : Francis W. Cleaves*, (en ligne) <http://www.news.harvard.edu/gazette/1998/01.22/MemorialMinuteF.html> (consulté le 02 août 2008).
- Harvard University. *About Manchu Studies* (en ligne) <http://www.courses.fas.harvard.edu/~mnch210/index.cgi?t=intro> (consulté le 22 juillet 2008).
- LE BLANC, Charles. « Biographical Memoirs : Derk Bodde ». *Proceeding of the American Philosophical Society*, vol. 150, no1, March 2006 (en ligne) <http://www.aps-pub.com/proceedings/1501/150109.pdf> (consulté le 12 août 2009).
- PAPAS, Alexandre. « Newby, Laura J. The Empire and the Khanate. A Political History of Qing Relations with Khoqand c. 1760-1860 ». Leiden, Brill, Brill's Inner Asian Library 16, 2005, xiv-297 p., *Abstracta Iranica*, volume 28, mis en ligne le 18 septembre 2007. En ligne : <http://abstractairanica.revues.org/document18311.html> (consulté le 11 juin 2008).
- ROTH LI, Gertraude. *Manchu : A Textbook for Reading Documents*. University of Hawai'i Press (en ligne). http://www.uhpress.hawaii.edu/cart/shopcore/?db_name=uhpess&page=shop/flypage&product_id=b3e6237d1b1b3b8594488ed1c40d0fdb (consulté en décembre 2008).
- Sur Denis Sinor et les études altaïques (en ligne). <http://www.indiana.edu/~ceus/faculty/sinor.shtml> (consulté le 02 août 2008).
- Sur Marc Aurel Stein et les Hongrois en Asie centrale (en ligne). <http://stein.mtak.hu/en/b.htm> (consulté le 11 septembre 2008).
- University of Indiana. « RIFIAS and Inner Asian Studies ». In University of Indiana *Research Institute for Asian Studies* (RIFIAS). En ligne : http://www.indiana.edu/~rifias/RIFIAS_and_Inner_Asian_Studies.htm (consulté le 02 août 2008).
- WAKEMAN, Frederic E., Jr. « Jonathan Spence », *American Historical Association*. En ligne : http://www.historians.org/info/AHA_History/spencebio.cfm (consulté le 30 mars 2006).
- WALEY-COHEN, Joanna. « The New Qing History », *Radical History Review* 88, 2004, pages 193-206. Université de Montréal, site des bibliothèques (en ligne). <http://www.bib.umontreal.ca>.
- Wikipedia. *Pamela Kyle Crossley*. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Pamela_Kyle_Crossley (consulté le 10 janvier 2008).

- Wikipedia. *Antoine Mostaert (1881-1971)*. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Antoine_Mostaert (consulté le 6 août 2008).
- Wikipedia. *Paul Pelliot (1878-1945)*. En ligne : http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul_Pelliot (consulté le 6 août 2008).
- Wikipedia. *Zeng Guofan*. En ligne : http://fr.wikipedia.org/wiki/Zeng_Guofan (consulté le 28 février 2009).
- ZHENG, Xiaowei. *Sinicization vs Manchuness : The Success of Manchu Rule* (en ligne). San Diego, University of California, Historical Essay. <http://orpheus.ucsd.edu/chinesehistory/pgp/2003> (consulté en juillet 2005).
- ZHOU, Guanghui. *Ho Ping-ti. Studies of the Population of China, 1368-1953*. Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1959 (en ligne). University of California, Book Review (en ligne) <http://orpheus.ucsd.edu/chinesehistory/pgp/ho.htm> , 2000 (consulté le 5 mars 2008).
- Sur les constructions identitaires :
- Bakufu (en ligne) <http://fr.wikipedia.org/wiki/Bakufu> (consulté le 25 avril 2006 et le 13 janvier 2009).
- BILLETER, TERENCE. «Un ancêtre légendaire au service du nationalisme chinois», *Perspectives chinoises* n°47, mai-juin 1998, page 46 (en ligne) http://www.cefc.com.hk/fr/pc/articles/art_ligne.php.php?num_art_ligne=4702 (consulté le 13 janvier 2009).
- BILLIoud, Sébastien. «Térence Billeter, L'Empereur Jaune», *Perspectives chinoises* n°101, avril 2007, page 118. En ligne : http://www.cefc.com.hk/fr/pc/articles/art_ligne.php.php?num_art_ligne=10113 (consulté le 13 janvier 2009).
- CHANG, Chia-feng. «Disease and Its Impact on Politics, Diplomacy, and the Military : The Case of Smallpox and the Manchus (1613-1795)», *Journal of the History of Medicine*, vol.57, April 2002, pages 177-179. En ligne : http://muse.jhu.edu/journals/journal_of_the_history_of_medicine_and_allied_sciences/v057/57.2chang.pdf (consulté le 23 septembre 2008).
- CHOW, Kai-wing. En ligne : <http://www.ealc.uiuc.edu/ealc/people/faculty/chow.htm> (consulté le 24 juin 2009).
- DUARA, Prasenjit. *In the footsteps of Xuanzang : Tan Yun-Shan and India. On Theories of Nationalism for India and China*, 17 pages. En ligne : http://www.ignca.nic.in/ks_40032.htm (consulté le 24 juin 2009).
- Empereur Jaune (Huangdi). En ligne : http://fr.wikipedia.org/wiki/Empereur_Jaune (consulté le 12 avril 2006).

- FIELD, Andrew. «A synopsis of Pamela Crossley «Thinking about Ethnicity in Early Modern China »», in *Late Imperial China* 11:2, June 1990, pages 1-36. En ligne : <http://shanghaijournal.squarespace.com/journal/2007/4/23/thinking-about-ethnicity-and-race-in-china.html> (consulté le 23 avril 2007).
- GUY, R. Kent. «Who were the Manchus? A Review Essay», *The Journal of Asian Studies*, vol.61, n°1, February 2002, p.162. En ligne : <http://www.jstor.org/> (consulté le 5 avril 2006).
- HAGUE, Euan. *Benedict Anderson*, en ligne : http://www.sagepub.co.uk/upm-data/9613_020037ch1and2.pdf (consulté en février 2007).
- HESS, Chris. *Harold Schiffin : Sun Yat-sen and the Origins of the Chinese Revolution*, Berkeley, University of California Press, 1968 – A Review. En ligne : <http://orpheus.ucsd.edu/chinesehistory/pgp/schiffri.htm> (consulté le 12 juin 2008).
- HOOKE, Richard. «Sun Yat-sen», in *Modern China*, 1996. En ligne : <http://wsu.edu/~dee/MODCHINA/SUN.HTM>.
- ISHIKAWA, Yoshihiro. «Anti-Manchu Racism and the Rise of Anthropology in Early 20th Century China», in *Sino-Japanese Studies*, volume 15, April 2003. Joshua A. Fogel, Editor, History Department, University of California, 26 pages. En ligne : <http://chinajapan.org/articles/15/15ishikawa7-26.pdf> (consulté le 13 janvier 2009).
- KANG, Youwei. En ligne : http://www.chine-informations.com/guide/chine-kang-youwei_2869.html (consulté le 18 juin 2009).
- KUZNETSOV, A. M. «Ethnos Theory of S. M. Shirokogoroff and Some Problems of Ethnoarchaeology», *World Archaeological Congress*, 5-8 septembre 2007, Łódź University. En ligne : http://www.worldarchaeologicalcongress.org/site/invisibility_abstracts.php (consulté le 07 mai 2008).
- LABÉVIERE, Richard. «La course aux richesses pétrolières». *Le Monde*, 20 octobre 2001, tiré de *Les dollars de la terre*. Grasset, 1999, réédition 2001, chapitre *Les Talibans, mercenaires des pétroliers américains*. En ligne : www.lemonde.fr (consulté le 31 mai 2002).
- LIANG, Qichao. En ligne : http://www.chine-informations.com/guide/chine-liang-qichao_2907.html (consulté le 17 juin 2009).
- LIU, Shipai. «On Equal Human Ability», in *Natural Justice*, volume 3, July 10, 1907. En ligne : <http://robertgraham.wordpress.com/category/liu-shipei> (consulté le 18 juin 2009).
- NEEDHAM, Joseph. En ligne : http://fr.wikipedia.org/wiki/Joseph_Needham (consulté le 24 juin 2009).

SHIROKOGOROFF, S. M. «Tungus Literary Language». Introductory Notes by Inoue Kōichi (Chubu University, Kasugai). *Asian Folklore Studies*, volume 50, 1991, pages 35-39. En ligne : <http://www.nanzan-u.ac.jp/SHUBUNKEN/publications/afs/pdf/a831.pdf> (consulté en février 2009).

TANG, Caichang. En ligne : <http://dm.hnu.cn/english/05people/0503st/st.html> (consulté le 17 juin 2009).

TOKUGAWA. En ligne : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Tokugawa> (consulté le 17 juin 2009) et http://en.wikipedia.org/wiki/Tokugawa_shogunate (consulté le 25 avril 2006).

Wikipédia. *Johann F. Blumenbach* (en ligne) http://fr.wikipedia.org/wiki/Johann_Friedrich_Blumenbach (consulté le 16 juin 2009).

Wikipedia. *Empress Dowager Cixi*. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Empress_Dowager_Cixi (consulté le 11 janvier 2005).

Wikipédia. *Ère Meiji*. En ligne : http://fr.wikipedia/wiki/%C3%88re_Meiji (consulté le 12 juin 2009).

Wikipedia. *Han chauvinism*. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Han_chauvinism (consulté le 08 mai 2008).

Wikipedia. *Liang Qichao*. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Liang_Qichao (consulté le 15 avril 2006).

Wikipedia. *Torii Ryuzo*. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Torii_Ry%C5%ABz%C5%8D (consulté le 16 juin 2009).

YAN, Fu. En ligne : http://en.wikipedia.org/wiki/Yan_Fu (consulté le 25 avril 2006).

ZOU, Rong. *The Revolutionary Army*. En ligne : <http://www.chss.iup.edu/baumler/zourong.html> (consulté le 18 juin 2009).

Conclusion :

JUDGE, Joan. « Revolution? A Review Essay on *China, 1898-1912: The Xinzhen Revolution And Japan* », by Douglas R. Reynolds. En ligne: <http://www.chinajapan.org/articles/06.2judge7-12.pdf> (consulté le 20 août 2009).

SITES WEB :

Sur l'analyse historiographique des sources secondaires :

Site de l'École des Annales : http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_des_Annales .

SOURCES :

Sur les constructions identitaires :

AISIN-GIORO, Pu Yi. *From Emperor to Citizen. The autobiography of Aisin-Gioro Pu Yi*. Translated by W. J. F. Jenner. Beijing, Foreign Languages Press, 1989 (réédition de 1965, 1979), 496 pages.

DER LING, Princess. *Two Years in the Forbidden City*. Beijing, Zhongguoshuji chubanshe, 2006, 284 pages.

DZENGŠEO. *The Diary of a Manchu Soldier in Seventeenth-Century China*. «My service in the army». Introduction, translation and notes by Nicola Di Cosmo. Routledge, London and New York, 2006, 140 pages.

HAYTER-MENZIES, Grant. *Imperial Masquerade : The Legend of Princess Der Ling*. With a foreword by Pamela Kyle Crossley. Hong Kong University Press, January 2008, 389 pages.

JOHNSTON, Reginald F. *Au Coeur de la Cité Interdite*. Traduit de l'anglais par Christian Thimonier. Le Temps retrouvé. Mercure de France, 1995, 392 pages.

LAO SHE. (Shu, Qingchun). *Beneath the red banner*. Translated by Don J. Cohn, 1st ed. Beijing Chinese Literature, 1982, 215 pages.

SHIROKOGOROFF, Sergei Mikhailovich. *Social Organization of the Manchus : A Study of the Manchu Clan Organization*. Shanghai : Royal Asiatic Society, North China Branch, 1924, 194 pages.

VARÈ, Daniele. *The Last Empresses and the passing from the Old China to the New*. London, John Murray, Albemarle Library, 1947, 258 pages.

AUTRES RÉFÉRENCES

Sur l'analyse historiographique :

BONAVIA, Judy. *Route de la soie, de Xi'an à Kashgar*. Genève, Éditions OLIZANE, 2006, 312 pages.

CACHEUR, Paul et Romain LEBAS. « Fernand Braudel : "La dynamique du capitalisme" ». *Les fiches de lecture de la Chaire D.S.O.* En ligne : <http://www.cnam.fr/lipsor/dso/articles/fiche/braudel.html> (consulté le 30 janvier 2009).

FLETCHER, Joseph. «The heyday of the Ch'ing order in Mongolia, Sinkiang and Tibet-Sinkiang : the Makhdūmzādas and Kokand». *The Cambridge History of China*, volume 10 : *Late Ch'ing, 1800-1911, part 1*. Cambridge, Cambridge University Press, 1978, pages 351-408.

FLETCHER, Joseph. «Sino-Russian relations, 1800-1862». *The Cambridge History of China*, volume 10 : *Late Ch'ing, 1800-1911, part 1*. Cambridge, Cambridge University Press, 1978, pages 318-350.

Hungarian explorers in China. En ligne : <http://stein.mtak.hu/en/02-hungarian-explorers.htm> (consulté le 03 août 2008).

Oriental Interest in Hungary. En ligne : <http://stein.mtak.hu/en/01-oriental-interest.htm> (consulté le 03 août 2008).

Sur les constructions identitaires :

BLAKE, Fred C. *Ethnic Group and Social Change in a Chinese Market Town*. Honolulu, University of Hawaii Press, 1981, pages 1-6 et 7-18.

BLUM, Susan D. «Margins and Centers : A Decade of Publishing on China's Minorities». *The Journal of Asian Studies*, n°4, November 2002, pages 1287-1310.

BUCK, Pearl S. *Imperial Woman*. New York, The John Day Company, 1956, 402 pages.

CLAUDEL, Paul. *Correspondance consulaire de Chine (1896-1909)*. Presses Universitaires de Franche-Comté, Annales Littéraires de l'Université de Franche-Comté, Centre Jacques-Petit, n°106, 2005, 377 pages.

EBERHARD, W. , Editor. *Chinese Fairy Tales and Folk Tales*, Chicago, University of Chicago Press, 267 pages.

EBERHARD, W. *Folktales of China*, Chicago, University of Chicago Press, 1965, 267 pages.

EBERHARD, Wolfram. *China's minorities : Yesterday and Today*. Belmont, California, Wadsworth publishing Company, 1982, 176 pages.

ELVIN, Mark. «Female Virtue and the State». *Past and Present* 104, pages 111-152.

FEI, Xiaotong. *Ethnic identification in China* (s.1) : (s.n.), (1980?), 18 pages.

HEBERER, Thomas. *China and its National Minorities : Autonomy or Assimilation?* Armonk, NY : M.E. Sharpe, c.1989, 165 pages.

HSIEH, Jiann. *China's policy toward the minority nationalities in an anthropological perspective*. Honolulu, Hawaï : East-West Center, 1984, 28 pages.

- KENT, Percy Horace. *The Passing of the Manchus*. London, Edward Arnold, 1912. China Studies, edited by Joseph En-pao Wang, 1977, Washington D.C., University Publications of America Inc., 404 pages.
- LAO SHE. (Shu, Qingchun). *Le pousse-pousse*. Roman traduit du chinois par François Cheng et Anne Cheng. Arles, Éditions Philippe Picquier, (1936, 1990, 1995), 221 pages.
- LAO SHE. (Shu, Qingchun). *Gens de Pékin*. Préface de Paul Bady. Paris, Éditions Gallimard, 1982, 333 pages.
- LAO SHE. (Shu, Qingchun). *La Maison de thé*. Beijing, Éditions en Langues Étrangères, 2003, 276 pages.
- LOTI, Pierre. *Les derniers jours de Pékin*. Paris, Éditions Kailash, Collection Bibliotheca asiatica, 1997, 241 pages.
- MANN, Susan. «Widows in the kinship, Class, and Community Structures of Qing Dynasty China». *Journal of Asian Studies*, 46 : 1, February 1987, pages 37-56.
- MOSER, Leo J. *The Chinese mosaic : the peoples and provinces of China*. Boulder, Colorado : Westview Press, 1985, 272 pages.
- SCHWARZ, Henry. *The minorities of Northern China : A Survey*. Washington, Western Washington University, 1984, pages 145-155.
- STARY, Giovanni et al. *On the Tracks of Manchu Culture 1644-1994. 350 Years after the Conquest of Peking*. Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, in Kommission, 1995, 126 pages.
- TUN, Li-ch'en. *Annual Customs and Festivals in Peking*. Translated and Annotated by Derk Bodde, Hong Kong University Press, 1987, 147 pages.
- VOHRA, Ranbir. *Lao She and the Chinese Revolution*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press, 1974, 199 pages.
- YI-TSANG, Jung-Sun. *L'humour de Lao She*. Préface de Paul Bady. Paris, Éditions Youfeng, 1998, 373 pages.
- ZHANG, Weiwen and Qingnan ZENG. *In Search of China's Minorities*. Beijing, New World Press, 1993, 354 pages.